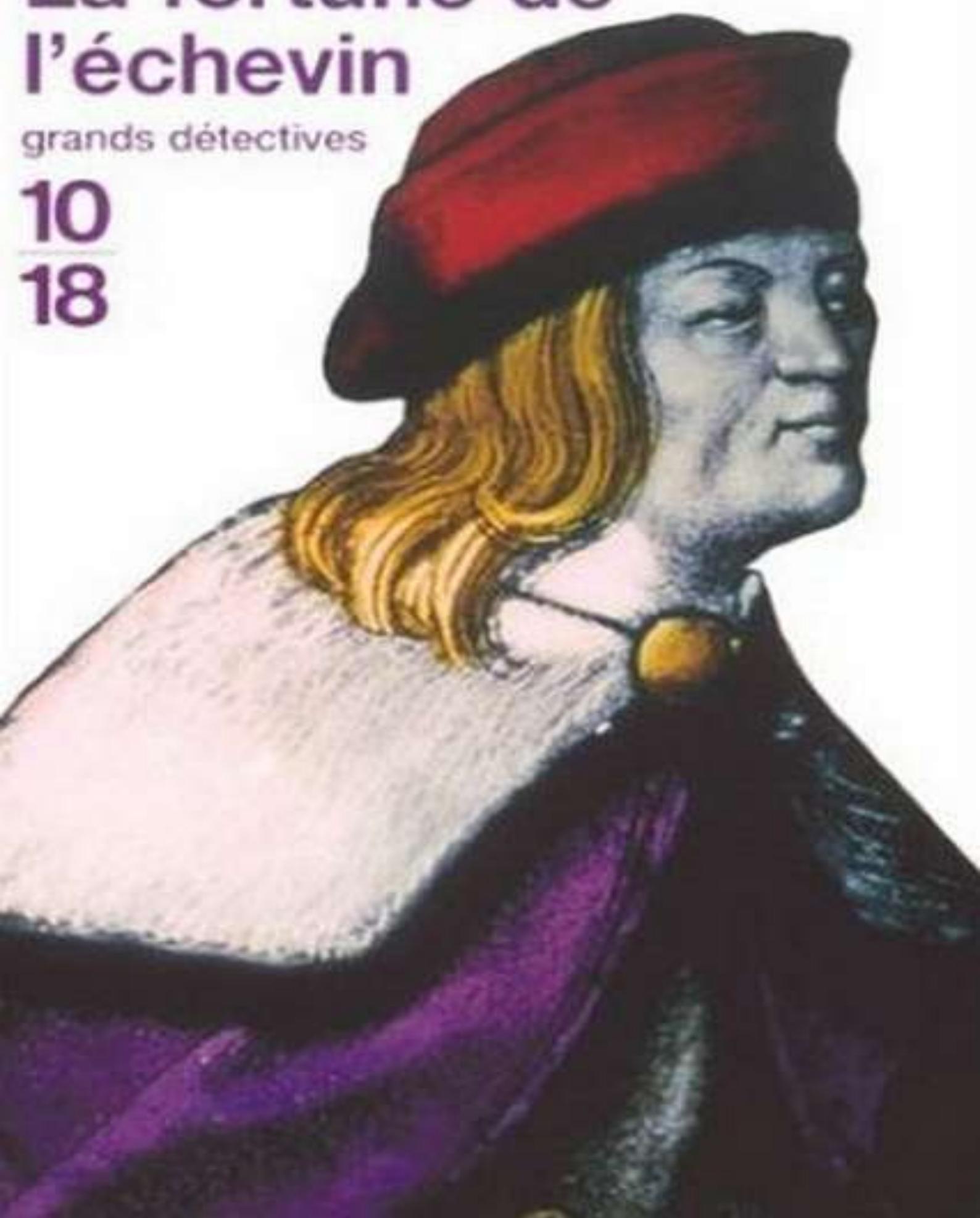


Kate Sedley

La fortune de l'échevin

grands détectives

10
18



KATE SEDLEY

LA FORTUNE DE L'ÉCHEVIN

(*The Weaver's Inheritance*)

Traduit de l'anglais par Justine de Reyniès



10/18

CHAPITRE PREMIER

La lettre – une note brève, écrite d'une main maladroite et manifestement peu habituée à manier la plume – arriva chez Margaret Walker, ma belle-mère, peu avant la saison de Noël, en l'an de grâce 1476.

Pour la première fois de ma vie, j'étais impatient de goûter au confort d'un hiver passé en grande partie entre quatre murs. Je contribuerais aux dépenses de la maisonnée en colportant ma marchandise dans les villages et les hameaux isolés aux alentours de Bristol, mais je ne comptais pas m'aventurer à plus d'une demi-journée de marche, afin de ne pas risquer de revenir après le couvre-feu et la fermeture des portes de la ville. Je m'étais aussi promis qu'au cours de ces longues soirées où, dans l'obscurité, porte et volets clos de bonne heure contre le rigoureux hiver, nous serions blottis tous trois autour du feu, je m'attacherais à mieux connaître ma fille orpheline de mère.

Elizabeth avait fêté son second anniversaire au mois de novembre ; c'était maintenant une petite fille pleine d'entrain, qui babillait (j'avais souvent besoin que Margaret s'en fasse l'interprète) et faisait ses premiers pas autour du cottage, furetant partout et prête à mettre son nez dans tout ce qui ne la regardait pas. Le rouet de sa grand-mère exerçait sur elle une fascination toute particulière, de même que la crémaillère à laquelle la marmite était suspendue par un crochet au-dessus du feu. À la vérité, les seuls objets qui la laissaient indifférente étaient ses jouets : deux poupées de laine, Rosemary et Fleur, une toupie et une balle, toutes deux en bois peint de vives couleurs. Livrés à la poussière et à l'oubli, ils ne sortaient pas du coffre placé près du lit qu'elle partageait avec ma belle-mère.

Comme le savent sans doute les lecteurs de mes précédentes chroniques, c'était en raison de la prochaine venue au monde

d'Elizabeth que j'avais épousé sa mère, Lillis. Notre vie commune avait été de courte durée, car Lillis mourut en couches huit mois plus tard. Et je n'avais jamais pu me pardonner l'immense soulagement qui fut le mien à la suite de ce tragique événement ; la culpabilité jointe à l'enivrante sensation de liberté que procure la vie au grand air m'avaient conduit à être presque sans cesse par monts et par vaux, ces deux dernières années, et à laisser à ma belle-mère le soin de s'occuper de ma fille.

En cette matinée de décembre froide et terne, je regardais Elizabeth assise sur le sol parmi les jonchées ; je considérais avec attention l'un de ses pieds et ce fut une grande consolation de constater qu'elle ne ressemblait aucunement à Lillis. S'il en avait été autrement, mon remords aurait été aiguisé par des traits me rappelant sans cesse ma défunte épouse. Or ma fille n'avait rien de la gracilité d'un oiseau ; elle n'avait pas non plus les cheveux noirs, les yeux bruns et le teint cireux de Margaret Walker, caractéristiques qui auparavant trahissaient si visiblement les origines galloises et cornouaillaises de Lillis. Non, de bout en bout, autant par ses cheveux blonds que son teint clair ou ses yeux bleus, ma fille tenait de moi. Elle était déjà forte pour son âge et tout en elle laissait présager qu'elle serait grande et bien bâtie comme je l'étais moi-même alors.

— C'est ton portrait craché, cette enfant ! lança ma belle-mère, qui apparut sur le seuil.

Elle ferma la porte derrière elle et posa le panier qu'elle tenait au bras. Bientôt, profitant de ces dernières heures où la lumière d'hiver filtrait encore à travers les carreaux de parchemin huilé de l'unique fenêtre du cottage, elle s'emploierait à carder et filer la laine brute dont il était rempli.

— Ça, tu ne peux pas la renier !

— Vous m'avez fait sursauter, lui reprochai-je avec un sourire. Je ne vous attendais pas si tôt.

D'un signe de tête, je désignai le panier plein à craquer.

— Il y a beaucoup de travail, à ce que je vois.

Elle retira sa cape et ses socques puis se mit au rouet.

— Oui, et il y en aura probablement de plus en plus, maintenant que le jeune Burnett s'est associé avec son beau-

père, l'échevin Weaver. Le vieux Burnett doit se retourner dans sa tombe. À peine trois mois qu'il est mort, et déjà son fils prend des initiatives qu'il n'aurait jamais approuvées, eût-il vécu jusqu'à cent ans !

— D'après vous, pourquoi William a-t-il fait cela ? demandai-je négligemment.

Je pris Elizabeth sur mes genoux, usant de persuasion pour lui faire mettre ses bas de laine et ses chaussures : son pied nu était aussi froid qu'un glaçon.

Margaret, qui ôtait d'un geste énergique la bourre et les impuretés de la laine, haussa les épaules.

— Sa femme est l'unique héritière de l'échevin Weaver. Depuis la mort de son frère Clement, Alison est la seule personne qui puisse prétendre à sa succession. Dans ces conditions, il est peut-être avisé de réunir les deux ateliers et de tout regrouper : filage, teinture, foulage, tissage et ramage¹. Après tout, cela fait maintenant des années que les familles Weaver et Burnett divisent Redcliffe. Et puis, aujourd'hui qu'il n'a plus son père pour le rassurer et le guider, il se peut que le jeune William ressente le besoin d'avoir une personne plus âgée et plus sage au-dessus de lui.

— Ça, je veux bien le croire ! m'esclaffai-je.

Je n'avais eu qu'une seule fois l'occasion de parler à William Burnett, il y avait cinq ans de cela. C'était à l'époque où, ayant gaiement pris la route au sortir de mon noviciat à l'abbaye de Glastonbury pour exercer le métier de camelot – ou, pour employer un mot plus courant, de colporteur – je m'étais découvert un don pour démêler les mystères et les énigmes, en vertu de quoi, avec l'aide de Dieu, plus d'un coquin avait déjà été conduit devant la justice. William était alors un jeune fat qui ne se souciait guère que de son apparence (en cela il n'avait pas changé). Il m'avait fait l'effet d'un jeune écervelé imbu de sa personne, d'un fils de famille gâté par des parents qui cédaient à tous ses caprices. Je m'étais demandé ce qu'une fille aussi vive qu'Alison Weaver pouvait bien lui trouver ; car, même s'il

¹ Le ramage de la laine intervient après le foulage et consiste à étirer l'étoffe nouvellement tissée sur des bâts de bois. (N.d.T.)

s’agissait sans aucun doute d’un mariage arrangé, je me souvenais qu’elle n’avait d’yeux que pour son promis. Les femmes ont toujours été et resteront une énigme pour moi.

Au cours des cinq années qui suivirent, en quelques rares occasions, j’avais aperçu maître Burnett parmi la procession des tisserands qui se dirigeait vers l’église du Temple, où, non loin de là, les membres de la profession entretenaient la chapelle de St Katharine et veillaient à ce que les cierges qui brûlaient au pied de l’autel de leur sainte patronne soient toujours allumés. Un bref coup d’œil avait suffi à me convaincre qu’il n’avait pas changé, toujours aussi élégant et visiblement satisfait de sa personne.

L’échevin Alfred Weaver, en revanche, s’était métamorphosé. La première fois que j’avais eu affaire à lui² c’était un homme trapu et rose, resplendissant de santé. Mais la perte de son unique fils, son seul héritier, l’avait ébranlé. Deux ans plus tard, de nouveau en contact avec lui³, je l’avais déjà trouvé amaigri et ses cheveux s’étaient clairsemés sur son crâne dégarni. Or l’impression qu’il m’avait laissée lors de notre dernière rencontre, quand, trois jours auparavant, je l’avais croisé dans Broad Street tandis qu’il sortait de chez lui, m’avait proprement bouleversé. Sa silhouette était si efflanquée que son épais costume suranné, le même qu’il portait toujours, ne suffisait pas à dissimuler sa maigreur. La peau de son cou formait une poche sous sa mâchoire, ses joues étaient émaciées et aucune étincelle ne vint attiser son regard terne et éteint lorsqu’il me vit de l’autre côté de la rue. Il était accompagné par maîtresse Burnett, et, pour la première fois, je fus frappé par la ressemblance qu’il y avait entre la fille et le père : celle-ci était plus marquée que je ne pensais jusque-là.

Un bruit vint interrompre ma rêverie : on frappait à la porte. Déposant Elizabeth, je me levai en hâte car ma belle-mère était occupée à peigner la laine. L’homme qui se tenait sur le seuil ne m’était pas inconnu, bien que je ne lui eusse jamais parlé : c’était Jack Nym, l’un des rouliers de l’échevin Weaver. Comme

² Voir *Le Colporteur et la mort*, 10/18, n°2921.

³ Voir *La Corde au cou*, 10/18, n°2956.

je le dévisageais avec surprise, me demandant ce qui l'amenait, celui-ci m'adressa un large sourire plein de bonhomie, découvrant une rangée de dents gâtées et brisées.

— J'ai une lettre pour maîtresse Walker, dit-il, et un message à lui transmettre. Je peux entrer ?

Margaret posa son ouvrage et se leva, tout en ôtant les brins de laine accrochés à sa robe.

— Une lettre pour moi ? demanda-t-elle, tandis que je tenais la porte grande ouverte pour laisser notre hôte passer le seuil. Je ne connais personne qui vienne des Wolds⁴.

— Je n'ai pas été dans les Wolds, cette fois, dit Jack Nym. Je suis passé par Hereford, ajouta-t-il d'un ton solennel.

Ma belle-mère, qui connaissait mieux que quiconque tout ce qui avait trait au tissage et au commerce de la laine, leva les sourcils.

— Ça par exemple ! C'était pour de la laine de la Marche, hein ? Voilà qui va coûter joliment cher à maître Weaver et maître Burnett.

Elle ajouta pour ma gouverne :

— La laine de la Marche est meilleure que la laine des Cotswold, ce qui te donne une idée de son prix.

— Quatorze marks le sac, ajouta Jack Nym avec un air de contentement serein. Mais apparemment, c'est pour une commande spéciale.

Il tendit la main.

— Voici votre lettre, maîtresse.

Margaret, qui avait oublié la raison de cette visite, prit la missive.

— Qui a bien pu me l'envoyer ? demanda-t-elle.

— Une certaine Adela Juett, répondit aussitôt Jack. L'une de vos cousines éloignées, à ce qu'elle dit.

Ma belle-mère poussa un petit cri d'excitation.

— Adela ! C'était Adela Woodward ! Dieu du ciel ! Cela fait si longtemps ! Je me suis occupée d'elle quand elle était gamine ; Lillis était encore petite et elles jouaient ensemble. Mais cela fait une éternité que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Elle a épousé un

⁴ Région vallonnée à l'est du Yorkshire. (N.d.T.)

homme des terres qu'elle avait rencontré à la foire de Pentecôte de Saint James, puis elle est partie vivre ailleurs. Cela doit faire au moins sept ans. Comment se porte-t-elle ?

Jack Nym fit un geste de la tête en direction de la lettre qu'elle n'avait toujours pas ouverte.

— Elle a perdu son mari l'année passée et se retrouve seule à élever un petit gars âgé de deux ans maintenant. C'est ainsi que j'ai été amené à la rencontrer. Je devais passer la nuit à Hereford ; et l'auberge où elle travaille comme serveuse pour gagner son pain et celui de son gamin, c'est celle où, par hasard, j'avais décidé de descendre. On a bavardé ; elle a reconnu mon accent et m'a dit qu'elle était de Bristol, elle aussi. Elle m'a parlé d'une de ses parentes, une dénommée Margaret Woodward, qui avait épousé un certain Adam Walker quand elle-même avait un an. Quand elle a su que je vous connaissais, elle m'a demandé des nouvelles de Lillis et, bien sûr, j'ai dû lui annoncer la triste nouvelle.

Jack Nym me regarda un moment, les paupières tremblantes, puis baissa brusquement les yeux.

— Enfin, maîtresse Juett m'a chargé de vous annoncer qu'elle compte rentrer au pays. Elle voudrait savoir, au cas où elle ferait le voyage, si vous pourriez les recevoir sous votre toit, elle et le petit Nicholas, juste le temps qu'elle s'installe. Je dois retourner là-bas dans deux ou trois mois. Je pourrais lui transmettre votre réponse et peut-être même la ramener avec moi, si vous êtes d'accord.

Ma belle-mère me passa la lettre.

— Lis-la, toi, Roger. Tu sais que la lecture n'est pas mon fort.

L'écriture était quasi illisible et le contenu du message aurait été presque incompréhensible sans les explications du roulier. Du reste, une fois déchiffrée, la lettre n'ajoutait rien à ce qui avait été dit. Margaret remercia chaleureusement Jack Nym de la part de sa cousine pour la peine qu'il s'était donnée et insista pour qu'il accepte de rapporter à sa femme une fournée de galettes d'avoine fraîches.

— Et n'oubliez pas de me prévenir si vous voulez que je ramène votre cousine la prochaine fois que je dois aller à Hereford, dit le roulier au moment de prendre congé de nous.

Plein de gratitude, il déposa soigneusement les galettes enveloppées dans un linge frais au fond de son chariot vide.

Après l'avoir remercié encore une fois, Margaret ferma la porte et se remit au peignage, l'air pensif. Je volai au secours d'Elizabeth qui essayait d'escalader un tas de bûches empilées dans un coin de la pièce, avant de reprendre ma place auprès du feu sans prêter attention à ses hurlements.

— Allez-vous recevoir votre cousine ici ? demandai-je finalement pour briser un silence qui devenait pesant. Le cottage n'est pas bien grand.

— Bah ! On tiendra bien, répondit ma belle-mère d'une voix sereine. Nous pouvons dormir à quatre dans le lit, Adela et moi à la tête, les enfants au pied. Tu mettras ton matelas dans cette partie de la pièce, comme tu en as l'habitude, et tu seras isolé de nous par le rideau. Cela fera l'affaire un mois ou deux au moins, et Bess sera ravie d'avoir un compagnon de jeu. D'autant plus qu'elle a presque l'âge de Nicholas.

Un sourire nostalgique au coin des lèvres, elle se mit à enrouler quelques fibres de laine peignée autour de son fuseau.

— Adela est la fille de l'un des cousins de mon père, reprit-elle. C'était une enfant fort jolie, si ma mémoire est bonne, et qui embellissait avec les ans. Elle avait une foule de jeunes soupirants dans les environs.

Le ton de Margaret était si nonchalant que je sentis ma nuque se hérisser, tel un animal flairant le danger. Je savais que ma belle-mère souhaitait que je me remarie ; je me souvenais de ses entremises au cours des deux années passées. Aussi ma décision fut prise sans tarder : bien avant que Jack Nym ne se mette en route pour Hereford, j'aurais repris mes vagabondages.

Qu'on s'entende : je n'étais pas hostile à l'idée de reprendre une femme, seulement je voulais choisir moi-même la personne et le moment. En outre – et cela, ma belle-mère ne le savait pas – j'avais déjà quelqu'un en vue. La demoiselle répondait au nom de Rowena Honeyman et vivait avec sa tante dans la ville de Frome. Je l'avais rencontrée l'été précédent⁵ dans des circonstances que je n'étais pas encore disposé à avouer à

⁵ Voir *La Combe du Nocher*, 10/18, n°3423.

Margaret, dont j'étais sûr de m'attirer la désapprobation. Quoi qu'il en soit, j'ignorais tout des sentiments de Rowena à mon endroit et, tant qu'il en était ainsi, le silence était d'or. La période de notre rencontre avait été brève – à peine quelques jours au début du mois de septembre – et peu propice. Mais, bien que nous ne nous fussions pas vus depuis, elle occupait souvent mes pensées.

Je m'aperçus que Margaret était en train de me parler et dus lui demander de répéter ce qu'elle disait.

— Pardonnez-moi, mère, mais mon esprit était ailleurs. Que disiez-vous ?

Elle me lança un regard oblique et, tout en se mettant à filer, s'éclaircit la voix.

— Que la pauvre Adela va sûrement trouver l'attente bien longue : il faudra compter deux ou trois mois avant le retour de Jack Nym.

Là-dessus, Margaret se remit aussitôt à l'ouvrage et, l'air très absorbé, chercha à éviter mon regard.

— Je me disais que tu pourrais peut-être aller les chercher, elle et le petit garçon, juste après la saison de Noël. Comme ça, ils pourraient s'installer ici bien avant la fin du mois de janvier.

Un long silence s'ensuivit. Profitant du relâchement de mon étreinte, Elizabeth s'échappa et se dirigea à quatre pattes vers les bûches pour reprendre son exploration à mon insu. Je finis par répondre sèchement :

— Après mes mésaventures de l'année dernière⁶, vous m'avez supplié de ne pas m'éloigner à plus d'un mille de la ville pendant l'hiver. Et maintenant vous voulez que j'aille jusqu'à Hereford. Avez-vous pensé à votre cousine et à son fils ? Est-il vraiment préférable qu'ils fassent à pied un voyage long et fatigant à la saison froide de l'année, alors qu'ils peuvent faire tout le trajet dans la charrette de Jack Nym au printemps ?

Il y eut un nouveau silence. Je me tenais dans l'expectative, curieux de voir ce que ma belle-mère allait répliquer à une remarque si sensée. Je voyais très bien ce qu'elle avait à l'esprit : Adela Juett et moi serions contraints de nous côtoyer l'un

⁶ Voir *Un cruel hiver*, 10/18, n°3173.

l'autre pendant dix ou douze jours, dans des circonstances qui ne manqueraient pas, d'une manière ou d'une autre, de créer un lien entre nous. J'observais avec un plaisir pervers les différentes expressions qui s'esquissaient sur son visage tandis qu'elle s'évertuait à trouver une réponse. La contrariété manifeste avec laquelle elle dut conclure à contrecœur qu'il n'y en avait pas fit naître un sourire sur mes lèvres. Mais Margaret Walker n'était pas femme à s'avouer vaincue une fois qu'elle s'était mis quelque chose en tête. Interrompant sa besogne, elle redressa la tête et, pointant son menton belliqueux, darda ses yeux sur moi.

— Je veux que ma cousine et son fils viennent ici, sous mon toit, et sans délai. Après tout ce que j'ai fait pour toi, il me semble que c'est bien le moindre des services que tu puisses me rendre pour me remercier.

À mon tour je la regardai, aussi désarmé qu'elle l'était un instant auparavant. J'étais pris de court, et je voyais à son sourire triomphant qu'elle le savait bien. Elle s'était abstenue jusque-là de me rappeler combien je lui étais redevable de s'être occupée d'Elizabeth pendant deux ans, tandis que je menais une vie insouciante et irresponsable. Pourquoi serait-elle allée chercher un prétexte, du moment qu'elle avait, elle, une bonne raison de me demander cette faveur ? Elle se contentait donc de me demander de payer mon dû. Et il eût été grossier de ne pas obtempérer.

— Alors ? fit-elle d'un ton autoritaire, en levant les sourcils.

Je lui lançai un regard furieux, mais l'instant d'après ma colère s'évanouit. Au fond, je ne voyais pas de véritable inconvénient à reprendre la route, car je ne tenais déjà plus en place. Je me dis en outre qu'elle ne pouvait nullement me forcer à tomber amoureux, ni même à faire un mariage de convenance avec sa cousine. Elle ne se doutait aucunement que le charme sous lequel me tenait une créature aux yeux bleu pervenche et aux cheveux blonds comme le blé mûr excluait d'avance une telle éventualité. Au demeurant, même à supposer que j'offre ma main à Adela Juett, il n'était pas dit que celle-ci consentirait à me prendre pour époux.

— Si telle est votre volonté, alors j'y consens, répondis-je aimablement.

Je vis son regard victorieux s'aiguiser et devenir suspicieux.

— Je partirai juste après Noël.

À la différence de quelques-unes de mes aventures précédentes, le mystère auquel j'allais me trouver mêlé les mois suivants n'était pas lié aux grands événements qui se produisirent dans l'ensemble du pays. Pourtant, j'allais en être le témoin, tout simplement parce que le hasard avait voulu que je me trouve dans certains lieux au bon moment. La première fois, ce fut à Tewkesbury, vers la mi-janvier, en l'an 1477.

Je quittai Bristol juste après les fêtes de Noël et, arrivé à Hereford une dizaine de jours plus tard, me rendis à l'auberge où Adela Juett vivait et travaillait. Je lui exposai le motif de ma venue et elle parut tout à fait disposée à m'accompagner, nullement effrayée par les pénibles efforts qu'exigerait une si longue marche, surtout avec un petit enfant à charge.

— Nous le prendrons tour à tour, dit-elle. Je suis forte et j'ai l'habitude de le porter. Ça, ne va pas penser que je compte sur toi pour faire le portefaix. Et puis tous les charretiers que nous croiserons sur la route accepteront certainement de nous laisser monter.

Elle tint parole. Elle prit le petit Nicholas sur ses épaules à chaque fois que je le lui laissais, et faillit à plusieurs reprises se mettre en colère parce que je refusais de lui passer mon fardeau. Dès que nous entendions rouler une charrette au loin, elle me pressait de me placer en travers du chemin afin de nous mettre bien en vue du conducteur. Nous avions ainsi à peine quitté Hereford que nous étions déjà juchés, dans une position quelque peu inconfortable, sur une charretée de navets, comme nous le fîmes souvent dans la suite du voyage. Quand il n'y avait ni auberge ni taverne pour nous loger dans les environs, la présence du petit à nos côtés nous assurait un gîte dans la première maison qui se trouvait sur notre route. Parfois, la maîtresse des lieux se fit même prier pour qu'on la dédommage.

Nicholas Juett était un enfant doux et aimant, au sourire engageant. Comme sa mère, il avait de grands yeux bruns aux

tons veloutés, une ondoyante chevelure noire et des lèvres de rose, attributs qui en faisaient la cible immédiate de toutes les femmes qui le voyaient. Il acceptait alors avec une patience bien méritoire la pluie de baisers qui s'abattait sur lui. En cela, il ressemblait aussi à sa mère, car Adela parlait peu et ne se plaignait jamais. En effet, en cet après-midi, tandis que les quelques flocons de neige déjà déversés par les nuages amoncelés dans un ciel de plomb laissaient présager un rafraîchissement, nous avions derrière nous une marche longue et fatigante et son humeur joviale n'avait nullement été entamée.

Le ciel s'assombrissait à mesure que nous approchions de Tewkesbury. Depuis une demi-heure, je notais que, dans les deux directions, la circulation sur la route était plus dense que d'ordinaire en cette saison de l'année. Il s'y trouvait un nombre surprenant d'hommes en armes. Entre autres armoiries qui avaient retenu mon attention, je remarquai le taureau noir de Clarence, l'ours blanc et le taureau rouge de mon maître, le duc de Gloucester, le lion d'or du duc de Suffolk, beau-frère du roi, ainsi que la rose blanche et le soleil⁷ du roi Édouard lui-même. Il se préparait quelque chose à Tewkesbury. Aussi, poussé par la curiosité, je pressai le pas, alourdi par le poids du jeune Nicholas Juett qui dormait à poings fermés dans mes bras.

— Allons à l'auberge la plus proche, conseillai-je à ma compagne de route. Nous sommes tous fatigués et nous avons besoin de repos.

J'avais d'abord pensé chercher un abri dans l'un des dortoirs de l'abbaye, mais comme la ville était noire de monde, je doutais que les moines puissent nous héberger. Or les deux premières hôtelleries auxquelles nous nous arrêtâmes étaient également complètes. Je commençais à m'inquiéter, lorsque je sentis quelqu'un me donner une tape amicale sur l'épaule.

⁷ Dans l'héraldique anglaise, le soleil est toujours dit *in Splendor* ou *in His Glory*. Sur l'écu, le soleil est représenté avec les traits d'un visage humain entouré de rayons. (N.d.T.)

— Chapman⁸ ! Je ne m'attendais pas à te voir ici ! s'exclama Timothy Plummer.

⁸ Le mot *chapman* signifie colporteur. Beaucoup de patronymes anglais dérivent du nom de la profession anciennement exercée par un membre de la famille. (N.d.T.)

CHAPITRE II

Harassé, le serveur apporta deux gobelets de vin, l'un pour Timothy et l'autre pour moi, avant de s'empresser d'aller servir d'autres clients dans la grand-salle bondée.

Comme les autres auberges où l'on avait refusé de nous loger, celle-ci était pleine à craquer et nous aurions eu toutes les peines du monde, ma compagne de route et moi, à trouver un toit pour la nuit si nous n'étions pas tombés sur Timothy Plummer. Celui-ci n'eut qu'un mot à prononcer et deux jeunes écuyers arborant la livrée du duc de Gloucester quittèrent la chambre qu'ils occupaient pour la laisser à Adela et à son fils, qui furent bien contents de s'y installer. Pour ma part, je fus invité à partager le lit de Timothy dans une chambre mitoyenne.

Timothy Plummer, que je connaissais de longue date, occupait les fonctions de maître espion auprès du duc de Gloucester. Notre première rencontre avait eu lieu six ans auparavant, alors que j'enquêtais sur la disparition de Clement, le fils de l'échevin Weaver ; depuis, nos chemins s'étaient croisés à deux reprises et le service insigne que le hasard des rencontres (ou la force des choses) m'avait permis de rendre à chaque fois au duc Richard m'avait valu la confiance de son serviteur.

— Bon, dis-je en prenant une gorgée de vin pour faire descendre le ragoût de mouton, le pain de froment et le fromage dont j'avais diné, vous savez ce que je fais ici. Mais vous, qu'est-ce qui vous amène en ces lieux ? Pourquoi y a-t-il tant de monde dans la ville ?

Timothy s'étrangla.

— Mais où étais-tu ces derniers temps ? Bon, d'accord, tu es allé à pied jusqu'à Hereford, je n'ai pas oublié ! Mais je pensais que tu avais appris la mort de la duchesse Isabel en chemin. Elle

est décédée le 22 décembre, autrement dit avant ton départ, si j'ai bien compris. La nouvelle n'est-elle donc pas parvenue à Bristol ?

Je le fixai du regard.

— Je n'en savais rien. Mais... la duchesse Isabel ? L'épouse de Clarence ? Je l'ai vue pas plus tard que l'été dernier au château de Farleigh. Elle avait l'air fatiguée, certes, mais j'avais mis cette indisposition sur le compte de sa grossesse avancée. Est-elle donc morte en couches ?

— Elle a succombé peu après l'accouchement. L'enfant n'a pas survécu. Les funérailles ont eu lieu hier. Sa dépouille a été exposée dans la ville trois semaines durant, avant d'être inhumée à l'abbaye. Comme tu le sais peut-être, le duc George possède l'*Honneur*⁹ de Tewkesbury.

Je l'ignorais mais n'en fis rien savoir.

— Pauvre duchesse ! m'exclamai-je. Le duc et la duchesse de Gloucester sont-ils ici ? ajoutai-je à brûle-pourpoint. La perte de son unique sœur a dû porter un coup terrible à la duchesse.

Timothy fit la moue.

— Elle-même n'est guère vaillante, et le choc causé par la nouvelle l'a mise hors d'état de se déplacer.

— Le duc Richard est donc venu seul ?

— Mais non ! fit mon compagnon, en proie à une irritation croissante. Il a chargé Lord John, son bâtard, de venir le représenter. Voilà pourquoi tu me trouves ici : je suis venu veiller à la sécurité du jeune garçon. Le duc Richard est allé à Londres s'entretenir avec le roi, afin de fixer une date pour le Grand Conseil qui se tiendra le mois prochain. Le duc George les a rejoints juste après les funérailles.

— Et pour quelle raison le Grand Conseil a-t-il été convoqué ? demandai-je, intrigué.

Timothy reposa son gobelet vide et poussa un soupir.

— Mais où étais-tu, Chapman ? Le duc de Bourgogne a été tué lors du siège de Nancy il y a deux ou trois semaines ; peu après le début du mois de janvier, en tout cas.

⁹ *L'Honour* désigne un domaine seigneurial constitué de plusieurs seigneuries. (N.d.T.)

Je le regardai, interdit. La dernière fois que j'avais vu Charles le Téméraire, à Calais, deux ans auparavant, c'était un homme débordant de vie, qui s'était mis à dos tout son entourage. Il était – ou plutôt avait été – jusqu'à peu le beau-frère des princes d'Angleterre, titre que lui avait valu son mariage avec leur sœur Margaret, qu'il avait épousée en secondes noces. Il avait sans nul doute nourri l'espoir qu'elle lui donnerait un fils pour assurer sa succession, mais aucun enfant n'était né de ce lit et il laissait en mourant tout son héritage à son unique fille, Marie, qui était sûrement le plus beau parti de la Chrétienté. Je n'en étais pas plus avancé pour autant.

— Mais quel besoin le roi a-t-il de réunir le Grand Conseil ?

Timothy soupira de nouveau.

— Un peu de jugeote, mon vieux ! dit-il d'un ton implorant. Que s'est-il passé, à ton avis, lorsque la nouvelle de la mort du duc est arrivée en France ?

Comme je restais coi, il poursuivit d'un ton las :

— Le roi Louis a aussitôt annoncé que la Bourgogne revenait à la couronne de France : d'après nos espions, il serait même en train de lever des troupes pour s'en emparer. Tu comprends ce que ça signifie, j'espère !

Et comment ! Vivant au sein d'une communauté de tisserands, je ne pouvais ignorer l'importance capitale que revêtait la Bourgogne pour l'industrie du drap anglais : le duché était l'un de nos plus gros marchés.

— Donc, c'est la guerre, fis-je avec lenteur, tout en faisant tourner mon gobelet entre mes doigts. Cette fois, nous allons pour de bon en découdre avec les Français.

Timothy Plummer fit non de la tête.

— Les choses ne sont pas si simples, mon ami. Tu oublies le tribut que le roi Louis paie au roi Édouard.

Puis, après avoir jeté un œil circonspect autour de lui afin de s'assurer que personne ne nous écoutait, il dit à voix basse :

— Cinquante mille couronnes par an, ce n'est pas négligeable quand on doit entretenir une épouse dépensièr et une belle famille non moins avide.

— Alors... que faire ?

— Donner à Marie de Bourgogne un époux qui ait de la poigne, un mari dévoué à sa cause et capable de contenir l'ambition du roi Louis. À vrai dire, c'est surtout cela qui préoccupe le duc Richard.

— Au nom de Dieu, pourquoi ?

La tête penchée en avant pour me parler à l'oreille, Timothy me dit à mi-voix :

— Voyons, réfléchis, l'ami ! Le duc de Clarence est veuf, à présent. Et c'est le frère préféré de Margaret, la duchesse douairière. Il n'y a qu'à voir les airs que se donnent désormais ses domestiques et les gens de sa suite pour deviner ses intentions.

— Mais... en quoi le mariage de messire de Clarence avec la duchesse Marie serait-il une mauvaise chose ? Cette union permettrait de maintenir la Bourgogne sous le joug de l'Angleterre, ce qui ne peut certainement pas faire de tort à Sa Grâce. Ni à aucun de nous !

Timothy grogna et fit signe au serveur qui passait de remplir nos gobelets. Il attendit que nous fussions resservis pour répondre.

— Oui, je sais ! C'est ce que tous les marchands drapiers du pays appellent de leurs vœux, je n'en doute pas, de même qu'un meilleur prix pour leur marchandise. Or ils n'obtiendront pas gain de cause si le roi Louis contrôle le trésor du duché de Bourgogne. À l'heure qu'il est, déjà, les guildes ne cessent d'envoyer à Londres des délégations pour exiger que les prix soient négociés plus avantageusement. Et laisse-moi te dire que les tisserands, les fouleurs et les rameurs de chez vous sont les plus acharnés d'entre tous. En octobre, lors d'un de mes déplacements pour accompagner le duc Richard, je me suis trouvé à Londres en même temps qu'un groupe de marchands venus de Bristol. Ils harcelaient leur auditoire, le roi compris, réclamant à cor et à cri des hausses exorbitantes.

— Précisément ! Si le duc de Clarence épousait sa nièce...

— Sacrebleu ! m'interrompit Timothy, exaspéré. Penses-tu sérieusement que le roi ou aucun des Woodville y songe un seul instant ? Te figures-tu qu'ils se réjouiraient à l'idée de voir

Clarence détenir le plus beau joyau de la Chrétienté, agissant à sa guise sur le continent ?

Sous le coup de l'énerverment et de la consternation devant mon manque de discernement en matière de politique, il retrouvait son timbre de voix normal et commençait à balbutier. Malgré le brouhaha général, il ne passait pas inaperçu et les regards se tournaient vers lui. Il fit un effort manifeste pour se reprendre.

— Imagine ! Il y a à peine plus de six ans de cela, poursuivit-il en baissant d'un ton, George de Clarence était à la cour de France et comptait parmi les alliés du roi Louis. Quelques mois plus tard, revenu en Angleterre en compagnie de Warwick, son beau-père, pour renverser le roi Édouard et remettre Henri sur le trône, il a de nouveau changé de camp et combattu ici, à Tewkesbury, aux côtés de ses frères. Les Woodville n'ont que haine et mépris pour lui. Il se trouvait dans le camp de Warwick lorsque le dernier comte a ordonné l'exécution du père de la reine ainsi que celle de son frère John. Jamais ils ne l'oublieront ni ne lui pardonneront sa trahison. Quant au roi, même s'il a pour sa part maintes fois usé de clémence à son égard, il ne lui fait désormais plus confiance.

— Mais supposons que le duc de Clarence demande Marie de Bourgogne en mariage et obtienne sa main. En quoi le roi Édouard et la famille de la reine peuvent-ils s'opposer à cette union ? insistai-je, ne pouvant me résoudre à en rester là.

Timothy vida son gobelet et se nettoya les dents d'un coup de langue.

— Il y a fort à parier qu'ils en viendraient aux mains. Car une chose est sûre : le duc ne fera aucun cas des objurgations de ceux qui chercheront à le dissuader de ce mariage. C'est ce qui inquiète le duc Richard. Celui-ci fonde tous ses espoirs sur le fait que la duchesse Marie, comme il a pu l'observer et l'entendre dire, semble être une jeune femme pleine de bon sens et de pondération. D'après lui, il serait très étonnant qu'elle ne choisisse pas un Habsbourg. C'est un véritable souverain, capable de défendre sa cause et celle de son duché contre le roi Louis, qu'il lui faut, et non un mari soucieux de ses seuls intérêts, qui ne sera pour elle qu'une source d'ennuis.

Après un moment de silence, Timothy ajouta, le regret dans la voix :

— Mais bien entendu, George ne verra pas les choses de cette manière.

— Mais si la dame refuse sa main, le sujet n'est-il pas clos ?

Timothy secoua la tête.

— Non. Il peut se mettre dans l'idée que ce refus est le fruit d'un complot ourdi par le roi et les Woodville, et selon mon maître, c'est certainement ce qui se produira. Richard craint plus que jamais de voir le petit George agir sur un coup de tête.

Je haussai les épaules, soudain écœuré par cette conversation. Un individu pouvant, de sang-froid, songer déjà à se remarier alors que sa première épouse n'avait pas encore reçu de sépulture décente était-il digne de considération ? De surcroît, la plupart des gens s'accordaient à penser que, tôt ou tard, la patience du roi envers le duc de Clarence serait à bout : ce n'était plus qu'une question de temps. Si les querelles de pouvoir ne m'intéressaient pas vraiment, les conséquences sur le commerce des étoffes de l'invasion de la Bourgogne par les Français, elles, m'importaient davantage. Une telle éventualité mettrait en péril les ressources d'un grand nombre d'individus, parmi lesquels figurerait probablement ma belle-mère. Mon sentiment était que l'Angleterre devait se porter au secours de la duchesse Marie au plus tôt. D'un autre côté, je pouvais comprendre qu'un tribut annuel de cinquante mille couronnes retienne Édouard de s'opposer trop ouvertement au roi de France.

Bien que ces pensées ne m'aient pas empêché de dormir, Timothy se plaignit le lendemain de mes incessantes gesticulations qui l'avaient tenu en éveil pendant la moitié de la nuit. Je lui retournai l'accusation en prétendant qu'il avait ronflé. Nous nous séparâmes après le déjeuner en nous souhaitant mutuellement bonne chance, lui, pour rejoindre son poste de surveillance auprès de Lord John, moi, pour me mettre en quête d'un charretier qui ferait route vers Bristol. Par bonheur, j'en trouvai un qui transportait une cargaison de charbon de terre jusqu'à Gloucester ; aussi, avant que le soleil n'ait atteint son zénith dans le ciel hivernal, Adela Juett, moi-

même et Nicholas qui somnolait étions juchés à l'avant de la voiture, à côté du conducteur.

Le mauvais temps et la raréfaction des charrettes allant dans notre direction ayant malheureusement ralenti notre progression sur les trente derniers milles, nous n'arrivâmes à Bristol que vers la fin du mois. Lorsque nous parvînmes à la porte de la Frome en un après-midi glacial, à la tombée de la nuit, le portier s'apprêtait à la fermer. Je lui criai de nous attendre, arrimai plus fermement Nicholas à mon dos et me mis à courir. Pourtant, malgré mes exhortations, Adela marqua le pas, avant de me saisir le bras.

Agacé, je me dégageai.

— Mais viens donc ! fis-je.

Elle me suivit en trébuchant, cherchant de nouveau à me retenir.

— N'as-tu donc pas entendu ? dit-elle, haletante. On aurait dit un cri de détresse.

— Non, je n'ai rien entendu, répondis-je avec impatience.

Nous étions désormais devant la porte, que le portier maintenait ouverte de bien mauvaise grâce.

— Eh bien, ne vous pressez pas ! grommela-t-il. Je voudrais rentrer chez moi à cette heure.

Je m'apprêtais à lui présenter nos excuses lorsque Adela m'interrompit, réitérant sa question :

— N'as-tu donc pas entendu ?

Elle se tourna vers le portier.

— N'avez-vous pas entendu comme un appel au secours ? Cela venait de l'une des maisons là-bas, j'en suis sûre, dit-elle en désignant Lewin's Mead¹⁰.

Le portier haussa les épaules.

— Bah ! C'est sans doute un ivrogne. Si ce n'est pas un maître de maison qui bat son épouse, ou une femme qui menace son mari avec un manche à balai. Ça court les rues, par ici.

— Mais vous n'avez rien entendu ?

¹⁰ *Mead* : pré, prairie. (N.d.T.)

— Absolument rien, répondit le portier qui s’impatientait. Comment voulez-vous, avec votre mari qui était en train de brailler ?

Adela oublia un moment sa question.

— Il... il n'est pas...

Profitant de son désarroi, je glissai ma main libre sous son coude et la poussai vers l'avant, lançant au portier un « bonsoir » ferme et résolu. Tandis que nous commençions à traverser le pont de la Frome, j'entendais derrière moi le bruit des verrous qu'on repoussait dans leurs crampons.

— Ce n'est plus très loin, dis-je pour l'encourager. Nous sommes bientôt arrivés.

Adela s'arrêta, et se pencha au-dessus du parapet pour regarder les eaux de la Frome qui coulaient vers St Augustine's Backs et confluait en contrebas avec l'Avon.

— J'ai vraiment entendu quelque chose, insista-t-elle. Ce n'était pas un cri comme les autres. C'était celui d'une personne saisie d'effroi.

— Je te crois, dis-je. Pardonne-moi si je viens de te laisser entendre le contraire. Était-ce la voix d'un homme ou d'une femme ?

— Il m'a semblé que c'était une femme.

Je soupirai.

— Alors, nous ne pouvons malheureusement rien faire. N'y pense plus. Il faut y aller : je n'aurai bientôt plus assez de force pour porter Nicholas.

Se sentant aussitôt prise en défaut, elle essaya de me retirer l'enfant des épaules.

— Non, non ! fis-je avec humeur. Je peux très bien m'en sortir seul pour le bout de chemin qui nous reste à faire. Il me tarde d'être rendu, voilà tout.

Nous passâmes sous la voûte de la porte St John et parvînmes dans Broad Street, où le rayonnement des chandelles allumées perçait déjà les ténèbres montantes. Bientôt les volets se refermèrent sur les panneaux de parchemin huilé et de corne, à l'exception d'une maison où la flamme vacillante des candélabres luisait encore dans l'obscurité. C'était celle de l'échevin Weaver, dont la partie supérieure des fenêtres était en

verre – une invention de la dernière nouveauté dont étaient pourvues les maisons cossues pour mieux laisser pénétrer la clarté du jour.

Nous nous trouvions au niveau de la porte d'entrée – Adela, les pieds endoloris après une marche si fatigante, s'appuyait sur mon bâton qui la soulageait grandement – lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement. Écumant de rage, une femme surgit et s'écria :

— Vous êtes un ingrat, père ! Dieu sait si ce n'est pas votre nature, mais William a raison ! L'âge vous brouille les esprits !

La plainte se mué en un hurlement strident.

— C'est un voyou, un être fourbe et sans scrupules qui vous abuse ! William ! William, au nom du ciel, où êtes-vous ? C'est assez comme ça : je rentre.

Je reconnus alors avec stupéfaction Alison Weaver, désormais maîtresse Burnett, et me souvins de l'affection qu'elle portait jadis à son père. Quel événement avait-il pu provoquer un retournement si radical ? Martelant de ses poings le mur de la maison, elle poussait des cris hystériques.

— Que le diable vous emporte ! Vous n'êtes qu'un pauvre fou et je vous déteste !

Deux hommes firent leur apparition sur le seuil dans l'intention de lui faire entendre raison. Tandis qu'ils lui enjoignaient de rentrer, dans le halo de lumière venue du hall, je reconnus Ned Stoner et Rob Short, les serviteurs de Weaver. Son mari, en revanche, semblait sourd à ses appels au secours répétés. Usant plus de force que de persuasion, les deux hommes parvinrent finalement à la maîtriser et la saisirent à bras-le-corps pour la transporter à l'intérieur de la maison. La porte se referma en claquant derrière eux.

Adela et moi reprîmes alors notre route, car la scène qui s'était déroulée sous nos yeux nous avait jusque-là tenus en arrêt.

— Ton retour à Bristol s'avère plus mouvementé que tu ne l'imaginais, dis-je d'un ton badin. Des cris dans la nuit, et maintenant cet esclandre sur la voie publique... Il va sûrement y avoir une troisième distraction.

Après un bref silence, elle répondit enfin d'une voix calme :

— Que tu me croies ou non, je n'ai pas rêvé : quelqu'un a bel et bien poussé un cri. Comme tu étais en train d'appeler le portier, tu n'as peut-être pas entendu, mais moi, je l'ai parfaitement distingué. Ne m'as-tu pas dit tantôt que tu me croyais ?

— C'est vrai.

Je pris le petit qui dormait dans l'autre bras et pressai le pas. Quel sérieux chez cette femme ! Le rire paraissait lui être étranger. Mais son sourire, quoique rare, était, il est vrai, empreint d'une grande douceur.

Tandis que nous longions High Street, il se mit à tomber une pluie fine et glacée qui nous transperça comme un couteau. Les passants se recroquevillaient dans leur manteau, le capuchon rabattu jusqu'aux oreilles, tandis que les mendians, d'ordinaire si importuns, allaient d'un pas furtif se réfugier dans les ruelles étroites ou sous le porche des églises. En traversant le pont qui enjambe l'Avon, nous fûmes un moment protégés du froid grandissant par l'enfilade d'échoppes et de demeures qui bordaient la chaussée. Enfin Redcliffe aligna sous nos yeux ses maisons de tisserands, puis ses champs de ramage et sa corderie ; bientôt, l'église St Thomas se profilait devant moi. Quelques minutes plus tard, je poussai la porte du cottage de Margaret Walker et fis entrer Adela et Nicholas qui était toujours assoupi.

Les cousines s'embrassèrent, mais, n'étant ni l'une ni l'autre d'un naturel expansif, elles se gardèrent de toute effusion. Adela ne manifesta aucune joie particulière à retrouver sa ville natale ; de son côté, ma belle-mère ne laissa nullement transparaître le mobile pressant qui l'avait poussée à m'envoyer sur les routes en plein hiver pour aller chercher l'une de ses parentes. Quoi qu'il en soit, un air de contentement serein se dégageait de leur personne. Il faut dire aussi qu'elles avaient fort à faire. Margaret devait mettre en route le repas sans tarder. De son côté, Adela devait s'occuper de Nicholas, mais aussi se familiariser avec son nouveau toit et se faire indiquer l'emplacement de la pompe et les lieux d'aisances à l'extérieur. Après quoi elle déballa le peu

d'affaires qu'elle avait emportées dans une sacoche en lin accrochée à sa ceinture.

Cependant, malgré ce masque d'indifférence, les coups d'œil furtifs que ma belle-mère jetait dans ma direction dissimulaient mal sa curiosité. Adela n'échappait pas non plus à ce discret examen. Mais, comme elle ignorait les desseins de Margaret, elle n'y prêta pas attention, de sorte que je pus continuer à la traiter avec le même esprit de franche camaraderie qui régnait entre nous jusque-là. Je remarquai avec amusement la déception grandissante de ma belle-mère, mais aussi, et cette fois avec inquiétude, son menton pointé en avant, signe chez elle d'une résolution inébranlable. Elle s'était mis en tête que j'allais épouser Adela dès l'instant où Jack Nym avait prononcé son nom et annoncé qu'elle était veuve. Ses entremises précédentes étaient sans commune mesure avec ses ambitions présentes. Or ma belle-mère savait faire preuve d'une grande détermination quand elle désirait une chose ardemment. « Eh bien, me dis-je, je n'ai qu'à me tenir sur mes gardes et lui prouver que je peux être aussi buté qu'elle. »

Comme à son habitude ma fille m'avait réservé un accueil enthousiaste (ô combien immérité !), mais, très vite, la présence inattendue d'un autre enfant détourna son attention de moi. À ma grande surprise, cette désertion me blessa un peu dans mon amour-propre et fit naître en moi un soupçon de jalouse. Cependant, j'eus bientôt honte de moi en la voyant jouer si gaiement avec Nicholas sur le sol. Devant le spectacle d'une entente si spontanée, le visage de Margaret s'éclaira d'un sourire triomphal. Je feignis de l'ignorer, me disant que l'amitié qui s'était nouée entre les enfants n'aurait aucune espèce d'influence sur celle qui me liait à Adela. De même, lorsque, à plusieurs reprises et de façon assez intempestive, ma belle-mère m'invita à aider sa cousine, je fis la sourde oreille. Au lieu de quoi, je me concentrerai ostensiblement sur les besognes qui m'étaient dévolues : couper du bois et remplir le baril d'eau.

Lorsque le repas – du ragoût de mouton avec des pois secs pour nous et de la bouillie pour les enfants – fut enfin prêt, je n'eus plus d'excuse pour éviter Adela. Nous avions heureusement notre voyage à raconter, sans compter toutes les

informations que j'avais glanées à Tewkesbury au cours de ma conversation avec Timothy Plummer sur les derniers événements survenus dans le royaume. Pendant mon absence, la nouvelle de la mort de la duchesse de Clarence était finalement parvenue à Bristol mais, comme je m'en doutais, Margaret ignorait le reste de l'affaire et s'empressa de faire des conjectures sur les conséquences possibles, ce qui détourna ses pensées de préoccupations plus personnelles. Tout ce qui touchait à la famille royale éveillait immanquablement son intérêt.

Il y avait aussi de nombreuses questions à poser à Adela sur sa vie à Hereford et ses années de mariage, des souvenirs d'enfance à exhumer, des amis et des connaissances de longue date à évoquer. Et quand enfin nous eûmes épuisé tous ces sujets, le moment était venu de faire la vaisselle et de coucher les enfants, lesquels rejoignirent le coin du matelas de plumes d'oie qui leur était dévolu dans un concert de rires et de gloussements. Une fois tiré le rideau qui séparait la pièce en deux, Adela, ma belle-mère et moi nous rassemblâmes autour de l'âtre pour passer le temps avant de succomber à notre tour au sommeil.

— Alors, vous êtes-vous bien entendus pendant ce long voyage ? s'enquit Margaret, tout en nous adressant un sourire engageant.

L'air un peu perplexe, Adela s'apprêtait à prendre la parole. Mais elle était trop perspicace pour ne pas comprendre par elle-même ce que recouvrait une telle question si je ne trouvais pas un moyen de faire diversion.

— Je ne vous ai pas encore raconté le curieux incident auquel nous avons assisté, Adela et moi, cet après-midi, fis-je aussitôt.

Puis je lui relatai la scène qui s'était produite dans Broad Street.

Mon récit eut un effet immédiat sur Margaret. Elle poussa une vive exclamation en portant la main devant sa bouche.

— Seigneur, comment ai-je pu oublier de te le dire ! C'est de revoir Adela après tant d'années qui me rend si distraite ! Sais-tu ce qui s'est passé quand tu n'étais pas là, Roger ? Le

lendemain même de ton départ, d'ailleurs. Non, non, ne cherche pas, tu ne devineras jamais !

Après avoir inspiré profondément, elle dit d'un ton solennel :
— Clement Weaver est revenu.

CHAPITRE III

Je devais avoir mal entendu.

— Je suis désolé, mère, je n'ai pas bien saisi ce que vous disiez, murmurai-je.

Margaret se répéta, en détachant bien chaque mot :

— Clement-Weaver-est-revenu. Du moins, dit-elle en hochant la tête vers moi avec un air complice, quelqu'un qui prétend être le fils de l'échevin Weaver.

Cette fois-ci, la méprise n'était plus possible. Au surplus, n'eût été mon incrédulité totale, la nouvelle éclairait la scène dont Adela et moi avions été témoins dans Broad Street. Cependant, je ne pouvais admettre sans broncher une idée si extravagante.

— Comment est-ce possible ? m'exclamai-je avec indignation. Cela fait six ans que Clement Weaver est mort. Je suis bien placé pour le savoir, puisque c'est en grande partie grâce à moi que son meurtrier a été remis entre les mains de la justice.

— Certes, mais tu n'as jamais vu le corps de Clement, objecta Margaret. D'après toi, il a été comme les autres assassiné par ce fripon, mais ce n'est qu'une supposition. Je t'ai entendu me raconter l'histoire trop souvent pour pouvoir me tromper.

Dans le tourbillon des émotions qui m'agitaient à cet instant précis, le ressentiment à l'égard de ma belle-mère, qui m'accusait par ses sous-entendus d'être un fanfaron, prit soudain le dessus.

— Je ne vous ai jamais répété cette histoire sans que vous me l'ayez demandé ! ripostai-je avec véhémence.

Je compris à son étonnement qu'elle ne s'attendait pas à ce que je le prenne mal.

— Je sais bien.

Piquée par mon acrimonie, elle se tourna vers sa cousine :

— Roger est très intelligent, dit-elle avec gravité, consciente que j'étais froissé et soucieuse de mettre les choses au point.

Je me rendis compte alors que, pour rien au monde, elle ne m'aurait sciemment dénigré en présence d'Adela.

— Mais c'est quelqu'un de très secret, poursuivit-elle. Il ne raconte pas tout, enfin pas à moi, du moins. J'ai tout de même appris, par bribes, grâce aux quelques aveux qui lui échappent par inadvertance, qu'il s'est rendu utile à des personnes beaucoup plus importantes que l'échevin Weaver. Si d'aventure il se remarier, ajouta-t-elle avec une naïveté toute feinte, il n'est pas impossible que sa femme, elle, ait droit à ses confidences.

Je vis le soupçon naître une fois de plus dans les yeux d'Adela et m'empressai de changer de sujet.

— De grâce ! Dites-moi ce que vous savez d'autre sur l'individu qui affirme être Clement Weaver. Lui ressemble-t-il ?

Margaret se pinça les lèvres, un peu contrariée par cette parade. Mais, après tout, rien ne pressait.

— Je ne me souviens pas si bien que ça de Clement, et six ans, ça fait long. Les gens changent. Mais je dois dire qu'il lui ressemble, oui. Tu en jugeras par toi-même.

Je hochai la tête.

— Je n'ai jamais vu Clement. Il avait disparu plusieurs mois avant que j'arrive à Bristol et que l'échevin ne m'enrôle pour participer aux investigations. Où « Clement » dit-il avoir été pendant tout ce temps ?

Ma belle-mère se frotta le nez.

— D'après Goody Watkins, la tante de Nick Brimble – et, tu peux me croire, c'est une femme qui a un œil et une oreille collés à toutes les serrures de la ville –, il a vécu dans les bas-fonds de Southwark, aux côtés des détrousseurs, des vagabonds, des mendians et des catins de Londres. Il y a six ans, lors de ce funeste séjour dans la capitale avec Alison, il a perdu jusqu'à la mémoire de son nom à la suite d'un violent coup qu'il avait reçu sur le crâne. Enfin, l'année dernière, avant Noël, il a tout à coup miraculeusement recouvré la mémoire et s'est hâté de rentrer à Bristol. Il a fait le trajet à pied et est arrivé le lendemain de ton départ pour Hereford, dans un état de faiblesse et de crasse

abominable. Tu imagines bien que, depuis, les commérages et les conjectures vont bon train dans la ville.

— Un violent coup sur la tête, repris-je avec lenteur. Oui, c'est vraisemblable... ça pourrait être une explication... Mais non, puisque j'ai retrouvé sa tunique ! D'après Bertha Mendip...

Coupant court à ces digressions, j'interrogeai Margaret :

— Et l'échevin Weaver ? Que dit-il, lui, de cette résurrection inattendue ? demandai-je, quoique le récent éclat d'Alison Burnett auquel j'avais assisté me permît d'en subodorer la réponse.

Margaret haussa les épaules.

— Oh, il l'a tout de suite cru ! Il ne doute pas un seul instant qu'il s'agisse de Clement. Mais, comme tu le sais, il a toujours eu de la peine à accepter la mort de son fils, d'autant qu'il ne disposait d'aucun élément tangible, ni corps, ni sépulture, attestant son meurtre. Aussi, il ne demande pas mieux que de croire ce jeune homme.

— Mais maîtresse Burnett et son mari pensent qu'il s'agit d'un imposteur ?

Ma question n'en était pas une. Encore une fois, j'en connaissais d'avance la réponse.

Ma belle-mère partit d'un bruyant éclat de rire.

— Évidemment. Qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Pourtant, Alison semblait être très liée à son frère.

— Oui. Je les ai souvent vus ensemble, enfants ou plus grands, et, à chaque fois, ils manifestaient un profond attachement l'un pour l'autre. Je n'ai pas besoin de te rappeler à quel point Alison a été affligée par la disparition de son frère. Pour autant, elle ne va pas sauter au cou du premier venu pour peu qu'il ressemble vaguement à Clement, ni le croire sur parole s'il prétend être son frère. De plus, ajouta-t-elle avec perspicacité, en six années, maîtresse Burnett et son époux ont eu le temps de se faire à l'idée qu'ils étaient les seuls héritiers de l'échevin Weaver. Je ne vois pas comment ils pourraient se réjouir d'avoir à partager sa succession, fût-ce avec quelqu'un dont ils seraient sûrs de l'identité. Alors, avec un homme qui a toutes les chances d'être un charlatan... Ce serait trop leur demander, tout de même.

— Pas nécessairement. Du moins pas si maîtresse Burnett se laissait convaincre qu'il est vraiment son frère.

— Mais il est probable qu'elle ne le souhaite pas, dit d'un ton calme Adela, qui avait suivi jusque-là notre conversation avec intérêt. Et, selon toute vraisemblance, tu n'en as pas non plus envie, Roger, ajouta-t-elle.

Je la regardai, partagé entre la contrariété et l'admiration.

Ma belle-mère avait les idées bien arrêtées. En dépit de son esprit sage et à l'occasion volontiers caustique, elle était fermement convaincue qu'un homme célibataire devait recevoir flatteries et compliments tant que les liens du mariage n'avaient pas été noués — à la suite de quoi, de tels ménagements devenaient bien sûr inutiles.

— Non, Roger est toujours de bonne foi, j'en suis sûre, dit-elle à sa cousine d'un ton réprobateur. En douterais-tu, ma chère cousine ?

Je souris, la mine un peu confuse.

— Je crains qu'Adela n'ait raison, en l'occurrence. J'ai toujours été si convaincu que Clement Weaver était mort que je ne tiens pas à ce qu'on m'apporte la preuve du contraire.

Après avoir mis une nouvelle bûche dans le feu, qui fit entendre des crépitements lorsque la résine prit, je restai quelques instants assis à observer les flammes. Puis, redressant les épaules, je m'adressai de nouveau à ma belle-mère :

— Mais, en dehors de l'apparence physique, il y a forcément d'autres éléments qui ont conduit l'échevin Weaver à penser que cet homme est bien son fils. Le nouveau venu doit connaître peu ou prou l'enfance de Clement et savoir ce qui s'est passé dans sa vie avant ce funeste voyage à Londres. Goody Watkins a-t-elle quelque chose à dire à ce sujet ?

— Non, si ce n'est qu'aux yeux de l'échevin Weaver, il semble en savoir assez.

— Mais pas aux yeux de maîtresse Burnett et de son mari ?

— Ça !

Margaret se leva et, après être allée chercher trois gobelets en bois sur une étagère qui se trouvait près de la porte, elle les remplit du breuvage épicé qui chauffait sur le feu depuis une demi-heure.

— D'après Maria Watkins, dit-elle, c'est là le nœud de l'affaire.

— Comment cela, le « nœud de l'affaire » ? Que veut-elle dire par là ? Et qu'en sait-elle vraiment ?

Ma belle-mère répondit d'abord à ma seconde question.

— En ce qui concerne les Weaver, je crois qu'on peut lui faire entièrement confiance. N'as-tu donc jamais remarqué que Goody Watkins est en très bons termes avec dame Pernelle ?

Comme je faisais « non » de la tête, elle soupira.

— Qui est dame Pernelle ? demanda Adela.

— C'est la gouvernante de l'échevin Weaver, la troisième en titre depuis que la femme de Weaver est morte, il y a maintenant sept ans de cela.

Adela sirotait son posset¹¹.

— Ça y est, je vois ! lança-t-elle. Je me souviens avoir reçu un message de vous m'annonçant que maîtresse Weaver était morte à la Saint-Michel, quelques mois après mon mariage avec Owen. Vous ajoutiez que Marjorie Dyer, une parente de l'échevin, avait emménagé chez eux pour s'occuper de lui et de ses enfants.

— Mais oui, bien sûr ! s'exclama ma belle-mère avec vigueur. Où ai-je la tête ? J'oubiais que tu connaissais les Weaver ! Alors, cet homme est-il Clement ? Tu vas pouvoir nous donner ton avis là-dessus.

— Non, trancha la jeune femme d'un ton catégorique. Mes souvenirs sont trop confus, après toutes ces années. J'ai beau me creuser la tête, impossible de me rappeler à quoi ressemblait l'un ou l'autre des enfants.

— Dites-moi, mère, interrompis-je avec impatience, qu'est-ce que Goody Watkins entend par « nœud de l'affaire » ?

Après un moment de perplexité, les propos de la commère lui revinrent à l'esprit.

— Eh bien, d'après Maria, qui l'a appris de la bouche de dame Pernelle, le jeune homme qui affirme être le fils de l'échevin s'avère être relativement bien informé sur la famille Weaver et certains événements relatifs à l'enfance de Clement. C'est pour

¹¹ Boisson à base de lait chaud et de bière ou de vin. (N.d.T.)

cette raison, entre autres, que l'échevin est si fermement convaincu qu'il s'agit de son fils et qu'il croit si volontiers à cette histoire de mémoire perdue et recouvrée. Alison et William, eux, sont persuadés que le nouveau venu a été instruit en détail par un proche de la famille. Mais qui ? C'est là la question.

— Oui, et quels sont les mobiles de cet informateur ? ajoutai-je.

Le mélange de bière et de lait glissait comme du satin au fond de ma gorge et son arôme épice flattait mes narines. Je poursuivis :

— Puisque la mort de son frère a fait d'Alison la seule héritière de Weaver, à qui une telle imposture profiterait-elle, si ce n'est au jeune homme lui-même ? Qui se serait donné la peine de dénicher et d'instruire un inconnu pour lui faire jouer une comédie dont il – ou elle – ne pourrait tirer aucun avantage ? Comment maître et maîtresse Burnett expliquent-ils tout cela ?

Pendant un instant ma belle-mère me regarda, l'air absent, puis elle eut un mouvement d'épaules.

— Je n'ai pas eu l'idée de le demander, pas plus que Goody Watkins n'a songé à me le dire. Il faudra te renseigner de ton côté : je t'ai dit tout ce que je sais. Adela, ma chère enfant, tu as l'air épuisée, ce qui n'est pas étonnant après un si long voyage. Trêve de bavardage : viens, allons nous coucher et laissons Roger faire à son gré. Tâche de ne pas faire de brait pour ne pas réveiller les enfants.

Adela ne se fit pas prier ; de fait, elle était plus fatiguée, me semblait-il, qu'elle ne voulait bien l'admettre. Les deux femmes disparurent derrière l'abri rouge et vert de la tenture aux tons passés. Je sortis prendre l'air frais après avoir installé ma paillasse par terre, en veillant à ne pas la mettre trop près du feu pour éviter les projections d'étincelles. La pluie avait cessé mais un vent aigre soufflait encore sur Redcliffe, en provenance des Backs¹² ces terrains situés de part et d'autre du repli de l'Avon au creux duquel la ville était nichée. Les idées se bousculaient

¹² Prairies et terrains vagues. (N.d.T.)

dans mon esprit, qui avait peine à assimiler le curieux événement rapporté par ma belle-mère.

Je m'abritai dans l'étroit passage qui longeait le cottage et conduisait à la pompe et aux lieux d'aisances communs. Humant les effluves salés de l'océan, j'imaginais, par-delà les murs de la ville, la silhouette fantomatique des bateaux amarrés le long des rives de la Frome et de l'Avon. Je me félicitai d'avoir pensé à mettre ma cape, que je resserrai autour de moi pour me protéger du froid hivernal. Il n'était pas très tard et, bien que les portes de la ville fussent déjà fermées, il y avait encore des gens dehors, qui dans les tavernes, qui chez leurs voisins. Non loin de là, une voix féminine et claironnante fit entendre un rire exubérant, et, bientôt, le timbre plus grave de son compagnon se mit à l'unisson de son allégresse. Ils passèrent au bout de la ruelle, leurs silhouettes enlacées, leurs deux ombres n'en formant plus qu'une. Gagné tout à coup par un sentiment de solitude et d'abattement, je me pris à songer avec mélancolie à une jeune fille aux cheveux d'or et aux doux yeux bleus, qui vivait isolée avec sa tante à Keyford, aux confins de la paroisse de Frome. Je me jurai d'aller un jour lui rendre visite. Mais pas tout de suite : il me faudrait attendre un moment avant d'être le bienvenu, et non un importun venant troubler le recueillement qu'elle devait observer pendant son deuil.

Je m'arrachai à ces pensées pour revenir au mystère qui planait autour de Clement Weaver. Cet homme cachait sa véritable identité dans l'espoir de recueillir la fortune de l'échevin Weaver, je ne voyais que cela. Mais qui avait bien pu l'initier à son rôle en lui racontant dans le détail la vie antérieure de Clement ? Et pourquoi ? Quel profit cette personne espérait-elle tirer ? Comme souvent dans ce genre de situation, la réponse était simple : elle visait la même chose que l'imposteur. Autrement dit, elle souhaitait sa part de butin.

J'ignorais totalement à combien s'élevait la fortune de l'échevin Weaver, mais, selon mes conjectures, elle devait être considérable. Outre le fait qu'Alfred Weaver passait pour être l'un des marchands les plus riches d'une opulente cité, j'avais lieu de penser qu'il prenait part au trafic clandestin d'esclaves entre l'Angleterre et l'Irlande. Contrairement à l'idée

communément admise selon laquelle il avait été proscrit depuis des siècles, je savais de source sûre que ce type de commerce continuait de prospérer dans l'ombre. C'est de cette manière, en les expédiant sur cette autre île par voie de mer, que les natifs de Bristol se débarrassaient de parents indésirables ou d'ennemis. Or, à en croire la rumeur, c'était un marché fort lucratif, car les Irlandais étaient disposés à payer cher leurs serviteurs. L'échevin Weaver avait un jour essayé de justifier cet usage devant moi en arguant du fait qu'en règle générale les Irlandais traitaient leurs domestiques comme des amis, les faisant s'asseoir à leur table et mangeant au même plat qu'eux. Il avait également fait valoir que beaucoup de natifs de Bristol, hommes, femmes ou enfants, vendus là-bas comme esclaves, avaient trouvé en Irlande un bonheur qu'ils n'avaient pas connu chez eux. Il s'était empressé d'ajouter qu'il n'excusait pas pour autant une pratique qui était un crime contre l'Église et l'État, même si ses conséquences n'en étaient pas toujours affligeantes.

À l'époque, je n'avais pas ajouté foi à ses déclarations et rien n'avait entamé mon scepticisme à ce jour. L'échevin Weaver était, sans nul doute, l'un de ces marchands d'esclaves ; par voie de conséquence, sa fortune réelle était bien supérieure à celle qu'il déclarait posséder. Cependant, il y avait fort à parier que les personnes de son entourage immédiat connaissaient, ou du moins subodoraient, l'étendue de ses richesses. Je me souvenais de ma dernière entrevue avec Alfred Weaver, au mois de décembre précédent : pour autant qu'il m'était permis d'en juger, c'était un homme très malade. Aussi les choses s'étaient-elles peut-être déroulées de la manière suivante : en tombant de façon tout à fait fortuite sur un inconnu d'une ressemblance troublante avec Clement Weaver (un pauvre bougre malmené par le destin et n'ayant rien à perdre, l'un de ces va-nu-pieds sans scrupules qui se laissent aisément corrompre), quelqu'un (le frère de l'échevin qui vivait à Londres, par exemple) avait entrevu un moyen de se servir de lui à son avantage. La tâche de ce sosie se résumerait à convaincre un moribond qu'il était ce fils disparu depuis longtemps, à mener une vie douillette et confortable en attendant que l'échevin rende l'âme ; après avoir

touché l'héritage, il partagerait la somme avec le second conspirateur.

Mais le ferait-il ? Quelle garantie le traître qui tenait les ficelles du complot avait-il de pouvoir empocher sa part des gains ? Une fois reconnu officiellement comme fils de l'échevin, en quoi le faux Clement serait-il tenu de se dessaisir d'une portion de sa fortune malhonnêtement acquise ? Parce qu'on pouvait le démasquer, sans doute. À moins qu'on ne l'ait forcé à signer ou laisser son empreinte sur un document dans lequel il aurait avoué avoir pris part à la captation de l'héritage revenant de droit à Alison Burnett (et, assurément, les hommes de loi assez malhonnêtes pour établir un acte de ce genre et le signer comme témoins moyennant une rémunération suffisante étaient pléthore : du temps de ma jeunesse, le discrédit pesant sur leur profession était plus grand encore qu'aujourd'hui). Sans compter qu'il n'était pas impossible que l'individu ait ignoré le contenu du document qu'il signait.

Puis je me ravisai. L'imposteur avait forcément quelques lumières. En effet il avait dû assimiler et retenir une multitude de faits sur la jeunesse de Clement. Les Burnett l'auraient à l'œil, si ce n'était pas d'autres personnes agissant en leur nom. Et qui aurait pu prédire que l'échevin s'accommoderait si bien de la réapparition de son « fils » ?

Une nouvelle rafale de vent balayant la ruelle me fit frissonner ; je m'aperçus que j'étais transi. Les pieds engourdis par le froid, je dus battre la semelle pour retrouver la sensation de mes membres. J'en conclus qu'il était grand temps d'aller me coucher. Je rentrai à la maison sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les femmes et les enfants. Tout en me déshabillant, je me demandais ce que j'étais allé faire dehors par un temps si glacial. Après tout, je n'étais pour rien dans cette affaire : personne n'était venu solliciter mon aide pour élucider l'énigme du vrai ou du faux Clement. Quel était alors mon intérêt ?

La raison de mon intérêt était double. D'abord, comme tout un chacun, j'étais naturellement intrigué par la résurrection d'un individu donné jadis pour mort, et tout aussi incapable de me prononcer sur l'identité véritable de l'individu. Mais il y entrait également une part d'orgueil. C'était moi qui, six ans

auparavant, avais assuré à l'échevin que son fils était mort. L'idée qu'il puisse être encore vivant ne m'avait jamais effleuré ; eussé-je envisagé cette éventualité, que la logique m'aurait constraint à l'écartier sur-le-champ. Le bon sens me disait que j'avais tiré la conclusion qui s'imposait et que, partant, je n'avais rien à me reprocher. Lorsqu'il avait accompagné sa sœur à Londres pour acheter sa robe de noces, Clement transportait une grosse somme d'argent avec lui ; son meurtrier ne le savait que trop. Ce dernier était un homme plein de ruse et de pénétration. Se pouvait-il que, cette fois-là et celle-là seulement, il eût bâclé son crime ?

Tandis que le feu mourait dans l'âtre, je m'allongeai et remontai mes couvertures. Je tombais de fatigue : il me semblait que j'aurais pu dormir un mois d'affilée. Pourtant, j'en avais le pressentiment, ma nuit ne serait pas reposante. J'entendis Elizabeth pousser un cri, aussitôt suivi du murmure apaisant de ma belle-mère, qui semblait garder une oreille et un œil sur le qui-vive pendant son sommeil.

Mes sens chaviraient doucement tandis que je sombrais dans l'inconscience. Je sentais venir le moment où toutes ces images allaient me ballotter, troublant mon sommeil. Les paupières lourdes, je fermai progressivement les yeux – et dormis d'une traite jusqu'au lendemain matin.

Je fus tiré de ce sommeil sans rêves par une douleur aiguë au crâne et quelque chose de lourd tombant de tout son poids sur moi. En ouvrant mes yeux voilés, je trouvai ma fille affalée à califourchon sur mon torse en train de caresser de ses petites mains fouineuses le duvet qui recouvrait mon menton, tandis que Nicholas Juett me tirait les cheveux. Ils étaient déjà habillés, comme ma belle-mère, qui se mettait en peine d'allumer le feu qu'elle venait de préparer.

— Tu étais fatigué, mon garçon, observa-t-elle en s'appuyant sur ses genoux pour se redresser. Avec tout le bruit que j'ai fait, tu ne t'es même pas réveillé. Ces deux petits fripons s'en sont chargés à ma place. Bon, on te laisse pour que tu puisses t'habiller. Il y a de l'eau chaude dans le pot si tu veux te raser.

Elle ordonna aux enfants de filer derrière le rideau, passant derrière eux pour s'assurer que la tenture avait été tirée jusqu'au bout. Je l'entendais parler à voix basse à Adela et me sentis soudain gêné par cette promiscuité avec une étrangère. J'enfilai ma chemise et mes chausses à la hâte et me blessai par deux fois en me rasant à la va-vite. Je jurai entre mes dents. Nous étions à l'étroit dans ce cottage étriqué et j'étais impatient de recouvrer ma liberté et de silloner la campagne environnante pour aller vendre ma marchandise de village en village. Songeant que mon lot était presque épuisé avant mon départ pour Hereford, je décidai de me rendre aux Backs sitôt le petit déjeuner terminé afin de voir s'il n'y aurait pas un navire à quai. Souvent, j'arrivais à glaner quelques articles à bas prix avant que la cargaison ne soit déchargée et acheminée vers ses différentes destinations. Certains capitaines de vaisseau et membres de l'équipage avaient la main légère avec les biens de l'affréteur. En effet, alors qu'ils risquaient chaque jour leur vie en mer, la part qui leur revenait était misérable en comparaison des bénéfices engrangés par les marchands.

Tandis que nous mangions notre porridge et nos galettes d'avoine, je fis part de mes intentions à ma belle-mère. Loin de me faire aucune objection, elle approuva ma décision.

— Cet argent ne sera pas de trop, dit-elle négligemment.

Adela prit aussitôt la parole.

— Nous aurons bientôt cessé d'être un fardeau pour vous, Nicholas et moi. Si vous pouviez parler à l'échevin Weaver ou à maître Burnett en ma faveur, je vous en serais reconnaissante. Il se peut même que l'échevin se souvienne que je travaillais comme fileuse pour lui avant mon mariage... même si sept années, ça commence à faire loin. Et si d'aventure un cottage se libère quelque part...

— Mais je ne vois pas pourquoi tu partiras si tôt ! s'exclama ma belle-mère, consternée. Il faut que tu t'accoutumes à ta nouvelle vie ici avant de songer à reprendre ton indépendance. Entre nous soit dit, Roger et moi pouvons gagner beaucoup plus d'argent qu'il n'en faut pour subvenir à nos besoins et à ceux d'Elizabeth. Et puis nous avons tant de choses encore à nous raconter, toi et moi ! Et les enfants s'entendent si bien ! Ils sont

déjà inséparables. C'est seulement pour encourager Roger à ne pas rester oisif que je disais que cet argent ne serait pas de trop.

Avec ce sourire courtois qui lui était coutumier et qui ne laissait rien transparaître de ses sentiments profonds, Adela donna à croire qu'elle se satisfaisait de ce mensonge.

— Soit, mais je vous serais quand même très reconnaissante d'aller parler à l'échevin, insista-t-elle.

— Roger ! supplia ma belle-mère, dis à Adela combien nous sommes contents de les accueillir sous notre toit, elle et son fils !

Avant que je puisse répondre, Adela reprit la parole :

— Roger n'a rien à se reprocher et je n'étais nullement en train de mettre en cause votre hospitalité, ma chère cousine. Je suis habituée à vivre chez moi et j'ai du mal à cohabiter avec d'autres personnes, voilà tout.

Comme je posais sur elle des yeux reconnaissants, elle me répondit avec ce petit sourire timide si caractéristique.

Margaret poussa un soupir de résignation : elle capitulait.

— Très bien ! Je vais parler à maître Burnett si je le vois aujourd'hui. Mais sache qu'à ma connaissance il n'y a pas de logis vacant pour le moment, ajouta-t-elle, tandis que son visage s'éclaircissait. Tu vas peut-être rester ici plus longtemps que tu ne l'aurais voulu.

Adela hocha la tête et tendit le bras pour essuyer la bouche de Nicholas. Une fois de plus, il était impossible de deviner ses pensées. Un instant après, on entendit frapper à la porte. C'était Goody Watkins qui conduisait une petite ambassade de voisines impatientes de saluer le retour d'Adela. Aux regards inquisiteurs que m'adressaient la plupart d'entre elles, je devinai que ma belle-mère n'avait pas fait mystère de ses intentions. Adela s'était-elle avisée des regards furtifs dont elle était l'objet ? Rien dans son attitude ne le laissait deviner. Une fois passé l'émoi des retrouvailles et l'interrogatoire du petit Nicholas et de sa mère, Goody Watkins se tourna enfin vers moi.

— Maîtresse Walker a dû te raconter ce qui s'est passé en ton absence. J'imagine que tu es au courant du retour de Clement. Enfin si c'est bien Clement Weaver ! ajouta-t-elle avec un

reniflement dubitatif. Mais ce n'est pas tout ! Imelda Bracegirdle a été retrouvée morte, étranglée chez elle, de l'autre côté de la porte de la Frome. Comme si on n'avait pas eu suffisamment d'émotions en un mois...

CHAPITRE IV

Adela m'apostropha :

— Tu vois, je t'avais bien dit que le cri que j'ai entendu était un appel au secours ! Mais tu refusais obstinément de t'arrêter pour rebrousser chemin.

— Le moyen de revenir sur nos pas ? demandai-je d'un ton indigné. Le portier était en train de fermer la porte. Et puis des cris, on en entend tout le temps : qui sait si ce n'était pas un cri ordinaire ? Et même dans le cas contraire, ce que tu as entendu n'avait peut-être rien à voir avec le meurtre de maîtresse Bracegirdle.

Je me tournai vers ma belle-mère.

— Est-ce que vous la connaissez... je veux dire, connaissiez ?

— Non, pas très bien – seulement de vue. Je pense même ne lui avoir jamais adressé la parole.

— Personne ne la connaissait vraiment. C'était une personne réservée, dit Goody en tâchant de se donner un air dépité, faisant celle qui voit s'évanouir la dernière chance de relever le défi qu'elle s'est lancé.

Elle ajouta d'une voix fielleuse :

— C'était une petite cachottière, cette Imelda Bracegirdle, moi je vous le dis !

Une voix discordante s'éleva dans le murmure d'approbation général.

— Elle n'était pas très liante, c'est vrai. Je n'ai pas souvenir de l'avoir vue une seule fois parmi les commères de la Grande Croix ou du Tolzey, mais elle était toujours aimable quand on échangeait deux ou trois mots avec elle.

— Y a-t-il quelqu'un qui ne soit pas aimable dans ces circonstances ? Vous a-t-elle déjà invité à venir chez elle ?

demandea Goody Watkins avec animosité, se grattant d'une main fripée un menton tout aussi fripé.

— Non ! dit son amie, sur la défensive. Mais de toute façon, il y a beaucoup de gens des faubourgs que nous ne connaissons pas bien, nous qui habitons dans l'enceinte de la ville.

Elle tourna son regard vers la vieille femme :

— Avez-vous des relations avec quelqu'un qui demeure hors les murs ? Parce que ce serait bien la première fois que j'entendrais dire une telle chose.

— Sachez que je ne vous dis pas tout, Bess Simnel, riposta Goody Watkins.

Les vives couleurs qui se peignirent alors sur ses joues sèches et ridées en disaient long sur sa sincérité.

Les autres visiteuses commençaient à s'impatienter. Leur mission était remplie : elles avaient soumis la nouvelle arrivante à un examen collectif ; quant à la curiosité suscitée par la disparition d'une nouvelle personne, fût-elle causée par un meurtre, elle ne durait jamais longtemps dans une ville où la mort était monnaie courante. Les hommes du shérif prendraient les dispositions qui s'imposaient et mèneraient les investigations nécessaires. On avait tôt fait d'oublier une femme qui n'était connue que de certains, et encore, seulement de vue. Quelqu'un en voulait à Imelda Bracegirdle, certes, mais, après tout, ceux qui n'avaient pas un ennemi ou deux pouvaient se compter sur les doigts d'une main. Et, dans certains cas extrêmes, la haine conduit au meurtre.

Voyant que ses compagnes piaffaient d'impatience, Goody Watkins dit d'un ton brusque :

— Il faut qu'on y aille. Enfin, nous sommes contentes de te savoir de retour, Adela. Mais pourquoi diable fallait-il que tu épouses un étranger, un homme des terres ? Cela me dépasse. Surtout qu'avec tous les braves gaillards que compte Bristol, tu avais l'embarras du choix.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour embrasser Adela.

— Allez va ! Tout ça, c'est du passé ! Tu es revenue parmi les tiens. Mais la prochaine fois, tâche d'épouser l'un d'entre eux. Rien ne vaut un homme de l'Ouest. Je sais de quoi je parle : j'en ai épousé trois.

Seul vestige d'une jeunesse qui avait déserté son visage marqué par les ans, ses petits yeux ronds, d'un bleu perçant, faisaient la navette entre Adela et moi. Feignant d'ignorer ses regards, je me penchai en avant pour prendre Elizabeth dans mes bras. Mais, alors même que je m'enorgueillissais jusque-là de sa préférence pour mes étreintes, celle-ci jeta les hauts cris en essayant de regagner le sol à toute force. J'avais interrompu le jeu auquel elle jouait avec Nicholas. Ma belle-mère qui prenait congé de nos hôtes sur le seuil de la porte réprima un sourire triomphal mais se garda bien de faire des commentaires sur la défection de ma fille, qu'elle gratifia pourtant au passage d'une petite tape de satisfaction sur la tête.

— Tu ferais bien de partir, conseilla-t-elle, si tu veux être à pied d'œuvre de bon matin.

Elle s'assit au rouet.

— Adela, mon ange, je te laisse t'occuper des enfants et de la cuisine aujourd'hui.

Adela était certainement trop heureuse d'avoir l'occasion de dédommager sa cousine pour son hospitalité ; néanmoins, elle parut irritée à l'idée que son aide avait été moins sollicitée que requise d'office.

— Bien sûr, chère cousine, tout ce que vous voudrez, répondit-elle avec une pointe d'agacement, qui rendit plus pressant mon désir de me sauver.

Par expérience, je savais qu'il vaut mieux s'éclipser quand deux femmes sont en froid. Après avoir chaussé mes bottes et jeté ma cape sur les épaules, je pris ma balle et mon gourdin ; l'instant d'après j'étais dans la rue.

Retenant le même chemin que la veille, j'empruntai l'artère animée, bordée de boutiques et de demeures élégantes, du pont de Bristol, remontai High Street jusqu'à la Grande Croix, point de ralliement des commères de la ville, avant de m'engager dans Broad Street en direction de l'arche de la porte St John qui débouchait sur le pont et la porte de la Frome.

Dans Broad Street, je fis une halte devant la maison de l'échevin Weaver et levai les yeux vers l'édifice à deux étages, à l'affût d'un signe de vie. Mais la porte était fermée et un air de

morne désolation se dégageait des fenêtres dont les volets n'étaient pas rabattus. Qu'il fût un homme qui venait de renaître à son ancienne vie ou un imposteur de talent initié par un manipulateur plus génial encore, il se trouvait là, quelque part derrière ces murs. Je priai pour qu'il se montre à ma vue. Mais à quoi cela m'avancerait-il, me dis-je après coup, puisque je serais incapable de reconnaître ma proie ? Quoi qu'il en soit, aucune silhouette, pas même celle d'un domestique, ne parut.

Tandis que je passais sous la porte de la Frome, je cherchai des yeux le portier que j'avais vu la veille, mais quelqu'un avait pris sa relève. Je saluai tout de même le nouveau préposé au poste.

— Il y a eu du grabuge, hier, enchaînai-je.

Il saisit aussitôt le sens de mon allusion.

— Pour ça, oui, qu'il y a eu du grabuge ! Un meurtre, juste là, dans l'une des maisons de Lewin's Mead. C'est Imelda Bracegirdle. Elle a été assassinée, à ce qu'on dit. Les hommes du shérif sont là-bas, en ce moment.

Profitant de l'accalmie momentanée de l'activité de la rue, je lui demandai :

— La connaissiez-vous ?

Le portier haussa les épaules.

— Je la voyais passer de temps à autre. Elle était veuve. Mais elle ne se mêlait pas trop au voisinage.

— C'est ce qu'on m'a dit, en effet. Était-elle jeune, âgée ? Quelconque, jolie ?

Il s'esclaffa.

— Ni jeune ni vieille ; ni quelconque, ni jolie. Elle avait dû être belle, dans le temps, mais elle avait une bonne trentaine. Son mari, John Bracegirdle, est décédé il y a six ou sept ans. Il louait la maison au prieuré St James. Après sa mort, les frères ont laissé la maison à Imelda.

Puis sa voix s'assombrit :

— Sa mère était d'Oxford. Une certaine Elvina Stacey. Mais son père s'appelait Fleming¹³.

¹³ En anglais : flamand. (N.d.T.)

Je souris en mon for intérieur. Plus d'un siècle auparavant, déjà, le dernier roi Édouard avait encouragé les compatriotes de sa femme, d'origine flamande, à s'installer ici. Depuis lors, Fleming était devenu un nom assez répandu. Pourtant les Anglais n'avaient jamais été favorables à cet afflux d'étrangers qui, comme le pensaient nos ancêtres, venaient « nous enlever le pain de la bouche ». Personnellement, je trouve chez la plupart de ces descendants du peuple flamand un esprit de sérieux et d'application, un sens du labeur qui les rend peu réceptifs à la théorie selon laquelle un travailleur a le devoir impérieux de s'économiser à la tâche. Mais, depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours constaté que nous autres, Anglais, jugeons le plaisir aussi – pour ne pas dire plus – important que le travail. Et qui sait si nous n'avons pas raison ?

D'après ma belle-mère, qui s'appuie sur les dires de son grand-père, le commerce de la laine, qui était alors en perte de vitesse, avait connu un essor important sous l'influence des Flamands installés dans la cité, développement qui avait valu à l'écarlate de Bristol sa réputation dans le pays aussi bien que sur le continent. Mais il en fallait plus pour leur gagner la sympathie des Anglais, et leurs descendants étaient encore, dans une certaine mesure, en butte au mépris et à la suspicion de ces derniers. Ceux d'entre eux qui vivaient isolés comme Imelda Bracegirdle étaient plus que quiconque exposés à l'hostilité et aux regards indiscrets de leurs voisins.

Je m'engageai dans Lewin's Mead, cet ancien pré ouvert sur lequel empiétaient peu à peu les habitations à mesure que croissait le nombre des citadins (comme en témoignait la multitude de maisons qui escaladaient désormais les flancs des collines environnantes, l'espace délimité par les remparts ne suffisait plus à contenir l'ensemble de la population à l'intérieur de la ville). En face de moi, un peu sur ma droite, je remarquai une agitation intense autour de l'un des cottages : tandis qu'on allait et venait dans la maison, un groupe de gens tenait conseil à l'extérieur. Dans sa robe noire de bénédictin qui lui battait la cheville, un frère du prieuré s'agitait, volant d'une personne à une autre. Je fus pris par la tentation irrésistible d'aller les rejoindre. Mais ce n'était pas mon affaire ; Dieu ne m'avait pas

demandé de m'entremettre (ou, dirais-je plus justement, de fourrer mon nez) dans cette histoire. À contrecœur, je tournai donc à gauche et longeai la rive septentrionale de la Frome en direction de l'ouest de la ville.

C'est alors seulement que je marquai le pas. Pourquoi, au sortir du passage voûté de la porte St John, n'avais-je pas pris à gauche pour emprunter la rive méridionale du fleuve ? Pourquoi diable l'avais-je traversé ? Naturellement, la réponse était simple : j'avais voulu voir le lieu du meurtre qui s'était produit la nuit passée. Certes, ma curiosité innée ne me laisserait pas en repos tant que je ne l'aurais pas assouvie – mais était-ce Dieu pour autant qui dirigeait mes pas ? Une heure ou deux plus tard, j'étais toujours plongé dans ces réflexions lorsque, après avoir salué l'équipage de l'unique bateau à bord duquel j'étais monté ce matin-là, je descendis la passerelle jusqu'au quai en flânant.

Ma balle était toujours à moitié vide. Par malchance, la plupart des vaisseaux amarrés ce jour-là le long de la Frome transportaient du poisson ; une cargaison de morues séchées, ou, pour parler comme les gens de la région, de *stockfish* venant d'Islande, et deux de harengs salés en provenance d'Irlande. J'avais quand même réussi à trouver un navire qui transportait des chapeaux, des peignes, des soieries et d'autres fanfreluches, mais le capitaine, un bonhomme prudent, n'avait accepté de me céder qu'une infime portion des marchandises de son patron, par crainte de perdre son poste si on le prenait sur le fait. Je soupirai. Je serais finalement contraint d'aller au marché et de payer mes articles plus cher, autrement dit de réduire ma part de profit.

Je revins sur mes pas. Parvenu à la porte de la Frome, je vis qu'il n'y avait plus qu'un seul huissier du shérif posté devant la maison d'Imelda Bracegirdle. Sans réfléchir, je portai mes pas vers lui.

— Savez-vous qui l'a tuée ? demandai-je.

L'homme, un rouquin aux yeux bleu clair, agita lentement la tête.

— Non, et ce n'est pas demain la veille que je le saurai. Un ennemi intime, peut-être. Mais rien ne dit que ce n'était pas un rôdeur à l'affût d'un bas de laine.

La maison était semblable à celle de ma belle-mère : construite sur un seul niveau, elle était constituée d'une pièce unique et ne disposait que d'une porte et d'une fenêtre donnant sur la ruelle qui la desservait.

— Personne n'est entré par effraction. Aucune des ouvertures n'a été forcée. C'est donc que maîtresse Bracegirdle connaissait son meurtrier. Elle a dû l'inviter à rentrer, je ne vois que ça.

Le visage du garde prit une expression qui ne présageait rien de bon.

— Alors comme ça, on fait le finaud ! Allez, va, déguerpis et occupe-toi de ce qui te regarde !

— Il n'y a pas de quoi vous offenser, protestai-je d'un ton offusqué. J'essayais seulement de vous aider en vous faisant part de mes observations.

Je fus frappé d'une soudaine inspiration.

— Savez-vous ce qu'on va faire du cottage ?

L'homme du shérif me regarda avec une expression de dégoût, fort légitime au demeurant.

— Tu ne manques pas une occasion, toi, hein ? dit-il d'un ton railleur. Et dire que maîtresse Bracegirdle n'est pas encore enterrée !

— Ce n'est pas pour moi, lui assurai-je aussitôt, mais pour une veuve dans l'embarras et son petit garçon. Elle est de retour à Bristol après sept années passées à Hereford...

Avant que je puisse aller plus loin dans mes explications, le garde m'interrompit, les yeux soudain écarquillés de plaisir.

— Adela Woodward ! Tu parles bien d'Adela, n'est-ce pas ? Elle a épousé un homme d'Hereford... son nom m'échappe. C'est elle, non ? Alors, elle est enfin revenue ?

— C'est ça, oui, Adela Juett. C'est une cousine éloignée de ma belle-mère, Margaret Walker. Je crois en effet qu'elle s'appelait Woodward avant de se marier.

— Ça par exemple !

Le visage rond rayonnait sous la crinière rousse.

— Dis-lui que Richard Manifold a demandé de ses nouvelles. Elle se souviendra sûrement de moi.

Après m'être engagé solennellement à transmettre son message, je revins à la question du cottage vacant. Cette fois-ci, mon compagnon ne trouva pas lieu de s'en offusquer.

— Le mieux, c'est d'aller demander au prieuré, conseilla-t-il. Ils ont déjà transporté le corps là-bas.

À ces mots, au lieu de prendre congé de Richard Manifold, comme celui-ci s'y attendait visiblement, j'eus un moment d'indécision.

— Dans ce cas, dis-je d'un ton qui se voulait persuasif, puis-je jeter un coup d'œil rapide à l'intérieur du cottage ?

Je vis à son expression qu'il était à deux doigts de refuser. Pourtant, se souvenant que je devais être le messager et l'interprète de ses vœux auprès d'Adela Juett, il se ravisa.

— Bon, d'accord ! concéda-t-il à contrecœur. Mais juste un instant, alors. Laisse la porte entrouverte ; si tu m'entends siffler, sors tout de suite. Ce sera signe que quelqu'un s'approche. Mais bon, je ne vois vraiment pas ce que tu veux regarder là-dedans. Il n'y a rien à voir. Enfin, rien de spécial du moins.

Je le remerciai et, après avoir jeté un œil circonspect autour de moi pour m'assurer qu'aucun badaud ne m'observait, j'ouvris la porte et pénétrai dans le cottage.

Mon informateur avait raison : il n'y avait là rien d'autre que le banal attirail de tous les jours. Vieux de quelques jours, les joncs qui parsemaient le sol étaient encore d'une propreté décente. Revêtu d'ardoises comme ceux de la plupart des habitations à Bristol, le toit était percé d'une ouverture permettant à la fumée de l'âtre de s'échapper. Les parois du cottage étaient en torchis.

Adossé contre l'un des murs de la pièce et recouvert d'un édredon de velours ambre fané et usé jusqu'à la trame, le lit n'était pas défait. En dehors d'un coffre en bois sculpté sous la fenêtre, l'ameublement se résumait à un tabouret, une table, une chaise et une armoire d'angle renfermant les quelques objets ayant appartenu à la défunte. Le coffre, constatai-je avec déception, était vide. En revanche, la marmite suspendue à la

crémaillère au-dessus des cendres mortes du foyer était toujours à moitié pleine : une préparation identifiable à l'odeur à du ragoût de mouton y reposait sous une couche de graisse solidifiée. Un bol et une cuillère en bois encore propres étaient posés sur la table. Comme il n'y avait aucune trace visible de lutte ou de bagarre et que rien ne semblait avoir perturbé l'ordonnance des lieux, je fus conforté dans l'idée qu'Imelda Bracegirdle connaissait son agresseur et ne s'était nullement doutée du danger. J'en déduisis que la victime avait été surprise par-derrière et étranglée.

Après avoir rejoint Richard Manifold à l'extérieur, je lui fis part de mes observations. Mais, avec un haussement d'épaules, celui-ci déclara que tout cela avait sûrement été déjà pris en compte par le sergent, qui ne manquerait pas de le consigner dans son rapport au shérif. Pour lui, il s'en tenait à son opinion initiale : maîtresse Bracegirdle avait été tuée par un voleur en quête d'argent.

— La vérité, c'est que selon les habitants de Lewin's Mead, elle cachait un trésor dans un recoint du cottage, ajouta-t-il.

— Dans ce cas, pourquoi la maison n'a-t-elle pas été mise à sac par le meurtrier ?

Richard Manifold avait sa réponse toute prête :

— Il n'était peut-être pas bien caché. Si ça se trouve, elle le gardait dans le coffre sous la fenêtre.

— Et comment se fait-il que l'agresseur n'ait pas eu à forcer la porte ou la fenêtre ?

Là encore, il avait préparé sa réplique.

— Maîtresse Bracegirdle s'est couchée en oubliant de tirer le verrou...

— Elle n'était pas couchée. Le lit n'est pas défait. Bien plus, la marmite au-dessus du feu est encore pleine et le repas a été laissé intact. On n'y a même pas touché. La cuillère et le bol, sur la table, sont propres.

— Très bien ! Alors, elle n'était pas couchée, déclara Richard Manifold, qui essayait désespérément de garder son calme. Elle était encore assise devant l'âtre, mais elle avait oublié de fermer la porte à clef. Notre individu s'est introduit sans bruit et l'a étranglée avant de prendre l'argent dans le coffre. N'est-ce pas

le premier endroit auquel on pense ? Et s'il y a trouvé ce qu'il cherchait, pourquoi aurait-il mis la maison sens dessus dessous ?

Je n'étais pas convaincu mais il fallait reconnaître que sa version était relativement plausible. Il était notoire que, la nuit, certains rôdeurs essayaient les loquets des portes au cas où elles n'auraient pas été verrouillées. Je me souvenais moi-même avoir vu une fois le loquet se soulever en pleine nuit, alors que je me trouvais par hasard éveillé. (Ma belle-mère avait failli mourir de frayeur en m'entendant bondir hors du lit et crier à plein gosier pour chasser l'intrus.) Aussi, avec un soupir, je dus m'incliner.

— Vous avez sans doute raison. Je vais aller voir au prieuré si le cottage ne serait pas disponible.

Avec un air de suffisance, Richard Manifold acquiesça de la tête.

— C'est ça. Demande frère Elmer. Et à l'avenir, tiens-t'en à ton métier, colporteur.

Je grinçai des dents mais m'abstins de répondre.

Le prieuré St James avait été conçu à l'origine comme une celle¹⁴ de l'abbaye de Tewkesbury, mais, très vite, l'abbé en place et les habitants des environs avaient convenu que la nef servirait aux offices paroissiaux et serait entretenue par les fidèles. Ce matin-là, le shérif et ses hommes avaient investi les lieux pour mener une brève enquête préliminaire sur le meurtre d'Imelda Bracegirdle. J'hésitai à aller leur faire part de mes réflexions sur le sujet. Mais bientôt je me ressaisis et me mis plutôt en devoir de trouver le frère Elmer.

En cette matinée de janvier, le ciel couvert commençait à s'éclaircir, balayant la menace des intempéries, mais la froidure persistait et les arbres du verger dressaient leurs squelettes sur l'horizon. Après m'être renseigné à la brasserie et à la boulangerie, je trouvai enfin frère Elmer. Comme il s'entretenait avec le frère prieur, je pus soumettre la requête que je faisais au

¹⁴ Dérivé de *cella*, le terme a désigné entre autres un petit monastère, annexe d'une abbaye. (N.d.T.)

nom d'Adela à la plus haute autorité du prieuré. Celui-ci me promit que la question serait soulevée le lendemain lors de l'assemblée du chapitre, en me faisant comprendre néanmoins que c'était tout ce qu'on pouvait faire pour moi. Comme le signala frère Elmer, la demande d'Adela Juett serait prise en considération, sachant qu'on ferait également cas d'autres causes tout aussi légitimes que la sienne.

— Savez-vous qui a assassiné maîtresse Bracegirdle ? Et pourquoi ? demandai-je au moment de tourner les talons.

— Oh, c'est sûrement un rôdeur, qui a profité de ce que la porte n'était pas fermée à clef, répondit frère Elmer. C'est la thèse retenue par le shérif.

Pour en obtenir confirmation, je tournai les yeux vers le frère prieur, qui inclina son auguste chef.

— On a toujours raconté qu'Imelda — Dieu ait son âme ! — cachait de l'argent quelque part, bien que, hélas ! ce me semble tout à fait improbable. Mais un voleur, qui avait ouï dire ce qui se racontait sur elle et vadrouillait à la nuit tombée, aura vu la porte non verrouillée et jugé l'occasion favorable ; alors, mû soudainement par un élan coupable, il l'aura tuée. À moins que l'assassin ne soit un homme acculé par ses créanciers, poussé par le besoin à cette extrémité.

Je savais maintenant de qui Richard Manifold tenait sa version des faits, car les propos du shérif recoupaient apparemment ceux de son subalterne. J'étais assez tenté d'aller rendre visite au notable pour lui conter l'histoire du cri entendu par Adela, en précisant qu'il était survenu à la tombée de la nuit. Mais à quoi bon ? Le shérif avait, semble-t-il, déjà tranché sur les circonstances du crime et Adela m'en voudrait de l'avoir entraînée dans les griffes de la justice. De plus, je n'avais aucune preuve que ce cri était celui d'Imelda Bracegirdle. Ni le portier ni moi n'étions en mesure de corroborer les déclarations d'Adela. Je décidai donc d'abandonner cette affaire et de vaquer à mes occupations. Avec un soupir de soulagement, je hissai ma balle sur mes épaules et souhaitai une bonne journée au frère prieur et à son compagnon.

L'heure du repas approchait lorsque je revins à la porte de la Frome et ma balle, encore une fois, était presque vide.

Ayant décidé, au moment de quitter le prieuré, d'aller trimballer ma marchandise du côté des fermes et des demeures perchées sur les hauteurs de la ville, j'avais porté mes pas jusqu'à l'imposant défilé creusé dans le roc par les flots mouvementés de l'Avon entre Bristol et l'estuaire qui nous sépare, nous, habitants des terres de l'Ouest, des côtes plus sauvages du pays de Galles. Les affaires avaient été bonnes ; j'avais fait fructifier la totalité de ma mise de fonds, qui s'élevait à une bourse pleine, ce dont ma belle-mère se réjouirait, espérais-je. J'aurais en effet besoin de la mettre dans les meilleures dispositions possibles en prévision du moment où elle apprendrait que j'avais fait tout mon possible pour obtenir la location du cottage d'Imelda Bracegirdle, autrement dit pour saper ses chances de nous garder tous les deux, Adela et moi, sous le même toit. J'eus un léger remords en songeant à ma fille, qui appréciait sûrement la compagnie de Nicholas ; mais comme elle n'avait pas encore eu le temps de s'accoutumer à sa présence, elle se remettrait rapidement de cette perte.

Au moment de m'engager sous la porte de la Frome, je jetai un coup d'œil derrière moi en direction du cottage vide, qui se dressait à présent, porte et fenêtre closes, dans le silence. Relevé de sa garde, Richard Manifold avait disparu et rien ni personne ne le distinguait plus des maisons voisines. « C'est peut-être la future maison d'Adela, me dis-je. À condition que le drame dont elle a été le théâtre ne la rebute pas. » Mais c'était peu probable, pensai-je. Adela était une femme raisonnable, sur qui la peur avait peu d'emprise. Aussi j'adressai une brève prière à Notre-Seigneur, afin que le prieur et les moines de St James favorisent ma requête.

Les boutiques commençaient à fermer pour la nuit et les marchands qui possédaient des étals et des baraqués les bouclaient jusqu'au lendemain. Des monceaux de déchets de viande et de poisson s'entassaient dans l'égout central ; mais les relents en étaient moins pestilentiels que pendant les mois d'été, qui voyaient croître les amoncellements d'ordures. J'étais impatient de dîner car cela faisait des heures que je n'avais rien

mangé, à l'exception d'un morceau de lard salé entre deux tranches de pain noir dont m'avait gratifié une vieille femme à qui j'avais vendu des aiguilles. Je me rappelai alors que c'était Adela qui devait préparer le repas aujourd'hui et me demandai ce qu'elle allait nous servir.

Lorsque je poussai la porte du cottage de ma belle-mère, je fus accueilli par un fumet appétissant qui me mit l'eau à la bouche. Mais je m'aperçus aussi que la pièce était encore plus peuplée que quand je l'avais quittée le matin même. Une femme était assise sur l'unique bonne chaise de la maison ; sur le dossier de son siège, les doigts d'un homme qui se tenait debout derrière elle tambourinaient impatiemment.

— Ah ! Le voilà enfin, dit ma belle-mère avec un air de soulagement. Roger, maître et maîtresse Burnett sont venus spécialement pour toi.

CHAPITRE V

— Nous avons besoin de vos services, Chapman, déclara incontinent William Burnett sans se donner la peine de me saluer.

— Ah bon ? répondis-je froidement.

Sans plus de commentaires, je déposai ma balle et mon gourdin et retirai ma cape avant d'aller me réchauffer les mains auprès de l'âtre.

Ma nonchalance irrita maître Burnett ; il escomptait sans doute un acquiescement immédiat et ne se priva pas de manifester sa contrariété. Il se disposait visiblement à m'envoyer une réplique bien sentie, lorsque sa femme leva l'index pour lui imposer le silence.

— Si du moins vous y consentez, maître Chapman, et si vous en avez le temps, rectifia-t-elle sur un ton courtois.

Ce n'était plus la harpie que j'avais entendue vociférer la veille, mais une femme triste, fatiguée et désemparée. Alison n'avait jamais été jolie à proprement parler ; son nez était un petit peu trop long, sa bouche un tantinet trop large, sa mâchoire un peu trop volontaire. Mais elle avait toujours eu des yeux charmants, aux pupilles noisette pailletées de vert, et un teint clair aux reflets ambrés. Son regard, rehaussé de longs cils sombres, semblait pourtant s'être émoussé avec le temps et sa peau avait pris une teinte jaune et terreuse. En deux mots, les six dernières années ne l'avaient pas épargnée. Néanmoins, elle avait gardé cette superbe qui lui venait très certainement de sa défunte mère qui appartenait à la famille des Courcy. Mais elle avait aussi hérité pour une bonne part du tempérament de son père : c'est de lui qu'elle tenait cette ruse et cette détermination inébranlable à parvenir à ses fins, quel qu'en soit le prix. À la différence de son mari, qui avait une trop haute opinion de lui-

même pour s'abaisser à ce genre d'expédient, elle n'hésiterait pas à flatter ma vanité en me traitant comme son égal si cela servait ses desseins.

William Burnett m'avait toujours été antipathique. Son père, qui avait également compté parmi les échevins de Bristol, avait été, selon ma belle-mère, un homme plein de raison et de bon sens, dont la conduite laissait entrevoir ses liens de parenté avec Lord Henry Burnett, un gentilhomme qui vivait dans un village du même nom à quelques milles de la ville. Son unique faiblesse avait été son fils : depuis que William était petit, il avait jeté un œil complaisant et indulgent sur les incartades en tout genre de son rejeton. Cette éducation laxiste avait produit un jeune étourdi infatué de lui-même, indifférent à tout ce qui ne touchait pas son confort ou son plaisir. Par son apparence, William Burnett ne se distinguait guère du champion d'élégance que j'avais vu pour la première fois, six ans plus tôt, dans la demeure de l'échevin Weaver. Bien que ses poulaines, sans doute un peu moins longues qu'auparavant, ne requissent plus l'usage de chaînettes d'or ouvragées pour en attacher les pointes à ses genoux, elles étaient toujours d'une taille à faire pâlir d'envie les jeunes fats. Sa chevelure auburn, bouclée sur les épaules comme le voulait la dernière mode, était ointe d'un onguent particulièrement âcre. Tel qu'il était accoutré, avec son pourpoint mi-parti, bien ajusté à la taille et indécemment court, et sa bragette brodée de glands d'or, il n'aurait pas détonné à la cour du roi Édouard. Aux seules fins de l'élégance, il portait un manteau de velours rouge doublé de sarsenet¹⁵ noir dont les manches fendues étaient doublées de satin gris perle. Dans sa robe bleu foncé bordée de fourrure et son capuchon de linon blanc, sa femme faisait pâle figure à côté de lui.

C'est néanmoins à elle que je m'adressai, sans prêter attention à son mari.

— Que puis-je faire pour vous, maîtresse ?

Bien que je connusse déjà sa réponse, je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit proférée avec tant d'ardeur et de conviction.

¹⁵ Tissu d'origine sarrasine. (N.d.T.)

— Il faut que vous alliez chez mon père pour confondre cet imposteur qui se fait passer pour mon frère.

— Tout à fait ! reprit son mari. Et le plus tôt sera le mieux ! ajouta-t-il sur un ton péremptoire.

J'entendis ma belle-mère prendre une profonde inspiration et imaginai déjà son hochement de tête ferme et désapprobateur. L'échevin Weaver la logeait et l'employait : elle ne pouvait se permettre de s'attirer son hostilité, fût-ce par la faute d'un tiers. Je lui jetai un coup d'œil rassurant.

— Cela m'est impossible, maîtresse. Pour commencer, je n'ai jamais vu Clement Weaver et ne suis pas en mesure de dire si cet individu est votre frère ou non. Je n'ai jamais vu la dépouille de maître Clement, pas plus que celle des autres victimes. Vous connaissez les faits aussi bien que moi.

— Quelle effronterie ! T'adresser de la sorte à ma femme ! glapit William Burnett, indigné.

Mais l'index levé de sa femme lui intima de nouveau le silence.

— Doucement, William. Les scrupules de maître Chapman sont légitimes. Il a parfaitement raison.

Pour atténuer le reproche, elle leva un visage souriant vers son mari. Mais celui-ci ne décolérait pas et, avec un air d'écolier qui boude, tirait nerveusement sur le cordon rouge et noir ceint autour de sa taille.

Alison se tourna de nouveau vers moi.

— Qu'à cela ne tienne, maître Chapman. Mon époux et moi vous saurions gré de bien vouloir passer chez nous demain. Nous aimerais que vous nous remettiez en mémoire les événements qui ont eu lieu il y a six ans, et vous apprendre quelques vérités sur ce personnage qui prétend être Clement. Pouvons-nous compter sur votre présence ?

Une telle retenue me toucha de la part de cette femme autoritaire. Comment le nier ? La curiosité en moi prenait le pas sur la prudence. Après tout, en quoi ce rendez-vous prêtait-il à conséquence – a fortiori si l'échevin Weaver n'en était pas informé ? Aussi, après m'être ménagé un moment de réflexion pour la forme, j'acquiesçai de la tête.

Maîtresse Burnett lâcha un soupir de soulagement et se leva.

— Merci. Savez-vous où nous résidons dans Small Street ? Parfait ! Nous vous attendons donc demain dans la matinée, après le déjeuner. Le repas est servi à dix heures : venez donc entre onze heures et midi. Maîtresse Walker, nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps. Bonsoir !

Comme elle ignorait le nom d'Adela, elle inclina la tête dans sa direction. William Burnett se contenta de grommeler quelque chose avant de lui emboîter le pas vers la sortie.

— Ça, s'exclama Adela avec un aplomb qui m'étonnait de moins en moins de sa part, on ne peut pas dire qu'Alison Weaver s'est arrangée avec le temps ! Quant à son mari, il m'a toujours déplu. Viens donc à table, Roger ! Margaret ! Le repas est prêt.

Une lueur d'étonnement, qui se mua bientôt en colère, s'alluma dans les yeux de ma belle-mère, mais celle-ci réprima aussitôt ses émotions. Je songeai néanmoins à ce vieux dicton selon lequel deux femmes dans une même cuisine ne font pas bon ménage. En l'occurrence, elles étaient restées cloîtrées ensemble toute la journée dans la même pièce. Ma belle-mère ne s'était pas doutée des conséquences que pourrait avoir sa détermination à faire participer sa cousine aux tâches ménagères, et la sereine autorité avec laquelle Adela s'imposait n'était visiblement pas pour lui plaire. Et pourtant, cette idée m'ôta le poids que j'avais sur la conscience : si une journée suffisait à causer de telles frictions entre les deux femmes, qu'en serait-il dans les semaines et les mois à venir ?

Je rapprochai mon tabouret de la table et pris Elizabeth sur mes genoux, car il n'y avait pas assez de sièges pour deux enfants et trois adultes.

— Quelqu'un m'a prié de te passer le bonjour, dis-je à Adela. M'est avis qu'il s'agit d'un ancien admirateur, ou même d'un prétendant, qui sait ? Il se nomme Richard Manifold.

Adela passait devant moi pour poser un plat de galettes d'avoine au milieu de la table ; pendant un court instant, elle retint son geste, le bras en suspens. Je levai les yeux vers elle et vis ses pommettes se colorer légèrement. Mais la seconde d'après, elle avait recouvré sa contenance.

— Ah bon ? répondit-elle d'une voix posée. Dick Manifold... En effet, je me souviens de lui... Un rouquin. Mais si par hasard tu t'imagines que c'était mon prétendant, tu es loin du compte. Je ne vois pas ce qui a pu te mettre ça dans la tête.

— La joie que lui a causée la nouvelle de ton retour.

Je beurrai une galette d'avoine et en approchai un morceau de la bouche de ma fille, qui ouvrait un bec aussi large que celui d'un oisillon.

— Tu ne veux pas que je te raconte comment je l'ai rencontré ?

La louche à la main, Adela se mit à remplir nos bols de soupe de poisson.

— Non, pas plus que ça, dit-elle. Mais tu vas quand même le faire, je n'en doute pas.

— Tout juste ! Il faut dire que les circonstances de notre rencontre sont plus curieuses que tu ne le penses.

Puis j'entrepris de leur narrer ma rencontre avec Richard Manifold. Non sans satisfaction, j'observais leurs visages prendre une expression de plus en plus absorbée, bien qu'elles se fissent un point d'honneur de s'ignorer l'une l'autre.

Une fois mon récit achevé, leur attention se porta évidemment sur le meurtre d'Imelda Bracegirdle. Mais j'étais dans l'incapacité de leur en dire plus et, peu après, Adela en revint à son ancien admirateur.

— Alors comme ça, Dick Manifold est huissier du shérif ? Je dois dire que cela me surprend. Jeune, c'était un garçon d'un naturel plutôt farouche.

Un petit sourire mélancolique s'échappa de ses lèvres.

— Peu avenant, oui ! Et ça ne s'est pas arrangé avec l'âge ! commenta ma belle-mère d'un ton acerbe, tout en considérant sa cousine avec un pli de suspicion au coin des yeux. Je trouve merveilleux que tu t'en souviennes, Adela. Une jolie fille comme toi, qui aurait pu épouser n'importe qui !

— Pardon ! Dick Manifold avait toute une cour d'admiratrices autour de lui, Margaret, et votre fille en faisait partie. Dieu sait pourtant si c'était une jeunesse comparée à lui ! s'esclaffa sa cousine.

Ma belle-mère fronça les sourcils.

— Ma chère cousine, si tu insinues par là que Lillis était une dévergondée, je trouve ça de fort mauvais goût, surtout en présence de son mari et de sa fille.

Adela répondit en contenant son humeur :

— Ce n'était pas mon intention et vous le savez très bien, je pense. Si j'ai offensé l'un de vous deux, je vous demande de me pardonner.

— Tu n'as pas à t'excuser, lui assurai-je.

Sentant que le moment était des plus propices, j'enchaînai aussitôt :

— Il se peut que tu aies la possibilité de louer le cottage d'Imelda Bracegirdle. C'est le prieuré St James qui en a la charge et je me suis permis de parler de toi à l'un des frères, qui a promis d'étudier notre demande. À moins que tu ne répugnes à vivre entre des murs qui ont vu un meurtre, bien entendu.

— Évidemment qu'elle y répugne ! s'exclama ma belle-mère avec humeur, voyant s'effondrer tous ses plans patiemment échafaudés. Roger, je te trouve bien hardi d'avoir supposé le contraire avant d'avoir consulté Adela !

Sa cousine, qui introduisait une cuillerée de bouillon de poisson dans la bouche de Nicholas, s'arrêta, pour nous regarder tous deux d'un air surpris.

— Ne le gourmandez pas, Margaret. J'apprécie son geste et l'en remercie. Comme je vous l'ai dit, je ne compte pas être un fardeau pour vous encore très longtemps et ce cottage pourrait très bien être la solution.

Puis, se tournant vers moi, elle me gratifia d'un sourire sincère et chaleureux.

— C'est judicieux de ta part d'avoir pensé à moi, Roger ; et puis la mort, c'est la mort, quels que soient les traits sous lesquels elle se montre. Je ne connais pas de maison où n'ait jadis vécu quelqu'un qui est mort.

— Et avec quoi comptes-tu payer le loyer ? questionna ma belle-mère d'un ton acerbe. Ton pécule est bien maigre, à ce qu'il semble.

— Vous m'avez dit que vous iriez glisser un mot pour moi à l'échevin Weaver, répondit Adela tranquillement. Je vous connais assez bien pour savoir que vous ne reviendrez pas sur

vos promesses. Je suis certaine qu'il me trouvera du travail si vous me recommandez à lui.

Je souris en moi-même. Adela se montrait une adversaire redoutable. Elle ne devait pas être commode envers ceux qu'elle avait à l'œil.

Ma belle-mère rentra la tête dans les épaules et, froissée, se remit à manger en silence ; mais à mesure que le repas avançait, son humeur ombrageuse se dissipait, laissant penser qu'elle avait pris toute la mesure des désagréments causés par une cohabitation. Et quand, une fois la soupe finie, nous en fûmes aux galettes d'avoine et au fromage de chèvre, elle était visiblement persuadée que la partie n'était pas encore entièrement perdue.

— Dis-moi, Adela, si les frères te louent effectivement ce cottage, déclara-t-elle enfin, j'imagine qu'il y aura beaucoup à faire pour le remettre en état. Aussi n'hésite pas à demander de l'aide à Roger. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est le plus habile des hommes dans une maison, mais en tout cas il a deux bras pour porter du bois et de l'eau.

Elle tourna vers moi son front creusé de profonds sillons.

— Que vas-tu dire demain à maître et maîtresse Burnett ? Je ne tiens pas à ce tu te ranges de leur côté contre l'échevin.

Je comprenais son inquiétude. Mais il était exclu que je renonce à agir selon ma conscience en m'engageant à rester en dehors de cette affaire.

— Il n'est nullement question de prendre leur parti, mère. De deux choses l'une : ou cet individu est Clement Weaver, ou il ne l'est pas. Tout ce que l'on attend de moi, c'est que je fasse la lumière là-dessus.

— C'est bien ce que je pensais : tu as l'intention de fourrer ton nez là-dedans, gémit-t-elle en repoussant une galette d'avoine à demi entamée.

— Vous voudriez donc qu'Alison Burnett soit spoliée de la moitié de son héritage par un filou ?

— En tout cas, ce que je sais, c'est que je ne veux pas perdre mon gagne-pain et ma maison, répliqua-t-elle d'un ton cassant. Rien n'empêche l'échevin Weaver de considérer que ses affaires ne te regardent pas.

— Il ne vous infligerait pas cette sanction, répondis-je d'une voix douce. Ce n'est pas un homme vindicatif. Quelque grief qu'il ait à mon égard, il ne vous ferait pas porter le poids de mes fautes.

Elle parut presque convaincue : il est vrai qu'elle travaillait pour l'échevin depuis de nombreuses années et savait qu'il s'estimait en partie responsable de la mort prématurée de son mari et de son jeune fils. Le doute persistait pourtant dans son esprit et je savais pertinemment qu'elle préférait que je ne me mêle pas de cette histoire.

Connaissant l'ampleur de ma dette envers Margaret Walker, au moment d'aller me coucher ce soir-là, j'étais presque décidé à ne pas aller contre ses vœux. Mais le lendemain matin, à mon réveil, je sus qu'une fois sorti du cottage, mon insatiable curiosité me conduirait tout droit dans Small Street, chez les Burnett.

Small Street est parallèle à Broad Street ; les demeures qui la bordent sont des constructions de torchis, revêtues comme toutes les maisons de la ville d'une toiture d'ardoise ou de pierre. Celle des Burnett n'y faisait pas exception. Je devinais qu'elle serait distribuée de la même manière que celle de l'échevin, avec le hall, la grand-salle, l'office et la cuisine au rez-de-chaussée, les appartements des maîtres au premier et les quartiers des domestiques au grenier.

Comme convenu, je me présentai à la porte entre onze heures et midi. Je fus accueilli par la gouvernante, dont la fonction me fut révélée par le trousseau de clefs accroché à sa ceinture. Elle braqua sur moi ses yeux perçants et n'eut pas l'air enchantée à l'idée de devoir me laisser passer le seuil de la maison.

— Bonjour ! fis-je en me pressant d'entrer. Je suis attendu par vos maîtres. Mon nom est Roger Chapman.

En guise de réponse, elle me fit un rapide mouvement de tête pour m'indiquer de la suivre. À mon grand soulagement, elle me conduisit à travers un hall parcouru de courants d'air qui s'infiltraient dans l'embrasure des portes et murmuraient le long des chevrons peints, puis m'invita à entrer dans la salle, une pièce autrement plus chaude et confortable. Les tapisseries

accrochées aux murs et le foyer où brûlaient des bûches et du charbon de terre parvenaient à repousser les assauts du froid qui sévissait en cette matinée du mois de janvier.

Vêtue d'une robe de velours rouge bordée d'écureuil gris, enfoncée au creux d'un fauteuil de bois sculpté, Alison Burnett se réchauffait les mains devant le feu, dont les flammes étaient presque visibles à travers l'écran translucide de sa peau délicate et veinée de bleu. Elle se retourna au bruit de la porte qui se refermait ; l'ombre d'un sourire planait encore à la commissure de ses lèvres. Son mari, pour le moment du moins, était absent.

— Asseyez-vous, maître Chapman, dit-elle, m'indiquant d'un signe de tête un deuxième fauteuil qui se trouvait de l'autre côté du foyer.

Je m'exécutai, pourtant gêné à l'idée d'occuper ce qui était sûrement la place de William Burnett lui-même. Avec gaucherie, je me juchai sur l'extrême bord du fauteuil, prêt à me redresser immédiatement à son arrivée.

Alison secoua la tête avec bienveillance.

— Ne vous en faites pas. Mon mari a convenu qu'il était plus sage que je vous voie seule. Cette histoire le met dans un tel état !

Elle se mordit la lèvre et soupira.

— À dire la vérité, ses sorties ont déjà fait assez de dégâts comme cela, poursuivit-elle.

Je me mis un peu plus à mon aise.

— Ah oui ? Comment cela ? demandai-je.

Elle plongea la tête dans ses mains quelques instants, avant de lever les yeux.

— Il a eu une dispute très violente avec mon père et ne lui a pas mâché ses mots à propos de cet abominable fripouille qui prétend être Clement, tant et si bien que mon père m'a tout bonnement rayée de son testament.

Elle inspira longuement, le souffle secoué d'un léger frisson.

— Je ne vous cache pas, maître Chapman, que ce geste m'a fait perdre foi en l'humanité. Jamais, au grand jamais, je n'aurais pu imaginer pareil traitement !

J'étais ahuri. Pourtant, cet aveu donnait peut-être la clef de la scène dont j'avais été témoin dans Broad Street, devant la

maison de l'échevin. Pour en avoir le cœur net, je la questionnai :

— Quand l'avez-vous su ?

— Avant-hier, me répondit-elle, confirmant mes soupçons. Le matin, mon père a envoyé Ned Stoner ici, nous demandant, à William et à moi, de nous présenter chez lui avant le dîner. Nous espérions le voir enfin revenu à la raison, mais c'était seulement pour nous dire que, compte tenu de notre hostilité envers « Clement » et de notre conduite envers lui-même, il avait revu son testament l'après-midi même, léguant la totalité de ses biens à son « fils » !

Elle cracha le dernier mot avec tant d'aigreur que des postillons, atterrissant sur l'une des bûches, firent chuintter et crémèter les flammes.

— Croyez-vous qu'il soit sincère ? demandai-je. Ou pensez-vous qu'il cherche uniquement à vous faire peur pour vous forcer à reconnaître que cet homme est votre frère ?

Les bras posés sur les genoux, Alison se tordait les mains.

— Non, il m'a déshéritée pour de bon ! Le notaire partait quand nous sommes arrivés. Mais c'est son arrêt de mort que mon père a signé.

— Allons ! protestai-je, avec une assurance feinte. Pourquoi vous imaginer cela ? Aucun individu sensé ne se risquerait à évincer un bienfaiteur qui lui est dévoué corps et âme. Et si l'échevin mourait subitement, tous les soupçons s'abattraient d'emblée sur celui qui a le plus à y gagner.

Alison me lança un regard méprisant.

— Il se gardera bien d'agir tout de suite, cela va de soi. Même moi, je ne le crois pas si bête. Mais mon père est très faible. Ses jours sont comptés, cela n'échappe à personne. Le scélérat et son complice n'auraient pas à déployer des trésors d'ingéniosité pour l'aider à quitter ce monde sans trop éveiller de doutes.

— Son complice...

— Mais oui, il en a forcément un ! coupa-t-elle d'une voix impatiente. Il ne serait pas si bien informé s'il n'avait pas été instruit par quelqu'un qui connaît la famille. Cela tombe sous le sens.

— À moins qu'il ne soit vraiment votre frère, avançai-je avec hésitation, prêt à m'attirer ses foudres.

Mais, contrairement à mes prévisions, elle ne me sauta pas à la gorge. Elle se contenta de répondre d'une voix blanche, qui ne trahissait pas l'ombre d'un doute :

— Cet homme n'est pas Clement.

— Comment pouvez-vous en être si sûre ?

Alison courba ses frêles épaules.

— Clement et moi avons grandi ensemble. Il n'y avait pas une grande différence d'âge entre nous deux. Nous étions proches l'un de l'autre.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Je suis formelle, cet homme n'est *pas* mon frère.

Devant tant de certitude, je sentis que toute objection était inutile. Mais il me fallait tenter ma chance, au cas où elle aurait tort.

— Existe-t-il une question dont votre frère serait le seul à connaître la réponse ? suggérai-je. Un secret, par exemple, que vous partagiez avec lui quand vous étiez enfants ?

Ses lèvres se retroussèrent.

— Je n'ai nullement l'intention de perdre mon temps avec cet individu. William pense que je ne dois pas m'abaisser à laisser croire, ne serait-ce qu'un seul instant, que je le prends au sérieux.

Ce n'était pas à moi de lui faire remarquer qu'une partialité si aveugle les avait déjà disqualifiés aux yeux de son père et leur avait sans doute coûté la part d'héritage qui aurait dû revenir à Alison. Leur intransigeance confortait sûrement l'échevin dans sa conviction qu'un miracle lui avait rendu son fils. Dans cette affaire délicate, les Burnett avaient manqué de doigté depuis le commencement. Par ses provocations incessantes, William avait poussé une fille entêtée à s'opposer frontalement à un père non moins obstiné, alors qu'un tant soit peu de compréhension et de bienveillance leur auraient sans doute donné de l'ascendant sur l'esprit du vieillard.

— Êtes-vous vraiment sûr de n'avoir jamais vu le corps de Clement ? me demanda Alison.

— Aussi sûr que d'être assis ici.

Je me penchai en avant et, les coudes posés sur mes genoux, la fixai d'un air grave.

— Tout ce que je sais sur la disparition de votre frère et celle des autres clients de cette fameuse auberge tient aux extrapolations que j'ai pu faire à partir de ma propre expérience. Ce qui ne veut pas dire qu'aucune des victimes n'a survécu, bien entendu. D'après ma belle-mère, ce jeune homme affirme qu'un coup sur la tête lui a fait perdre la mémoire pendant les six années qui ont suivi les événements. Il n'y a rien d'impossible à cela, me semble-t-il. Sans être moi-même médecin, je sais, pour l'avoir entendu dire par un frère infirmier de l'abbaye de Glastonbury, que les Grecs avaient un terme pour désigner ce genre de perte de mémoire. Je ne m'en souviens pas à l'instant, mais c'est bien la preuve que cet état existe.

Je parlais aux murs. Mes arguments restaient sans effet.

— Vous avez trouvé la tunique de Clement, accusa-t-elle. Sur le dos d'un mendiant. Si mon frère n'était pas mort, comment cet homme aurait-il pu mettre la main dessus ?

Je soupirai.

— On a peut-être dépouillé votre frère tandis qu'il gisait inconscient et vendu par la suite ses habits à Bertha Mendip...

— Bertha Mendip ? demanda Alison, dont les mots recouvrirent le timbre déclinant de ma voix. De qui s'agit-il ?

Je secouai la tête.

— C'est une longue histoire, trop longue pour la vous raconter maintenant.

Je me redressai.

— Maîtresse Burnett, pourquoi m'avez-vous convoqué ? Qu'attendez-vous de moi au juste ?

À son tour, elle se pencha en avant et une lueur anima soudain les pupilles noisette pailletées de vert, dans la profondeur desquelles se reflétait la clarté du feu.

— Que vous vous mettiez à mon service, dit-elle. Vous serez bien payé, n'ayez crainte. Je veux que vous apportiez la preuve irréfutable que cet individu qui se fait passer pour Clement est un imposteur. Je veux que ce fripon soit démasqué. Et surtout, je veux connaître le nom de son complice.

CHAPITRE VI

Je brûlais d'accepter son offre mais une voix intérieure me dictait la prudence. Aussi je temporisai un moment, le temps de prendre mon parti.

— Maîtresse Burnett, fis-je, je ne suis qu'un colporteur. Qu'est-ce qui vous fait penser que je pourrais vous être d'une quelconque utilité dans cette affaire ?

Elle me regarda avec dédain.

— Voyons ! Vais-je vous l'apprendre ? En dehors de ce service que vous avez rendu à mon père en éclaircissant le meurtre de Clement, vous avez su, à plusieurs reprises, employer avec succès votre talent de débrouilleur d'énigmes et de mystères. Vous figurez-vous que ce don soit resté inaperçu ? Vraiment, pensez-vous qu'on puisse débusquer l'auteur d'un complot contre le duc de Gloucester¹⁶ sans que la nouvelle d'un tel coup d'éclat ne s'ébruite aux quatre coins du pays ? William en a entendu parler à Londres, en octobre dernier, où il s'était rendu pour ses affaires ; les événements avaient déjà plus d'un an, si je ne m'abuse. Et c'est sans compter avec tout ce que vous avez pu faire depuis...

— De... de qui maître Burnett tient-il cette information ? bredouillai-je.

Alison haussa les épaules.

— L'un de ses amis a un ami à la Cour. Je suppose que c'est par lui. Pourquoi ? Cela importe-t-il ?

— Non... Non, pas du tout ! lui assurai-je.

J'étais pourtant abasourdi de découvrir que mes enquêtes avaient eu assez d'importance pour faire l'objet d'une conversation douze mois plus tard. D'un autre côté, cette idée

¹⁶ Voir *La Chanson du trouvère*, 10/18, n°3069.

m'embarrassait, car j'avais toujours accordé autant de prix à ma vie privée qu'à la liberté. À cet âge relativement jeune, j'avais déjà découvert que le plus sûr allié de l'intimité était l'anonymat. En outre, je sentais l'orgueil monter en moi et j'étais conscient qu'un tel sentiment risquait de me monter à la tête. Avec empressement quoique, je l'avoue, sans grande ferveur, j'adressai un vœu d'humilité à Notre-Seigneur.

— Dites quelque chose, bon sang ! fit Alison, manifestement excédée par mon silence. Alors, êtes-vous d'accord, oui ou non ?

— J'accepte, mais à une condition, répondis-je en redressant la tête et en la regardant droit dans les yeux. C'est que ma mission n'ait pas d'autre but que de mettre au jour la vérité, quelle qu'elle soit. Fût-elle de celles que vous préféreriez ne pas connaître.

Le soulagement lui arracha un éclat de rire.

— Ah ! C'est donc ça ! Vous craignez de découvrir que cet intrus est mon frère ?

J'acquiesçai de la tête.

— Il n'y a pas de risque, je vous le répète, poursuivit-elle. J'aimerais pouvoir vous en convaincre. Mais bon, qu'importe, du moment que vous êtes disposé à accepter mon offre ! Vous le découvrirez vous-même assez tôt. Bien, l'affaire me semble entendue.

— Pas tout à fait ! protestai-je. À mon tour, j'aimerais vous poser quelques questions.

La porte s'ouvrit et William Burnett fit son entrée dans la salle.

— Alors, les choses sont-elles réglées ?

De toute évidence inquiétée par cette apparition inattendue, sa femme se tourna vers lui.

— Maître Chapman veut bien nous aider.

— Je veux bien essayer de découvrir la vérité, rectifiai-je. Malgré tout le respect que je vous dois, maîtresse, vous conviendrez que ce n'est pas tout à fait la même chose.

Tout en disant cela, j'ébauchai un geste pour me lever de mon siège, mais maître Burnett me fit signe de me rasseoir et se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— Êtes-vous en train d'insinuer que cet homme *pourrait* être mon beau-frère ? me demanda-t-il d'un air incrédule.

— Non, je voulais seulement dire que je ne penche pas plus d'un côté que de l'autre.

Mais après avoir pesé mes mots un instant, je dus faire amende honorable :

— Je dois cependant reconnaître que je préférerais que cet individu ne soit pas Clement. Dans le cas contraire, je m'en voudrais éternellement de m'être trompé dans mes hypothèses il y a six ans.

— Je vois ! C'est donc de *votre* tranquillité d'esprit dont nous devrions nous soucier, ricana William. La *nôtre* n'a pas d'importance !

Son attitude prenait un tour déplaisant et je fus pris de la soudaine envie de les planter là tous les deux. Cette pensée dut se lire sur mon visage car Alison s'empressa de dire :

— Taisez-vous, William ! Votre humeur exécutable nous a déjà coûté cher. Maître Chapman...

Elle se tourna vers moi.

— ... Vous disiez que vous aviez quelques questions à me poser.

J'hésitai encore quelques secondes, avant de me rendre à l'évidence : même si j'abandonnais les Burnett, ma curiosité finirait par l'emporter. Autant accepter et en finir avec cette histoire.

— Très bien ! Maîtresse Burnett, pouvez-vous me dire si cet individu ressemble physiquement à votre frère ?

— Pas le moins du monde, jeta son mari.

Alison respira profondément et, pendant une fraction de seconde, ferma les yeux. Puis elle lui lança un regard réprobateur.

— Ce n'est pas vrai, mon cher, et vous le savez fort bien.

Elle s'adressa de nouveau à moi.

— Si, il y a une ressemblance de traits entre mon frère et cet individu. Il faudrait être idiot pour refuser de le voir. Pourquoi mon père l'aurait-il reconnu si facilement ? Il a les cheveux et les yeux de la même couleur que Clement. La première fois que je l'ai vu, j'ai même eu un moment d'hésitation.

— Mais qui n'a pas duré ? suggéra-t-elle.

— Certes non ! J'ai su presque instantanément que c'était un charlatan.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Les sourcils froncés, Alison Burnett fit un effort pour mettre des mots sur ses impressions les plus profondes.

— J'étais très proche de mon frère, fit-elle enfin. Clement aurait... ne se serait pas comporté de la même manière avec moi ; il aurait montré plus de plaisir à me revoir. Cet homme m'est hostile. Il n'a qu'un seul souci, c'est de gagner insidieusement les faveurs de mon père. C'est... Comment vous l'expliquer ? C'est mon instinct qui me le dit, voilà tout.

— Et les grains de beauté, les cicatrices anciennes ? Votre frère n'avait-il sur son corps aucune marque distinctive ?

Elle hocha la tête.

— Non, pas que je me souvienne.

Devais-je la croire ?

— Mais qu'est-ce que cela peut faire ? enchaîna-t-elle avec vivacité. Je vous dis que cet homme est un imposteur, j'en ai la certitude.

Je compris que ce genre de questions ne mènerait pas plus loin. Alison avait pris goût au privilège d'être l'unique héritière d'une fortune considérable ; elle aurait beau s'en défendre vigoureusement, elle ne souhaitait pas voir son frère en vie. En même temps, c'était peut-être lui faire une injustice. L'instinct est une très grande force : un don céleste, indéniablement, par lequel Dieu pourvoit à notre survie.

— Pourtant cet homme doit être très bien informé sur vous et votre famille, déclarai-je. Assez, en tout cas, pour convaincre l'échevin Weaver qu'il est vraiment son fils. Le passé de Clement doit revenir dans leurs discussions, c'est inévitable.

— Oh ! ça, il est bien informé, je ne dis pas le contraire, reconnut Alison. C'est ce qui me pousse à dire qu'il doit avoir un complice ; quelqu'un qui nous connaît tous bien, et qui partagera avec lui la fortune de mon père quand celui-ci sera mort.

Après avoir jeté furtivement un regard de biais à son mari, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

— Sachant qu'en réalité cette fortune dépasse largement ce que nous aurions pu imaginer au début de cette aventure.

William marmonna quelque chose dans sa barbe et sortit de la salle en pestant. La porte claqua derrière lui avec un bruit mat et lourd de signification.

À en juger par le pincement des lèvres de mon hôtesse, il y aurait un règlement de comptes après mon départ. Mais en ma présence, elle fit bonne figure et se donna le rôle de l'épouse solidaire.

— Vous auriez tort de croire que je reproche à mon époux de s'être dressé contre mon père. William ne songe qu'à mon bonheur. Cette confrontation a eu une issue malheureuse, c'est le moins que l'on puisse dire ; il est vrai qu'il n'a pas maîtrisé son langage. Mais il était ulcéré par la conduite insensée, irresponsable et extravagante de mon père. Qui aurait pu prédire que je serais un jour rayée de son testament ? C'était inconcevable ; jamais une telle chose ne nous aurait traversé l'esprit. Ses propres domestiques ont été scandalisés par cette nouvelle. Dame Pernelle, l'intendante, est allée jusqu'à sermonner mon père, ce qui lui a valu d'être menacée de renvoi.

Du revers de la main, Alison essuya les larmes qui coulaient le long de ses joues.

— N'avez-vous pas tenté de vous réconcilier avec l'échevin ? dis-je d'une voix douce. Toutes ces années, il m'a donné l'impression de tenir beaucoup à vous. Il n'aurait certainement pas souhaité vous causer un tort irrémédiable.

— Il a toujours été très attaché à moi, dit-elle, la gorge serrée. Mais son esprit a été corrompu par les médisances que cet être fourbe et malfaisant lui susurre à l'oreille contre nous. Mon père est catégorique : il ne me rétablira pas dans mes droits tant que William ne se sera pas abaissé à venir lui présenter une lettre d'excuses à genoux, en présence de tous ceux qui ont surpris ses propos — c'est-à-dire, bien entendu, ses serviteurs. Mais c'est pousser les exigences trop loin. Je ne veux ni ne peux le laisser faire cela. Je ne permettrai pas qu'on humilie mon époux de la sorte.

Les conditions imposées par l'échevin étaient dures, il est vrai. Je comprenais les réticences des époux Burnett à s'y

soumettre, d'autant plus que William disposait d'une fortune personnelle suffisante pour vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours sans avoir à quémander de l'argent à son beau-père. Tout de même : une fortune était une fortune, me dis-je. On ne laisse pas filer comme cela un patrimoine aussi important que celui de l'échevin Weaver, encore moins entre les mains d'un imposteur (si du moins il en était réellement un).

— Maîtresse Burnett, dis-je, comme vous l'avez fait remarquer, si cet homme n'est pas votre frère, il a dû être informé par un complice de tout ce qui a trait au passé de Clement, à l'exception des six dernières années. Sachez que je suis parvenu moi-même à cette conclusion au terme d'une mûre réflexion : lorsque j'ai appris les événements par ma belle-mère – car je me suis absenté de Bristol une partie du mois – cette histoire a naturellement retenu toute mon attention. Voyez-vous quelqu'un, dans votre entourage, qui connaisse assez bien votre famille pour remarquer la ressemblance troublante existant entre votre frère et cet individu, et être en mesure de lui conter par le menu l'histoire de vos proches ?

Alison rapprocha son fauteuil de l'âtre et tendit à nouveau ses mains délicates vers la chaleur du feu.

— Je suspecte avant tout mon oncle John et son épouse, tante Alice ; ils vivent à Londres, comme vous vous en souvenez certainement. Ensuite, il y a leurs enfants, mes cousins George et Edmund. Tous deux sont aujourd'hui mariés et vivent avec leurs épouses respectives dans le village de Farringdon, à deux pas de chez leurs parents.

— Votre oncle John est le frère de votre père.

Je n'avais jamais vu John Weaver en personne ; en revanche, j'avais déjà rencontré dame Alice ainsi que leur fils aîné, George, et sa femme, Bridget, à l'occasion de l'enquête que j'avais menée à Londres six années auparavant pour découvrir ce qu'il était advenu de Clement (dans mon souvenir, Edmund, alors célibataire, vivait encore chez ses parents). En ce temps-là, Alison était très attachée à sa famille et séjournait chez son oncle et sa tante chaque fois qu'elle se rendait dans la capitale. Je lui demandai ce qui, dans l'intervalle, avait contribué à modifier ses dispositions à leur égard.

Elle haussa les épaules.

— Rien. Je les aime toujours – du moins tant que je n'ai pas de bonnes raisons de les haïr. Mais mon oncle, quoique assez riche, n'est jamais parvenu à amasser autant d'argent que mon père. Il s'était établi à Londres dans l'idée qu'il y ferait fortune tandis que son casanier de frère aîné n'irait jamais loin. Je sais qu'il a toujours été irrité de voir son frère réussir beaucoup mieux que lui.

— S'en est-il déjà ouvert à quelqu'un ?

— Non, pas explicitement. En tout cas, pas à moi. Il ne s'y risquerait pas, bien entendu. Mais vous savez comme c'est ; ce sont des choses que l'on sent. Récemment, lors de ses visites chez mon père avec tante Alice ou de nos séjours chez eux à Farringdon, il s'est montré plus distant et plus froid avec son frère. La richesse de mon père lui dictait régulièrement des remarques narquoises, révélatrices de l'aigreur que lui inspirait une telle opulence. Chaque fois que nous les relevions, mon père ou moi, il se contentait de rire en déclarant que ce n'étaient que des boutades. « Quoi, on ne peut pas plaisanter ? » C'est le mot qu'il avait alors à la bouche. Mais au fond, il ne plaisantait pas ; ces réflexions sécrêtaient quelque chose d'amer et de perfide. D'ailleurs, les deux familles ne se voient plus autant que par le passé, ajouta-t-elle d'une voix plutôt chagrine.

— Et ce ressentiment à l'égard de votre père, est-il aussi présent chez vos cousins George et Edmund ?

— C'est malheureux à dire, mais oui. Uncle John a toujours eu beaucoup d'ascendant sur eux. Lorsque nous leur avons rendu visite à Londres il y a deux ans, William et moi, nous avons tous deux noté chez eux une froideur hautaine que nous ne leur connaissions pas. Je ne les ai pas revus depuis.

Je rapprochai un peu mon fauteuil de l'âtre, car il commençait à faire un froid glacial dans la pièce.

— Et leurs femmes ? demandai-je. D'après vous, y en aurait-il une qui soit capable de jouer un rôle d'instigatrice et d'auxiliaire dans un stratagème de ce genre ?

— Oui, Bridget, dit Alison en hochant la tête d'un air résolu. C'est la femme de George. Elle aime l'argent, et son avidité n'est pas celle des personnes dépensières, mais des avares. Je suis

certaine que la seule pensée qu'il est là, entassé sous les lames du plancher ou caché dans n'importe quel autre recoin de la maison, la met au comble de la satisfaction. Elle épargne pour le simple plaisir d'épargner.

Le souvenir encore vivace, six ans après, de la *sallop*, la « bière du pauvre », à base d'arum sauvage, que Bridget m'avait servie en lieu et place d'une bière correcte me conduisit à penser qu'Alison avait probablement raison.

— Et la femme d'Edmund ? demandai-je.

Mon hôtesse partit d'un rire sec qui se transforma en une quinte de toux.

— Lucy est son exact opposé : elle est aussi panier percé que Bridget est pingre, ce qui explique que les belles-sœurs se regardent de haut. Lucy vous vide une bourse aussi vite qu'Edmund vous la remplit. Elle est tellement jolie qu'elle le tient par le bout du nez. Le pauvre imbécile est si épris, si fier de se montrer avec elle en société, qu'il n'ose même pas lui faire de réflexions.

Le regard absorbé par la contemplation du feu, je fixais, pensif, une petite flamme verte qui dansait comme un feu-follet au cœur du brasier. Parmi les six personnes mentionnées par Alison, Lucy était la seule qui ne pouvait pas être à l'origine du subterfuge (si subterfuge il y avait). Son entrée dans la famille remontait en effet à moins de six ans ; par conséquent, elle n'avait pas pu connaître Clement, le cousin de son mari. En revanche, n'importe laquelle des cinq autres personnes aurait pu faire la connaissance fortuite d'un sosie de Clement et saisir l'opportunité. Dame Alice était-elle capable d'une telle rouerie ? Je n'étais pas en mesure de me prononcer là-dessus. Je me souvenais d'une femme solide, à la figure avenante ; mais c'était un être impressionnable et d'une intelligence limitée, qui épousait volontiers l'opinion d'autrui dans la mesure où elle en était relativement dépourvue pour sa part.

Après un bref silence, je repris :

— Voyez-vous une autre personne susceptible de prétendre à une portion de la fortune de votre père ? Une personne assez intelligente pour concevoir un moyen de mettre la main sur cet

argent, à supposer qu'il ou elle rencontre la réplique de votre frère ?

Un sourire hésitant se dessina sur ses lèvres.

— C'est le cas de presque tous ceux qui font partie de notre proche entourage, j'imagine.

— Non. Il s'agit forcément de quelqu'un qui connaît très bien votre famille et son histoire – mieux, en tous les cas, qu'un simple ami ou qu'une vulgaire connaissance. Quand Rob Short et Ned Stoner sont-ils entrés au service de l'échevin ?

— Ned, seulement un an environ avant la disparition de Clement et Rob, peut-être deux ans auparavant. Je ne m'en souviens pas vraiment, mais, ce qui est sûr, c'est qu'ils ne faisaient pas partie de la maisonnée quand Clement et moi étions jeunes.

Son front se plissa soudain.

— Mais oui ! J'oubliais Baldwin Lightfoot.

Comme je levais les sourcils, elle poursuivit :

— C'est un cousin de ma mère. Leurs mères étaient sœurs et je pense que Baldwin a toujours eu du mal à accepter que ce soit sa tante, et non sa mère, qui épouse un membre de la famille des Courcy. Enfant, je me souviens l'avoir entendu me dire une fois que s'il avait été un Courcy, et non un Lightfoot, il n'aurait pas fait une mésalliance. « Mais c'est sûrement un mariage d'argent », avait-il ajouté. À cette époque, il était trop jeune pour se rendre compte qu'il parlait de mes parents. Quoi qu'il en soit, à compter de ce jour, il a définitivement perdu ma sympathie. Sans doute l'instinct, encore une fois. Je savais qu'à ses yeux mon père n'était qu'un parvenu qui avait fait fortune grâce au négoce.

Ce Baldwin Lightfoot m'intriguait.

— Où habite-t-il ? demandai-je. Ici, à Bristol ?

Elle hocha la tête.

— Non, à Keyford, non loin de Frome.

Je sentis mon cœur tambouriner contre ma poitrine. Une image surgit aussitôt à mon esprit. C'était un visage, le plus beau que Dieu ait jamais créé. Des yeux couleur pervenche, des cheveux ondoyant comme un champ de blé mûr, une peau de pêche, des lèvres cerise... Je m'arrêtai net. Pouvait-on imaginer

pareille perfection ?... Mais, bonté divine, où m'égarais-je ? Rowena Honeyman me tenait dans ses rets. Je revins à mon hôtesse.

— Qu'avez-vous ? me demanda-t-elle. Vous avez un air si étrange !

Je m'efforçai de sourire.

— Rien, je connais quelqu'un qui habite à Keyford, voilà tout, répondis-je platement. Qu'avez-vous à ajouter au sujet de Baldwin Lightfoot ?

Alison fit la moue.

— Oh ! Il n'y a pas grand-chose à dire. Il a une cinquantaine d'années et n'est pas marié. Il possède une propriété à Keyford, un héritage de son père.

— Lui arrive-t-il d'aller à Londres ? Si oui, aurait-il eu l'occasion de rencontrer l'homme qui dit être votre frère ? Et aurait-il vu sa ressemblance avec Clement ?

Alison se mordilla la lèvre. À en juger par l'infexion de sa voix lorsqu'elle évoquait Baldwin, il était évident qu'elle n'aimait pas le cousin de sa mère. Elle s'efforça néanmoins d'être impartiale.

— Pour répondre à votre dernière question, je dirais que non, reconnut-elle finalement. Nous rencontrions souvent Baldwin dans notre jeunesse, il est vrai, mais cela fait un grand nombre d'années qu'il n'a pas vu Clement. Pour le reste, je peux seulement vous dire qu'il rendait naguère visite à un parent de son père qui résidait près de l'enclos de St Paul ; quant à savoir s'il continue de s'y rendre, ça, je n'en ai pas la moindre idée. Si c'est toutefois le cas, il se peut qu'il ait eu l'occasion de rencontrer cet homme. Mais cela, c'est à vous de le trouver. Après tout, c'est pour cela que je vous emploie.

— Ce Baldwin Lightfoot, insistai-je, vous connaît-il assez, vous, votre frère et vos parents, pour être en mesure d'initier un parfait inconnu à ces petites habitudes, ces menus rituels qui sont propres à toutes les familles mais dont chacune a le secret ?

À nouveau les yeux noisette aux étranges mouchetures vinrent à la rencontre des miens. Alison ricana.

— Oui. Mais il me semble que vous ne comprenez toujours pas, Chapman... Il est vrai que vous n'avez pas vu ce pantin ! À

chaque fois qu'on le met au pied du mur en lui posant une question embarrassante, à chaque fois que lui-même fait un impair, il invoque sa mémoire défaillante. « Ces six années ne m'ont pas laissé indemne », dit-il alors. Ou encore : « J'ai été malade, et je ne suis pas encore complètement remis. » Il porte une main à son front, se plaint de maux de tête et se tourne d'un air dolent vers mon père, qui fait alors la grosse voix, défiant quiconque de perturber encore ce garçon. Comme vous voyez, si Baldwin Lightfoot était à l'origine du complot, ses lacunes ne seraient pas bien graves.

— Je vois.

Je posai sur elle un regard bienveillant.

— Maîtresse Burnett, dis-je enfin, je vais faire tout mon possible pour avancer mes recherches dans les prochains jours. Mais si je veux avoir une chance de tirer cette affaire au clair, je dois non seulement me rendre à Keyford, mais aussi à Londres, et il faudra attendre le printemps pour cela. Le plus dur de l'hiver est encore à venir et nous approchons d'une période de grand froid. Certaines obligations me retiennent à Bristol, au moins pour un temps, auprès de ma belle-mère, de l'une de ses parentes, maîtresse Juett, que vous avez rencontrée hier, de son fils ainsi que de ma petite fille. Dans ces conditions, il se pourrait que je ne sois pas en mesure d'apporter une solution à vos problèmes avant le milieu de l'été. Sachez que, même alors, mes efforts peuvent ne pas aboutir. Je ne vous promets pas de résoudre cette énigme. Dans ces circonstances, souhaitez-vous toujours me voir poursuivre mes investigations ?

Elle fronça les sourcils.

— Vraiment ? Vous faudra-t-il tout ce temps ?

— Oui, probablement. Pensez-vous que la santé de l'échevin résiste aux frimas ?

Son expression était toujours soucieuse, mais après un bref moment de réflexion, elle acquiesça de la tête.

— Oui, c'est plus que probable. L'arrivée de ce bonimenteur semble lui avoir donné un second souffle. À Noël, j'étais persuadée qu'il ne serait pas longtemps de ce monde. William, lui, trouvait qu'il n'y avait pas lieu d'être pessimiste. Selon lui,

mon père est parti pour plusieurs années encore. De fait, à l'heure qu'il est, je suis tentée de me ranger à son opinion.

— Ne redoutez-vous donc pas, suggérai-je, qu'à démasquer ce jeune homme en qui votre père place toute sa confiance et qui semble être devenu le pilier de son existence, on risque de précipiter la mort de l'échevin ?

Dans le regard de mon hôtesse, je vis briller quelque chose comme une lueur d'excitation, sur laquelle le voile de ses paupières s'abaissa bientôt pudiquement.

— Non, cela me paraît peu vraisemblable, dit-elle, contredisant ses propos antérieurs. Mon père est plus résistant qu'on ne le pense. Il lui a bien fallu s'aguerrir pour faire face à toutes les tragédies et désillusions qui ont jalonné sa vie ; tout comme pour devenir l'homme le plus fortuné de Bristol, du reste.

Elle se leva de manière assez abrupte, me signifiant que notre entrevue était terminée.

— Tenez-moi au courant de vos découvertes, maître Chapman. Je veux être informée de tout. Avez-vous besoin d'argent ?

M'étant redressé à la suite d'Alison, je m'inclinai au-dessus de la main qu'elle me présentait.

— Je préfère ne vous rendre de comptes qu'à l'issue de mes recherches, et dans la mesure seulement où j'aurai pu parvenir à une conclusion solide. Si j'échoue dans mon entreprise, je ne vous demanderai rien. Dans le cas contraire, vous acquitterez votre dette quel que soit le résultat de mes investigations. Voilà ce que je vous propose.

— Très bien ! m'accorda-t-elle presque sans hésiter. Qu'allez-vous faire maintenant ? ajouta-t-elle.

Je n'y avais pas vraiment songé, aussi j'improvisai ma réponse :

— Je vais retourner chez ma belle-mère prendre ma balle puis je passerai chez l'échevin voir dame Pernelle. La gouvernante ou l'une des servantes auront forcément quelques achats utiles à faire auprès d'un colporteur. Je profiterai de l'occasion pour essayer de sonder l'impression générale des gens de la maison à propos du nouveau venu. Avec un peu de chance, je parviendrai

peut-être à parler avec Ned Stoner et Rob Short ; ce sont de vieilles connaissances à moi.

Après avoir approuvé d'un geste de la tête, Alison agita une petite cloche d'argent posée sur une table, près de son fauteuil. Une servante se présenta et, quelques instants plus tard, je me trouvai dehors, bénissant le ciel que William n'ait pas reparu.

CHAPITRE VII

J'arrivai à la maison de l'échevin par l'arrière, en passant par le portail du jardin donnant sur Tower Lane.

Après avoir soulevé le loquet, je pénétrai dans le jardin. N'eussent été les pommiers et les poiriers dénudés, le parterre de plantes aromatiques et, tout le long de l'un des murs, la bordure de fleurs désormais plongés dans un sommeil hivernal, celui-ci correspondait au souvenir que j'en avais. Laissé intact par les faibles rayons du soleil, un fin manteau de givre recouvrail encore l'allée et l'appentis des lieux d'aisances, signe indubitable que le mauvais temps resserrait son étreinte. J'avalai une grande bolée d'air et la morsure du froid qui s'infiltrait dans mes narines et ma gorge me fit éternuer. Je frappai à la porte de la cuisine.

L'une des servantes vint m'ouvrir.

— Oui ? C'est pour quoi ? s'enquit-elle.

Je montrai ma balle du doigt.

— N'avez-vous pas besoin de quelque chose, vous ou la gouvernante ?

La fille prit un air dubitatif ; pourtant, au milieu de la grisaille monotone du morne après-midi, la perspective d'une distraction illumina son regard.

— Attendez ici ! Je vais demander à dame Pernelle, dit-elle avant de s'éloigner.

Tandis que je battais la semelle et soufflais sur mes doigts pour les réchauffer, je ne pus m'empêcher de penser à la première fois où j'étais venu en ces lieux en compagnie de Marjorie Dyer, une lointaine parente de l'échevin chargée de pourvoir au confort domestique de celui-ci après la mort de sa femme. Lorsque j'avais de nouveau eu affaire avec Alfred Weaver, trois ans plus tard, Marjorie avait été remplacée par

une véritable dragonne ; aussi je ne pouvais que souhaiter que la nouvelle gouvernante fût d'un naturel plus doux.

Je ne fus point déçu. Dame Pernelle devait avoir une petite quarantaine d'années ; c'était une femme potelée, dotée d'un double menton et de grands yeux bleus, au regard doux et à l'allure maternelle. Les manières familières mais respectueuses de la jeune servante à son égard laissaient penser que la gouvernante régnait sur ce petit monde par la persuasion plutôt que par la force, la gentillesse plutôt que la peur. Elle colla son nez sur moi pour me dévisager et, manifestement rassurée par ce qu'elle avait vu, m'invita à entrer.

La cuisine aussi était telle que dans mon souvenir, avec son sol pavé de pierre recouvert de joncs, sa citerne et sa cuve de bière situées chacune dans un angle de la pièce, ses quartiers de bœuf et de mouton salés ainsi que ses bouquets d'herbes suspendus à des crochets fichés dans le plafond. Une délicieuse odeur de pain chaud se dégageait du four.

Une deuxième servante nous rejoignit tandis que je commençais à déballer ma marchandise sur la table.

— Je vous connais, vous ! dit-elle avec un grand sourire. Vous êtes le gendre de Margaret Walker ; vous habitez avec elle à Redcliffe. Je vous vois quand je vais rendre visite à ma tante.

Dame Pernelle, qui avait tiré un tabouret, porta tout à coup son attention sur moi.

— Ah, ah ! C'est vous le colporteur, hein ?

Tandis qu'elle tripotait une boîte à aiguilles en ivoire ciselé, ses yeux bleus, si ingénus un instant plus tôt, pétillaient maintenant de malice.

— C'est très joli... enfin si c'est vraiment pour vendre vos babioles que vous êtes ici.

— Qu'est-ce qui vous fait penser le contraire ? demandai-je avec candeur. Voyez-vous une autre raison à ma présence ?

La gouvernante se mit à glousser.

— Allons, on ne me la fait pas à moi, celle-là, mon garçon. J'ai entendu des voisines de Margaret Walker parler de vous.

— Et que vous ont-elles dit de moi ? questionnai-je, curieux.

— Oh ! Les unes, que vous êtes un garçon beaucoup trop indiscret, toujours à fureter et à fourrer votre nez dans les

affaires des autres. Les autres, que vous êtes très habile à résoudre les énigmes ; que de méchantes gens qui auraient pu passer au travers des mailles du filet ont été grâce à vous conduits devant la justice. On chuchote aussi que vous auriez des amis très haut placés... Mais votre mine me dit que vous préférez que je ne m'étende pas là-dessus.

— Que voulez-vous ? La rumeur grossit toujours les faits, répondis-je sèchement. Le genre de commérages dont vous parlez sont souvent exagérés. Je vous recommande ce morceau de ruban de soie bleu. Du florentin, ajoutai-je d'un ton enjôleur. C'est un arrivage tout frais, d'hier matin.

De sa voix ample et gutturale, dame Pernelle émit un nouveau gloussement de rire.

— Et que voulez-vous que j'en fasse ? Je ne vois vraiment pas quand j'aurais l'occasion de le porter ! Et voyez ces petites sottes ! Qu'est-ce qu'elles pourraient bien en faire ? Non, non ! Gardez-le pour une jolie demoiselle qui a les moyens de se le payer, et dites-moi plutôt la vraie raison de votre venue.

Puis, baissant la voix, elle me demanda sur le ton de la confidence :

— N'est-ce pas maîtresse Burnett qui vous envoie, pour voir si vous ne pouvez pas tirer au clair cette drôle d'affaire qui nous met tous dans l'embarras ?

Les apparences étaient trompeuses. Derrière cette silhouette douce et rebondie, sous ce visage d'une relative mollesse, un esprit perspicace était à l'œuvre. La feinte était inutile. Aussi je lui adressai un large sourire, que j'espérais le plus désarmant possible.

— Vous avez raison, trêve de faux-semblant ! Cependant ce serait un peu inexact de dire que c'est maîtresse Burnett qui m'envoie. Disons simplement que j'ai accepté de faire mon possible pour élucider cette histoire.

Fière de sa clairvoyance, dame Pernelle prit un air satisfait. Elle s'apprêtait à ajouter quelque chose, lorsqu'elle se rappela que les servantes étaient là. Ayant temporairement délaissé le contenu de ma balle, celles-ci nous regardaient d'un air fasciné, sans pour autant saisir tout le sens de nos propos.

— C'est bien, mes enfants, dit-elle en se levant et en leur donnant une petite tape sur la tête. Vous avez fait du bon travail ce matin et vous méritez une récompense. Tout à l'heure, j'achèterai un colifichet à chacune de vous, mais pour l'instant, il faut que je parle à Roger seule à seul.

D'un léger mouvement de tête, elle m'indiqua de la suivre. Elle me conduisit de l'autre côté du hall, dans un petit cabinet orné de tapisseries qui lui servait apparemment de retraite. Une température glaciale régnait dans cette pièce dépourvue de cheminée ; mais la petite taille de son unique fenêtre limitait le passage de l'air froid. Après avoir allumé deux chandelles, elle ferma la porte et me fit signe de m'asseoir. Quand j'eus laissé choir ma carcasse sur la banquette qui courait le long du mur, la dame s'affala à son tour dans l'unique fauteuil de la pièce.

— Bien ! À présent nous pouvons parler en toute tranquillité, dit-elle. Que voulez-vous savoir ?

Je haussai les épaules.

— C'est tout bête : ce que vous pensez de ce jeune homme. D'après vous, s'agit-il de Clement Weaver ou est-ce un imposteur ? Non, attendez. Je mets sans doute la charrue avant les bœufs. Commençons plutôt par là : connaissiez-vous Clement avant les faits ?

— Pour ça, oui ! Je le connaissais bien. Nous avons grandi à Bristol, ma soeur aînée et moi. Robin Dando, mon père, avait un négoce de vin dans Wine Street, près de la loge de garde du château. Enfants, Alison et Clement accompagnaient parfois leur père lorsqu'il se rendait à la boutique. Mon père importait quelques excellents bordeaux qu'Alfred Weaver appréciait particulièrement. Puis, quand j'ai eu dix-huit ans, ma sœur Alice a épousé John, le jeune frère de l'échevin.

Face à cette révélation tout à fait inattendue, je poussai une exclamation de surprise.

— Ainsi vous êtes la sœur d'Alice Weaver ? Je l'ignorais totalement !

J'examinai ses traits avec plus d'attention.

— Mais maintenant que vous me le dites, je reconnaiss qu'il y a un air de famille, en effet.

— Vous connaissez Alice ?

C'était son tour d'être étonnée.

— Je l'ai vue il y a six ans, à Farringdon, à l'époque où j'étais à la recherche de Clement, répondis-je.

La gouvernante hocha la tête.

— Elle est partie s'établir à Londres avec John peu de temps après leur mariage. Il avait dans l'idée qu'en installant ses ateliers là-bas plutôt qu'à Redcliffe, il ferait fortune. Personnellement, je pense que c'était une erreur. J'imagine qu'Alice est du même avis ; c'est seulement par loyauté envers son époux qu'elle s'abstient de le dire. John a une fortune confortable, c'est vrai, mais il n'est pas aussi riche que son frère. Il aurait dû rester à Bristol.

Ses propos recoupaient ceux d'Alison Burnett.

— Et vous ? demandai-je.

— J'ai épousé l'apprenti de mon père, dit-elle d'un air navré. Mes parents espéraient mieux pour moi, mais j'étais amoureuse et les choses ont bien tourné, en fin de compte. À sa mort, mon père nous a légué son négoce et Henry l'a fait fructifier pendant un quart de siècle, avant de décéder à son tour, en janvier de l'année dernière. Après sa disparition, je ne me suis pas senti le courage de reprendre l'affaire : comme nous n'avions pas d'enfants, je l'ai cédée. Par un coup de chance extraordinaire, l'échevin cherchait quelqu'un pour remplacer son ancienne gouvernante, qu'il venait de renvoyer. Il n'avait jamais été en très bons termes avec dame Judith.

Ainsi, non seulement mon hôtesse était la belle-sœur de l'un des principaux suspects dans cette affaire, mais la date à laquelle elle était entrée au service de l'échevin – il y avait de cela quelques mois seulement – précédait de peu l'irruption de l'individu qui disait être le fils de celui-ci. Je décidai de mettre temporairement cette idée de côté et d'y revenir plus tard pour la considérer à loisir.

— Bref, dis-je, vous êtes parente par alliance de l'échevin et de ses enfants et vous avez connu Clement Weaver. Alors ? Cet homme est-il celui qu'il prétend être ? Vous avez forcément votre avis là-dessus.

Dame Pernelle secoua la tête.

— Non, malheureusement. Il a un air de famille, en effet. Mais six années d'épreuves et de privations vous changent un homme. C'est ce que fera valoir un imposteur pour justifier tous les changements notés dans son apparence physique. Il en sait beaucoup sur la famille, sur le métier de tisserand, sur son enfance passée en compagnie d'Alison, c'est vrai ; mais, comme je vous le disais, dès qu'il a une lacune ou qu'il fait une bourde, ce qui est fréquent, il invoque cette longue période d'oubli.

Elle poussa un soupir.

— Impartiale comme je suis, il m'est impossible de trancher. Alors, pensez, un homme aveuglé et entiché comme l'échevin !

La gouvernante parlait à cœur ouvert, semblait-il ; je comprenais pourquoi elle n'avait pas souhaité que les servantes écoutent ce qu'elle avait à dire. Je décidai de profiter de cette liberté de parole pour pousser l'enquête plus loin.

— Pouvez-vous me décrire les circonstances de l'arrivée du jeune homme ? Quand et comment cela s'est-il passé ?

Apparemment, dame Pernelle n'était que trop heureuse de répondre à ma question. Elle se rencontra dans son fauteuil et, sans montrer la moindre réticence, se lança dans son récit.

— C'était le lendemain de la fête des Rois, après le déjeuner, dit-elle. Ned Stoner et Rob Short décrochaient les guirlandes de Noël dans l'entrée et les deux filles lavaient les plats dans la cuisine. Les pieds posés sur un tabouret, Cook¹⁷ faisait une sieste bien méritée devant la cheminée et l'échevin s'était retiré dans la salle après le repas. Je montais à la lingerie, pour aller trier les vêtements à reprendre ; je voulais en effet m'assurer que la couturière, qui devait passer le lendemain, aurait assez d'ouvrage. J'étais sur le palier, au premier étage, lorsqu'on a frappé à la porte d'entrée.

« J'ai pensé que c'était maîtresse Burnett qui venait s'enquérir de la santé de son père, car celui-ci s'était trouvé très mal pendant la période de Noël. Comme Ned et Rob étaient tous deux perchés sur leurs échelles, j'ai déclaré que j'allais ouvrir et j'ai redescendu les escaliers. Sur le seuil, ce n'était pas maîtresse Burnett, mais un drôle d'individu enroulé dans une cape élimée

¹⁷ Littéralement : cuisinière. (N.d.T.)

et crasseuse, le visage partiellement dissimulé par un capuchon rabattu très bas. Sur les pavés, à côté de lui, il y avait un balluchon sordide. J'ai à peine eu le temps de lui dire de passer son chemin qu'il avait déjà attrapé ses affaires et s'était immiscé dans le hall, exigeant de parler à l'échevin Weaver. Ned et Rob, qui avaient assisté à la scène, se sont empressés de descendre de leurs échelles pour l'empoigner, résolus à l'expulser séance tenante. Mais l'individu a aussitôt commencé à se débattre et à vociférer à plein gosier, ce qui a évidemment fait sortir Cook et les filles de la cuisine et l'échevin de la salle. Alfred avait l'air très contrarié et nous a sommés de lui expliquer ce qu'il se passait.

« Sitôt qu'il a aperçu le maître de maison, l'intrus s'est libéré pour tirer d'une main son capuchon vers l'arrière, en s'écriant :

« — Père ! C'est moi, Clement ! Me voici de retour !

« Voyez-vous ça ! J'ai cru pendant un moment que l'échevin allait perdre connaissance. L'idée a dû aussi traverser l'esprit de Rob, qui s'est porté aux côtés d'Alfred, prêt à le soutenir s'il venait à tomber à la renverse. Pendant ce temps, Ned essayait toujours de forcer l'individu à regagner la porte, en le traitant de tous les noms. Aucun de nous n'aurait songé à le lui reprocher : personne ne voulait voir l'échevin en colère dans l'état de faiblesse qui était le sien. Mais nous étions à mille lieues de nous douter de sa réaction.

— Qu'a-t-il fait ? m'enquis-je, tandis que dame Pernelle marquait enfin une pause pour reprendre son souffle.

Elle posa sur moi ses yeux bleus dans lesquels se lisait la même stupéfaction que celle qu'ils avaient dû exprimer ce jour-là.

— L'échevin a poussé un grand cri et s'est jeté dans les bras du jeune homme :

« — Clement, a-t-il dit, je savais bien que tu ne pouvais pas être mort. L'espoir de te revoir un jour ne m'a jamais quitté.

— C'est tout ? demandai-je, interloqué. Aucune question ? Pas le moindre signe de méfiance ou d'incrédulité ?

— Non, déclara dame Pernelle. Pas plus à ce moment-là que par la suite, pour autant que je sache. Nous autres, nous ne pouvions en croire nos yeux.

Elle s'interrompit un moment, le visage soudain tendu par la concentration. Puis, se penchant en avant, elle agita l'index dans ma direction.

— Je viens de réaliser, en me remémorant la scène, que le plus surpris de tous, c'était notre visiteur. J'avais oublié ce détail jusque-là. Mais, effectivement, il a eu l'air totalement abasourdi pendant une seconde ou deux. On aurait dit qu'il était aussi stupéfait que nous de cet accueil. Comme je suis bête de ne pas m'en être souvenue avant !

— Trop de choses occupaient déjà votre esprit, fis-je pour l'excuser. Mais, si vous êtes certaine de ce que vous avez vu, le fait est sans doute révélateur. Si cet homme avait été le vrai Clement Weaver, l'idée que son père puisse ne pas le reconnaître ne lui aurait même pas effleuré l'esprit, me semble-t-il.

Mais aux yeux de mon interlocutrice, j'allais trop vite en besogne. Elle n'était pas encore prête à prendre un parti, et encore moins à tirer une conclusion fondée sur une observation personnelle.

— Je... Euh... Enfin, c'est peut-être le fruit de mon imagination, fit-elle pour temporiser. Je n'en suis pas absolument certaine.

J'étais sur le point de lui rappeler que ce n'était pas ce qu'elle avait déclaré quelques instants plus tôt, mais, voyant que le trouble la gagnait, j'y renonçai.

— Qu'avez-vous pensé lorsque le jeune homme a tiré son capuchon en arrière ? demandai-je. Vous êtes-vous tout de suite dit : « C'est Clement Weaver ! » ?

— Non. Sur le moment, je n'ai vu aucune ressemblance. C'est seulement plus tard que j'ai été frappée par la similitude de traits, lorsqu'une fois lavé il a revêtu une chemise et des chausses ayant appartenu à Clement – ma sœur m'avait confié que l'échevin avait gardé tous les effets de son fils et s'était toujours refusé à donner ses vêtements aux pauvres, en dépit des efforts d'Alison pour le convaincre. Par la suite, reconnut-elle avec sincérité, mon opinion changeait d'un jour, voire d'une minute à l'autre. Maintenant encore, je ne sais trop que penser.

Tantôt il n'a rien de semblable au garçon que j'ai connu, tantôt c'est Clement que j'ai sous les yeux.

Elle poussa un soupir.

— Et sa voix ? Est-elle identique ?

Dame Pernelle secoua la tête.

— Je ne me souviens plus à quoi ressemblait celle de Clement.

Comment voulez-vous, après toutes ces années ?

— Et qu'en pensent Rob Short et Ned Stoner ?

— À vous de leur demander !

— Mais vous avez bien dû en parler avec eux, ces derniers temps ! Cela doit être un sujet de conversation entre vous, non ?

Elle ne chercha pas à me contredire.

— Oh, pour ça, oui ! Mais Ned et Rob ne savent pas plus que moi ce qu'ils doivent en penser. D'ailleurs, l'échevin lui-même est si sûr de lui...

Sa voix s'éteignit peu à peu pour retomber dans le silence.

Sa position se défendait. La spontanéité avec laquelle l'échevin Weaver avait reconnu l'étranger avait nécessairement valeur d'étalon sur lequel les autres, à l'exception d'Alison Burnett et de son mari, réglaient leur opinion. Comme je mentionnais le nom de ces derniers, la gouvernante leva immédiatement les bras au ciel avec indignation.

— Quelles histoires ! s'exclama-t-elle. Quelles horreurs, quelles condamnations sans appel n'a-t-on pas entendues, des deux côtés ! C'est une tragédie ! Alison et William ont la ferme conviction que tout cela n'est qu'un complot pour les déposséder de l'héritage. De son côté, l'échevin exige de leur part la reconnaissance inconditionnelle de Clement – car il faut bien que je donne un nom à cet individu et je ne lui en connais pas d'autre –, ce qui, à mon sens, est proprement insensé. De fait, tous ceux à qui j'ai parlé pensent qu'Alfred est fou de ne pas se défier de cet homme et de le croire sur parole.

— Et comment expliquez-vous sa conduite ?

— Au fond de lui, il a toujours porté la faute de la mort de Clement, pour l'avoir laissé se rendre à Londres avec tout cet argent sur lui. Dans les années qui ont suivi la disparition de son fils, lors de ses passages à la boutique, Alfred faisait souvent allusion à Clement comme s'il était encore vivant. Puis il

s'arrêtait net, et un terrible désespoir se lisait alors sur son visage. C'était à vous fendre le cœur. Un père si aimant !

— Pas si aimant que cela, repris-je d'un ton sec, puisqu'il est capable de déshériter sa propre fille. Il commence par lui soustraire la moitié de son héritage, et pour finir il la dépossède complètement.

— Oh, avec le temps, il reviendra sur sa décision ! m'assura la gouvernante avec vivacité, un fond d'hésitation pourtant perceptible dans la voix. Il n'aime guère son gendre et prend un malin plaisir à lui donner des frayeurs : tout est là. Je ne pense pas qu'il ait détesté William au début. N'était-il pas le fils de l'un de ses meilleurs amis ? Mais sa sympathie pour maître Burnett semble s'est estompée d'année en année.

Je voulais bien le croire. Pourtant, de là à faire subir à sa fille les conséquences de cette désaffection, il y avait une limite. Mais il était inutile que je fasse part de ces réflexions à la gouvernante. Je lui demandai plutôt :

— Votre sœur ne vous a-t-elle pas fait parvenir un message de Londres à la suite de cette affaire ?

Dame Pernelle eut un sourire.

— Alice ne sait ni lire ni écrire. On ne nous a jamais enseigné les lettres. J'ai quand même chargé un roulier qui allait à Londres de lui remettre un mot, mais il est trop tôt pour avoir une réponse.

— Bien, alors l'échevin a-t-il écrit à son frère ?

— Ça, je n'en sais rien, mais ce n'est pas à moi de lui demander. Il se peut qu'il l'ait fait. Cela dit il répugne à toute occupation qui le tiendrait longtemps à l'écart de maître Clement.

On frappa à la porte et la tête de l'une des servantes surgit dans l'embrasure.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-elle à dame Pernelle, mais le maître veut voir le colporteur. Il était venu vous trouver dans la cuisine et il s'est rendu compte que Roger était là. Il a vu sa balle sur la table.

Elle me jeta un coup d'œil.

— Il veut vous voir sur-le-champ.

La gouvernante se leva en hâte et écrasa les plis de sa jupe.

— Est-il fâché, Mary ? s'enquit-elle.

— Je ne crois pas. Il a envoyé Jane chercher maître Clement à l'étage.

Visiblement, Mary n'avait aucune peine à appeler le nouveau venu par le nom qu'il s'était, légitimement ou non, donné.

— Où l'échevin se trouve-t-il en ce moment ? demandai-je.

À mon tour je me redressai et ajustai mon pourpoint.

— Il a dit qu'il serait dans la salle. Il y fait moins froid que dans le hall.

Mary retira sa tête du chambranle et nous laissa. Nous échangeâmes un regard pensif.

Mon hôtesse ne s'accorda qu'un bref instant avant de s'en retourner vaquer à ses occupations.

— Vous feriez mieux de ne pas le faire attendre, mon garçon. Quant à moi, il faut que j'aille voir où en est le dîner. Maître Clement adore les *rastons*¹⁸, et ses désirs sont des ordres, pour l'échevin. C'est ce que vous sentiez cuire dans le four. Il aime le mélange de mie, de beurre et de miel une fois qu'ils ont été évidés.

D'un air songeur, elle ajouta :

— Il en a toujours été friand, paraît-il. On en faisait souvent pour lui quand il était petit, m'a-t-on dit.

— Qui vous a dit cela ? demandai-je, tandis que nous nous dirigions vers la porte.

— Lui-même, et l'échevin l'a confirmé. Alison aussi.

Tout en parlant d'un ton neutre, elle ne put s'empêcher de me jeter un coup d'œil.

Sans commentaire, je la suivis dans le hall, où Mary s'impatientait. Dame Pernelle s'éloigna au pas de charge pour aller surveiller la cuisson de ses pains à la cuisine.

Lorsque j'entrai dans la salle, Alfred Weaver eut la courtoisie de se lever de son fauteuil et de me tendre la main. Les yeux pétillants, les joues et la mâchoire un peu plus charnus, il avait

¹⁸ Sorte de pain. Après cuisson, on creusait l'intérieur et on mélangeait cette mie avec du beurre fondu, avant de la remettre dans la croûte et de repasser le tout au four quelques minutes. (N.d.T.)

l'air plus vaillant que lors de notre dernière rencontre, quelques jours avant les fêtes de Noël.

— Entrez, entrez, mon garçon ! lança-t-il d'un ton jovial. Vous avez appris l'heureux événement qui nous arrive, j'imagine ? Bien sûr ! Tout Bristol est au courant.

Il m'indiqua une chaise.

— Asseyez-vous. J'ai fait chercher mon fils.

Il avait proféré les deux derniers mots avec une nuance de fierté dans la voix.

— Je veux que vous le voyiez. Après tout, ce privilège vous revient de droit. N'êtes-vous pas celui qui avez conduit ces vils assassins devant la justice ?

Après m'avoir donné un coup de poing fraterno dans les côtes, il regagna son siège.

— Sachez pourtant que vous vous êtes trompé sur son compte. Pas au sujet de ses mésaventures, non. Ces vauriens ont bien essayé de le tuer, tout comme les autres. Mais, Dieu soit loué, dans son cas, le crime a été manqué et il en est sorti sain et sauf.

— Vous... En êtes-vous bien sûr, maître ?

L'échevin se mit à rire, découvrant ses dents gâtées.

— On a essayé de vous acheter, n'est-ce pas ? D'insinuer le doute dans votre esprit ? N'y prêtez pas attention, mon garçon ! Vous pouvez me faire confiance, je suis capable de reconnaître mon fils.

J'esquissai un sourire, ne sachant trop que dire. Il m'était impossible de partager sa certitude ; d'un autre côté, je craignais de lui causer du tourment en lui faisant part de mes doutes. Je fis néanmoins une seconde tentative dans ce sens.

— Nos bandits ont pourtant fait preuve d'une grande méticulosité...

— C'est vrai – ce n'est pas moi qui vais vous chicaner là-dessus –, à une exception près. Mais Clement sera ici dans un instant et vous pourrez en juger par vous-même.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de faire la connaissance de votre fils, maître. Je ne l'ai jamais vu, même après sa mort.

— Comment l'auriez-vous pu ? Il n'est jamais mort ! s'esclaffa-t-il.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait derrière moi, je me retournai. L'échevin se dressa sur ses jambes, les bras tendus, le visage baigné d'une joie immense.

— Clement, mon garçon, je suis désolé d'avoir interrompu ta sieste, mais il y a ici quelqu'un qui souhaite te voir. Je t'ai longuement parlé de Roger Chapman. Voici l'occasion de le saluer.

CHAPITRE VIII

Le jeune homme qui me serra la main avec un sourire hésitant était un mélange d'Alison Burnett et de l'échevin, sans que la ressemblance avec chacun d'eux soit pour autant frappante. Les taches vertes caractéristiques étaient absentes de ses yeux noisette ; ses cheveux étaient d'un brun plus clair que celui des Weaver ; le dessin de son nez, moins régulier, et sa bouche, large et mobile comme la leur, si fine qu'il n'avait pour ainsi dire pas de lèvres. Mais il n'y avait là rien de plus que les légères dissemblances généralement observables entre un frère et une sœur, un père ou une mère et son enfant. L'impression qui prévalait était, dans l'ensemble, celle d'un air de famille.

S'il s'agissait d'un imposteur, il avait été choisi par un œil exercé, capable de percevoir avec sagacité les similitudes qui existaient entre lui et les deux personnes censées être ses plus proches consanguins ; choix d'autant plus perspicace que ses traits étaient alors masqués par le voile de la pauvreté, de la faim et de la misère. Il était visiblement mal portant. Une maigreur extrême creusait ses formes ; son cuir chevelu était couvert de croûtes et de plaies, et, au-dessus de son oreille gauche, j'aperçus deux pustules qui suintaient. Le reste de son corps portait sûrement d'autres marques (mais une bonne chère et un repos suffisant lui rendraient ses forces). S'il n'était pas Clement Weaver, le coupable était un illusionniste de talent.

— Maître Chapman, j'espérais vous rencontrer.

Il parlait avec le grasseyement caractéristique des gens de l'Ouest, ces *r* durs et ces diphongues que nous avions transmis nos ancêtres saxons. Mais n'importe qui pouvait apprendre à contrefaire cet accent.

— Mon père m'a dit que vous êtes venu à Londres pour me retrouver et que vous avez mis la main sur ces fripons.

— Le mérite n'en revient pas qu'à moi, loin de là, répliquai-je aussitôt. À dire vrai, il s'en est fallu de peu que je ne compte moi-même parmi les victimes. Je dois la vie au bon sens et à la vigilance d'un ami.

Obéissant au geste impérieux de l'échevin, je repris mon siège ; le jeune homme vint s'asseoir en face de moi sur un tabouret.

— Racontez-moi votre aventure, le priai-je. Comment avez-vous réussi à échapper à la mort ?

Il eut un sourire enjôleur.

— C'est tout le problème. Je n'en sais rien. Je me souviens qu'on m'a donné du vin — le détail ne m'est revenu en mémoire qu'au cours de ces derniers mois. Mais, jusqu'au moment où j'ai repris connaissance, étendu, nu comme un ver, sur une rive de la Tamise, aux abords de Southwark, c'est le noir. J'avais oublié jusqu'à mon nom. J'ignorais qui j'étais, où je me trouvais, comment j'avais atterri là-bas. Mon arcade sourcilière gauche saignait — la cicatrice est encore visible de près — et ma tête bourdonnait comme dans une ruche.

— On avait mis une drogue dans votre vin, bien entendu.

Le jeune homme opina du chef.

— Je crois, oui. Au moment des faits, comme je ne me souvenais de rien, j'avais attribué la douleur au coup que j'avais reçu sur la tête. J'avais été frappé violemment à la tempe gauche, aussi je me suis dit que mon agresseur était celui qui m'avait détroussé. La tunique était bordée d'écureuil et coupée dans un camelot¹⁹ de bonne qualité : elle a dû lui rapporter une jolie somme. Il va sans dire qu'à l'époque je ne me rappelais pas ces détails, ni même l'existence de ce vêtement, d'ailleurs. Mais c'est l'une des réminiscences que j'ai eues ces derniers temps, à mesure que mes souvenirs refaisaient surface.

Je fronçai les sourcils.

— Vous vous souvenez donc des circonstances dans lesquelles vous avez été sauvé des flots de la Tamise ?

— Non, pas vraiment.

¹⁹ Étoffe de poils de chameau, ou plus souvent de laine mêlée de poils de chèvre ou de soie (on dit aussi *camelin*). (N.d.T.)

Il lança un regard à l'échevin, qui l'encouragea d'un mouvement de tête, puis reprit :

— Ma seule hypothèse, c'est que les effets de la drogue ont commencé à se dissiper plus tôt que prévu. Ayant repris connaissance, j'ai échappé à la noyade. J'ai alors entrepris de gagner la rive à la nage. Mon père m'a dit que dans ma tendre enfance j'étais déjà un nageur hors pair.

— Êtes-vous sûr que c'est le voleur qui vous a blessé ? N'avez-vous pas plutôt heurté quelque chose de la tête ?

— Non, je ne pense pas, même si je n'en ai aucune certitude. Je ne crois pas non plus avoir été dévêtu avant d'être jeté dans le fleuve.

Ses yeux noisette croisèrent les miens avec une expression perplexe.

— J'ai... j'ai le sentiment, mais je peux me tromper, que, dans l'eau, j'avais encore tous mes habits. C'est ce qui me fait penser que le coup a été administré par un voleur ayant trouvé mon corps échoué sur la rive. J'aurais gémi ou remué et, pris de panique à l'idée que je puisse me réveiller, il m'aurait assené un coup violent, assez fort pour faire basculer à nouveau mon esprit dans l'inconscience et me priver de mémoire pendant six ans.

À première vue, son explication était plutôt plausible et jusque-là, je ne trouvais rien à répliquer. Il se pouvait que ses propos soient une description fidèle de la réalité.

— Et où avez-vous été pendant toutes ces années ? demandai-je avec curiosité. Où avez-vous vécu ? Et sous quel nom ?

— J'ai vécu à Southwark, parmi les mendians et les bandits, répondit-il simplement. Là, j'ai bénéficié de la protection d'une dénommée Morwenna Peto, une Cornouaillaise qui avait fui son pays natal dans ses tendres années pour atterrir à Londres, où elle avait alors trouvé à travailler dans les lupanars de Southwark. Mais cela fait longtemps qu'elle a abandonné le métier de putain ; à l'heure qu'il est, elle tient un repaire de brigands²⁰, où les pauvres diables et les hors-la-loi sont toujours

²⁰ *Thieves' kitchen* en anglais. Littéralement : cuisine de voleurs. (N.d.T.)

les bienvenus. Elle m'a trouvé et m'a recueilli. Je lui rappelais son fils qui avait fini sur le gibet ; aussi, quand elle a appris que j'ignorais mon nom et mes origines, elle a décidé de me baptiser Irwin en mémoire du disparu.

Le jeune homme m'adressa un sourire dans lequel je crus déceler une pointe de défi.

— Tel est le monde que j'ai côtoyé pendant six années ; Irwin Peto, maquereau, vide-gousset... mon père connaît toute l'histoire.

— En effet, confirma l'échevin, mais je ne saurais te condamner, mon garçon. Et je défie quiconque de le faire en ma présence.

À ces mots, la hargne fit saillir sa lèvre inférieure.

— Et comment avez-vous enfin recouvré la mémoire ? demandai-je au jeune homme, que, dans l'incertitude, je décidai d'appeler Irwin Peto.

— Le fait est assez curieux : en recevant un autre coup sur la tête. C'était il y a plusieurs mois de cela, un jour d'octobre. L'alternance du froid glacial et des averses avait enduit les pavés de verglas. Poursuivi par un badaud que je venais de détrousser, j'ai glissé et me suis étalé de tout mon long par terre. Mon crâne a heurté le sol. À moitié assommé par le choc, j'ai quand même réussi à me hisser sur mes jambes et à repartir. Après avoir semé l'homme qui était sur mes talons, je suis parvenu jusqu'à chez moi. Là, Morwenna a pansé ma blessure et m'a invité à prendre du repos.

Irwin inspira profondément.

— C'est ce que j'ai fait. Après mon réveil, les souvenirs de mon ancienne vie, ma vraie vie, ont commencé à resurgir insensiblement ; un fragment par-ci, une bribe par-là, tant et si bien qu'au début du mois de décembre, je savais enfin qui j'étais et d'où je venais. Je me souvenais de quelques-unes des circonstances qui m'avaient conduit à échouer sur la grève de Southwark, avant d'y être dépouillé et laissé pour mort.

On eût dit un enfant récitant sa leçon ; il parlait d'un ton inexpressif et monotone, concentrant son attention sur l'enchaînement de ses phrases et l'exactitude de son texte.

— Ainsi, vous avez décidé de rentrer chez vous, anticipai-je.

— Oui. Il fallait que mon père sache que j'étais encore en vie. Environ une semaine avant Noël, j'ai fait mes adieux à Morwenna et me suis mis en route pour Bristol.

— Vous avez fait tout le trajet à pied ?

— Non, de temps à autre, je croisais un roulier qui me faisait une place dans sa charrette.

— N'avez-vous pas envisagé de vous rendre chez votre oncle, à Farringdon, pour lui demander de l'aide ?

Irwin hocha la tête.

— Il me paraissait naturel que mon père soit le premier informé, tout simplement. Dans mon esprit, personne ne serait fondé à me croire tant que je n'aurais pas la confiance et la reconnaissance de mon père.

Cette fois encore, il n'y avait rien à redire. Et si sa réponse me faisait l'effet d'un texte appris sur le bout des doigts, c'était peut-être que je désirais inconsciemment, dans l'intérêt de maîtresse Burnett et du mien, qu'il ne dise pas la vérité.

— Alors, Chapman ! dit l'échevin, en se penchant vers moi pour me poser la main sur l'épaule. Le récit de mon fils vous satisfait-il ? Y a-t-il un détail qui ne concorde pas avec les faits ? En toute honnêteté, pensez-vous qu'il mente ?

Mais, comme en témoignait son visage radieux, il était convaincu que je ne trouverais rien à objecter.

En jetant un œil vers Irwin Peto, je décelai une nuance d'appréhension dans ses yeux noisette. Mais en étais-je sûr ? L'expression, trop fugace pour être vraiment tangible, fit aussitôt place à un regard empreint d'une sereine innocence.

— Non, fis-je, les explications de maître Pe... de maître Weaver sont tout à fait plausibles.

D'un geste satisfait, l'échevin se tapa les cuisses ; sur son visage rayonnant, les séquelles laissées par des années de chagrin et de consomption semblaient s'effacer à vue d'œil. Je réalisai que mon acquiescement contribuerait à enterrer les derniers doutes qui pouvaient subsister au fond de son esprit. Il n'avait visiblement pas pris garde au fait que la langue m'avait fourché. À moins qu'il n'ait jugé le détail si anodin qu'il l'avait déjà oublié.

Mais ce n'était pas le cas du jeune homme. À en croire l'expression qui se peignait sur son visage, il mesurait pleinement l'importance de mon étourderie. Son maintien marqua soudain plus de réserve, pour ne pas dire de l'hostilité, d'où je déduisis qu'il me considérait désormais comme son ennemi. J'en conclus qu'il valait mieux partir tant que j'étais encore en odeur de sainteté auprès de son père et me levai. Mon hôte fit de même et, au moment de prendre congé, me serra vigoureusement la main comme il l'eût fait avec un égal, et non un humble colporteur de peu d'importance. J'aurais aimé pouvoir lui dispenser un conseil de prudence au nom d'Alison. Mais toute intervention de ma part aurait été inévitablement interprétée comme une intrusion intempestive dans les affaires de famille. Au demeurant, je n'avais aucune envie d'accroître encore davantage la contrariété d'Irwin Peto.

Je fis mes adieux et me retirai dans la cuisine, où je récupérai ma balle. Dame Pernelle m'acheta deux articles choisis par Mary et Jane – une longueur de ruban de soie brochée et une cuillère en bois. De toute évidence, elle avait très envie que je reste pour lui donner mon avis sur « maître Clement ». Mais dans l'immédiat, il me semblait préférable de réserver mon avis. À la vérité, je n'avais aucun argument à opposer à la version des faits présentée par le jeune homme ; j'avais seulement le pressentiment qu'il n'était pas celui qu'il prétendait être. Aussi je pris congé et m'engouffrai dans le crépuscule hivernal.

Il faisait presque nuit noire et bien plus froid depuis mon arrivée chez l'échevin, une ou deux heures auparavant. L'allée du jardin était recouverte de verglas, et dans la minute qui suivit le moment où la porte de la cuisine se referma derrière moi, je glissai à deux reprises et parvins à grand-peine à garder l'équilibre. Une fois parvenu au portail, je constatai que le loquet était dur et refusait de bouger. Après plusieurs secondes de lutte infructueuse, le battant de la porte finit par céder et se rabattit violemment vers moi. Cette fois, j'étais refait. Je m'étalai sans grâce sur le sol.

Une voix d'homme s'éleva.

— Ça va ? J'savais pas qu'y avait quelqu'un derrière.

Une main salutaire se tendit vers moi pour m'aider à me remettre sur mes jambes.

— Ned Stoner, fis-je, en reprenant haleine. Ça fait plaisir de te revoir !

— Roger Chapman ! répondit-il. Maintenant que te v'là debout, je te reconnaîtrais n'importe où. J'connais pas de plus grande gigue que toi, à Bristol. Qu'est-ce que tu fais là ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre, il poursuivit :

— T'en fais pas, va ! J'ai deviné. À vrai dire, je suis même surpris que tu sois pas venu fouiner ici plus tôt. T'as dû entendre parler du retour de maître Clement.

— J'étais à Hereford et suis rentré avant-hier seulement.

Je lui adressai un grand sourire.

— Je suis venu ici dès que je l'ai pu.

Il se mit à rire.

— Et alors, la pêche a été bonne ?

— Oui, assez. J'ai vu le jeune homme... en présence de son père.

Ned s'esclaffa de nouveau.

— J'aurais pu le deviner que t'y arriverais. Même si l'échevin couve ce garçon comme un poussin. Mais il fait trop froid pour rester là, à discuter dehors par une nuit pareille. Viens donc dans la cuisine te mettre au chaud et prendre un gobelet de bière.

À contrecœur, je déclinai son offre d'un signe de tête.

— Je viens de prendre congé de tout le monde. Je ne peux guère revenir.

Ned se mit à frapper ses membres transis et à battre la semelle.

— Dans ce cas, allons prendre un verre à *La Treille verte*. Il faut que je sache ce que tu penses de notre jeune maître.

J'acceptai de bon cœur sa proposition et nous nous mêmes en route. Nous longeâmes Tower Lane et tournâmes à droite dans Wine Street jusqu'à Corn Market. Là, en face de Small Street, est sise l'église de Tous-les-Saints, et derrière elle l'auberge qui, même à l'époque des événements dont je parle, existait déjà depuis plusieurs siècles. Connue à l'origine sous le nom de *La Treille verte*, elle avait été rebaptisée *Abyngdon*, du nom des

nouveaux propriétaires. Mais, passée en d'autres mains quelques années auparavant, elle était devenue *La Nouvelle Auberge*, tout simplement. À ma connaissance, elle n'a pas changé d'enseigne depuis, encore que la plupart des habitants du quartier continuent de l'appeler *La Treille verte* ou *Abyngdon*.

Comme à l'accoutumée, l'endroit était noir de monde. Nous entrâmes par le passage pavé qui longe le bâtiment, de la porte d'entrée jusqu'à l'arrière de l'édifice, et fûmes assez chanceux pour trouver une table près du feu. Nous la raflâmes de justesse à deux autres clients qui nous maudirent vertement et auxquels nous rendîmes la pareille. La fortune nous sourit jusqu'au bout, puisqu'un serveur qui passait là s'occupa de nous presque aussitôt, au grand déplaisir de ceux qui attendaient depuis un moment.

— Nous sommes vernis, ce soir, fit Ned avec un large sourire. Alors, dis-moi ce que tu penses de c't'histoire.

Je hochai la tête.

— Pas avant que tu ne me dises ce que tu en penses, toi. Je te rappelle que je n'ai jamais vu Clement. En revanche, toi, tu le connaissais bien. Alors, est-ce lui, d'après toi ?

Ned soupira.

— Ma foi, ça se pourrait bien. Y a quelque chose en lui qui rappelle maître Clement, surtout quand on sait le genre de vie qu'il a dû mener, selon lui, ces six dernières années. Il connaît très bien l'histoire de la famille, avec ça. Et les choses qu'il sait pas, c'est à cause de sa mémoire qu'est encore mal en point. Enfin, c'est ce qu'il prétend. Et qui aura le courage d'émettre un doute là-dessus ? Qui osera lui dire : « C'est un peu facile, comme explication, mon gaillard », vu que l'échevin le croit ?

Le serveur arriva avec nos cruchons de bière et renversa la moitié du liquide sur la table avant de s'éloigner aussitôt pour aller servir les autres clients.

— C'est ce que tout le monde dit, murmurai-je d'une voix maussade.

Ned avala une généreuse lampée de bière et s'essuya la bouche du revers de la main. Il se pencha en avant, le front plissé.

— Cette histoire de gredins qui auraient manqué leur crime... bon, là-dessus, tu dois en savoir plus que moi. Tout de même : je trouve curieux qu'ils lui aient pas lié les pieds et les mains avant d'le jeter à l'eau. Et ses vêtements ? On pouvait en tirer un bon prix, non ?

— Si ces gredins, comme tu dis si bien, avaient attaché leurs victimes, tôt ou tard, quelqu'un aurait suspecté leur forfait. Suppose qu'on ait repêché, l'un après l'autre, des cadavres flottant, nus, pieds et poings liés, dans les eaux de la Tamise. Qu'est-ce qu'on en aurait déduit ? Même les charognards qui écument la Tamise à la recherche de cadavres n'auraient pas tardé à vendre la mèche : d'une manière ou d'une autre, ils l'auraient signalé aux hommes du shérif. Non, ces funestes bandits se sont contentés de l'argent et des objets de valeur. Ils n'allaien pas prendre le risque de mettre en branle la justice, parce qu'alors on serait remonté jusqu'à eux. En revanche, quand on retrouve dans le fleuve un corps habillé de pied en cap et dépourvu d'entraves, on suppose tout naturellement qu'il s'agit de l'un de ces nombreux malheureux qui s'y noient chaque jour, victimes de leur inadvertance ou d'un mauvais coup.

Ned se frotta le nez.

— J'croyais t'avoir entendu dire qu'ils t'avaient attaché. J'en aurais mis ma main au feu.

— Effectivement, mais c'était parce que je n'avais pas bu le vin qu'on m'avait donné. Le fait est qu'après, ils m'auraient assommé et m'auraient détaché avant de me lâcher dans la Tamise.

— Soit ! dit-il avant de prendre une nouvelle gorgée de bière. Je me rends. Il se pourrait bien qu'Irwin Peto dise vrai, alors.

— Est-ce le nom que tu lui donnes en privé ? lui demandai-je avec curiosité. Ne l'appelles-tu pas maître Clement ?

— J'sais jamais trop quel nom lui donner, reconnut Ned. Au début, j'étais persuadé que c'était un imposteur, mais, par la suite, j'ai été pris de doute. En plus tu viens de m'dire que c't'histoire de crime manqué tient debout. Et puis mon maître l'a toujours cru, dès l'instant où il l'a vu.

— Oui, mais c'est peut-être parce qu'il n'a jamais voulu croire que Clement était mort, fis-je remarquer. Il refuse de se laisser

persuader du contraire. Et malheur à tous ceux qui essaient de le faire changer d'avis !

Ned vida son gobelet.

— Tu parles de maîtresse Alison et de maître Burnett ? Quelle misère ! Lui avoir fait un coup si pendable ! Tout ça parce que maître Burnett a eu le courage de dire tout haut ce que les amis de l'échevin pensaient tout bas ! Maître Burnett y est peut-être allé un peu fort, c'est vrai. Il aurait pu s'montrer plus diplomate. Mais il était en colère et il s'attendait pas à la riposte de mon maître. Mais qui aurait pu s'imaginer pareille insanité, tu peux me le dire ? Retirer la moitié de son héritage à sa fille parce qu'un individu tombé du ciel prétend être Clement, il faut déjà être fou, mais passons. Mais la déshériter complètement... ah ! ça me laisse sans voix !

Je soupirai. Tous ces bavardages ne menaient nulle part. C'était toujours la même histoire qui revenait, presque mot pour mot, dans la bouche de mes interlocuteurs ; même ceux qui avaient connu Clement Weaver avant sa disparition ne m'avaient fourni aucune information intéressante. Jusqu'à présent, hormis maître et maîtresse Burnett, personne n'était disposé à se prononcer sur l'identité du jeune homme. Dans ces conditions, comme je l'avais dit à Alison dans la matinée, la suite de mes investigations devrait sans doute attendre le printemps.

Depuis quelques minutes, je notais qu'une épaisse couche de neige recouvrait la cape des nouveaux arrivants ; ça et là, on entendait des gens prédire, avec des airs de prophètes, une vague de froid durable. Tout indiquait, selon eux, que la saison serait particulièrement rigoureuse : bien fou celui qui s'aventurerait au loin.

Soudain on entendit des éclats de voix au-dessus de nos têtes, puis un martèlement de pas retentit dans les escaliers et la porte qui donnait sur la rue clqua violemment. Bien que la plupart des clients de l'auberge n'y aient pas pris garde, Ned Stoner jeta un bref coup d'œil vers le plafond noirci par la fumée.

— Une dispute ? demandai-je.

Il haussa les épaules d'un air résigné.

— Dès qu'on joue de l'argent, tôt ou tard, il y a toujours de la dispute. On voit trop de jeunes coqs, de nos jours. Tous à faire les bravaches et à croiser le fer entre eux. Ils gagnent de l'argent aux dés ou à n'importe quel autre jeu du même acabit, se gorgent de vin bon marché plutôt que de boire une bière correcte, et se prennent pour les rois de la basse-cour. Et quand ils ont enfin cuvé leur vin, ils se retrouvent au cachot ou dans le donjon du château. La jeunesse d'aujourd'hui se croit tout permis, bougonna-t-il.

Je refrénai un sourire, car à ma connaissance, il n'était que d'un an ou deux mon aîné. Mais je décidai de ne pas relever.

— Penses-tu que l'un des ces fiers-à-bras puisse être le meurtrier d'Imelda Bracegirdle ?

Ned grogna.

— C'est plus que probable. Mais j'doute qu'y soit jamais conduit devant la justice. Ses amis le protégeront. Je parie qu'il était avec sa bande quand ça s'est passé. Un autre gobelet de bière ? ajouta-t-il sans conviction.

Je déclinai son offre et me levai.

— Je pense qu'on ferait mieux de rentrer tous les deux avant que le temps ne se gâte encore davantage.

Ned acquiesça. Les autres clients ne semblaient pas partager notre sage avis. La salle était aussi pleine et bruyante qu'à notre arrivée et, sitôt libérés, nos sièges furent occupés. Nous nous frayâmes un passage entre les tables en direction de la sortie et débouchâmes dans le corridor. Au fond du couloir, deux jeunes hommes montaient au premier étage. Un troisième lascar se tenait devant la porte d'entrée ; le visage éclairé par une torche qui brûlait au-dessus de sa tête, il tapait du pied pour faire tomber la neige de ses bottes.

Ned s'immobilisa, surpris.

— Bonsoir, maître Clement ! On vous a lâché la bride, hein ? Ce n'est pas trop tôt, si vous voulez mon avis !

En entendant la voix de Ned, Irwin Peto sursauta. Je notai que la main avec laquelle il défaisait maladroitement les cordons de sa cape tremblait fortement.

— Vous sentez-vous bien, maître... euh... Weaver ? m'enquis-je avec sollicitude.

Je reçus un regard noir en guise de récompense.

— Ça peut aller, dit-il d'un ton cassant, avant de se tourner à nouveau vers Ned.

— Mon père ne sait pas que je suis ici. Il me croit au lit, en train de dormir. Aussi je préférerais que tu gardes le silence sur notre rencontre.

Sur le ton du désespoir, il ajouta :

— Il me tient littéralement en captivité. Il craint tant de me perdre à nouveau !

— Je ne dirai rien, vous pouvez compter sur moi, répondit Ned d'une voix enjouée. Profitez bien de votre moment de liberté. Bonsoir !

— Bonsoir, fis-je en écho, avant de sortir sur les talons de mon compagnon de beuverie.

Dehors, c'était une véritable féerie. L'église de Tous-les-Saints dressait sa silhouette fantomatique à l'horizon et toutes les formes prenaient un doux arrondi sous leur manteau de neige étincelante. Le gel, qui pointait déjà dans le fond de l'air, ne tarderait pas à sévir. En attendant, Ned et moi étions presque aveuglés par un rideau de flocons tourbillonnants. Lorsque nous débouchâmes dans Corn Market, on distinguait à peine, de l'autre côté, Small Street et l'église St Werburgh postée en sentinelle à l'angle de la rue. Le bruit de nos pas étouffés par la neige, nous progressions en direction du Tolzey où nos chemins devaient se séparer, lorsque nous nous immobilisâmes pour échanger un regard interrogateur.

— N'as-tu pas entendu un gémissement ? fis-je.

Mon compagnon acquiesça.

— Je crois que oui.

Nous tendîmes l'oreille. Le son parvint de nouveau jusqu'à nous.

— Ça vient de là, dit-il en indiquant le chemin que nous venions d'emprunter.

Nous fîmes demi-tour, et, guidés par le bruit, parvînmes jusqu'à l'église. Sous le porche, un homme gisait à terre, recroqueillé sur lui-même. Je m'agenouillai et, quand je l'eus délicatement mis sur le dos, son visage fut visible dans le faisceau de lumière projetée par la lanterne du plafond.

Ned eut le souffle coupé.

— C'est maître Burnett, dit-il. Il a reçu une méchante rossée, visiblement.

CHAPITRE IX

William Burnett commençait à recouvrer peu à peu ses sens, poussait des gémissements et marmonnait quelque chose d'une voix entrecoupée. Je me penchai encore dans l'espoir de saisir quelques mots, mais son élocution était trop confuse pour être intelligible. Le froid s'aiguisait et il devait être mis à l'abri au plus vite.

Je levais les yeux vers Ned Stoner, qui l'observait par-dessus mon épaule, inquiet.

— Cours chez les Burnett et fais venir deux hommes avec une litière. Pendant ce temps, je vais le transporter dans l'église : il y sera à l'abri du froid au moins.

— D'accord, dit Ned avant de disparaître dans Small Street au pas de course, tandis que je poussais la porte de St Werburgh pour porter maître Burnett à l'intérieur. L'attente ne fut pas longue. À vrai dire, j'avais à peine reposé ma charge au sol que la porte s'ouvrit brusquement. Alison apparut. Elle avait négligé de rabattre le capuchon de sa pèlerine et ses cheveux étaient mouillés par la neige. Elle n'avait pas pris le temps de changer de chaussures ou d'attacher des patins et ses souliers d'intérieur en velours étaient trempés comme le bord de sa robe et sa cape.

— William ! s'exclama-t-elle, avant de s'accroupir auprès de son mari.

Elle leva les yeux vers moi.

— Que s'est-il passé ?

Je n'eus pas le temps de répondre, car l'arrivée des domestiques, qui portaient une litière improvisée à la hâte au moyen d'une couverture nouée entre deux bâtons, suspendit tout échange jusqu'à ce que William arrive à bon port dans la maison de Small Street. Là, au chaud et à la lumière des chandelles, il fut plus aisé d'apprécier son état. Aucune fracture

n'était visible, mais son nez tuméfié saignait et, outre les bleus qui lui couvraient le visage, il avait un œil à demi clos et l'autre qui commençait déjà à se décolorer. Tandis que les femmes de la maisonnée s'empressaient autour du blessé, Alison Burnett envoya l'une de ses servantes réveiller le médecin qui résidait non loin de là, dans Bell Lane.

— Et tâche de ne pas revenir bredouille ! recommanda-t-elle à la malheureuse fille. Le vieux charlatan refusera de sortir par une nuit pareille si on lui laisse le choix. Et toi ! fit-elle à l'intention de l'un de ses domestiques, va avertir le guet. Quant à toi, Ned Stoner, tu peux partir et annoncer la nouvelle à mon père. Même si je n'espérance aucune compassion de sa part, note bien !

Comme elle ne faisait pas attention à moi, je m'attardai dans l'espoir que William Burnett serait en mesure de nommer son assaillant une fois revenu à lui. Je proposai donc de le porter jusqu'à son lit et mon offre fut acceptée avec gratitude. Ainsi, avec l'aide du second serviteur qui prit son maître par les pieds, j'engageai le corps inerte de William dans les escaliers étroits et tortueux qui menaient à la chambre à coucher conjugale et le déposai délicatement sur le dessus-de-lit de damas rouge. Au même moment, il remua et ouvrit les yeux.

— William ! Que s'est-il passé ? demanda son épouse, penchée au-dessus de lui. Qui vous a roué de coups comme cela ?

Le regard vide, William posa un moment les yeux sur elle, puis tourna vivement la tête sur l'oreiller.

— Qui vous a fait cela ? répéta-t-elle.

Me tenant debout invisible dans l'ombre, je pouvais voir le blessé assez distinctement à la lumière d'une chandelle placée à côté du lit. Ses yeux se rouvrirent : cette fois il était pleinement conscient. J'aurais juré qu'il se souvenait parfaitement de l'incident. Son souffle soudain court et difficile, son visage éveillé jusque dans ses moindres replis étaient des signes qui ne trompaient pas. Ils achevèrent de me convaincre que William connaissait l'identité de son agresseur et le motif de cet assaut.

Puis son regard se perdit dans le vide et ses traits se détendirent. Il se tourna vers Alison.

— Quelqu'un m'a attaqué, marmonna-t-il.

Mais, en dépit des questions insistantes d'Alison, ce fut là à peu près tout ce qu'on put tirer de lui. Il lui rappela qu'il était parti à *La Nouvelle Auberge* prendre une chope de bière. En chemin, à l'angle de l'église St Werburgh, entre Small Street et Corn Market, un homme au chaperon rabattu l'avait intercepté pour lui demander sa bourse. Comme il refusait d'obtempérer, l'individu l'avait frappé jusqu'à ce qu'il perde connaissance ; après cela, et jusqu'à la minute présente, il ne se souvenait plus de rien.

— Ned Stoner et moi avons croisé Irwin Peto à *La Treille verte* quelques instants avant de trouver maître Burnett, dis-je placidement.

Le son de ma voix, tandis que je pénétrais dans le cercle de lumière, fit sursauter William.

— Qui... Qui est-ce ? dit-il d'une voix tremblotante.

Je lui expliquai :

— Ne vous a-t-on pas dit par quel nom Clement Weaver se faisait appeler pendant toutes ces années de perdition ?

— On nous l'a peut-être dit, mais nous n'y avons pas fait attention, ronchonna Alison. Les boniments de cet individu ne nous intéressent pas.

Une étincelle de colère s'alluma tout à coup dans ses yeux.

— William, d'après vous, se peut-il que ce soit lui qui vous ait molesté ? Il serait tombé sur vous tout à fait par hasard et aurait décidé de se venger de nous parce que nous refusons de le reconnaître.

— Euh, oui... c'est bien possible, reconnut son mari d'une voix lente. Mais je n'en ai aucune preuve. Pourquoi m'aurait-il demandé mon argent, alors ?

— Pour brouiller les pistes, voyons !

Une moue dédaigneuse se figea sur le visage d'Alison.

— Si maître Chapman et Ned Stoner ne l'avaient pas rencontré à *La Treille verte*, nous n'aurions pas su qu'il se trouvait dans les parages, poursuivit-elle.

— Quand l'individu a porté ses coups, ajoutai-je, la violence du geste a peut-être fait retomber son capuchon en arrière et

découvert sa tête. Réfléchissez, maître ! Ne vous souvenez-vous pas d'avoir aperçu son visage ?

William hocha la tête.

— J'ai défailli au premier coup.

Il regarda sa femme.

— Mais si ça se trouve, vous avez raison, mon amie. C'était peut-être lui.

Sa réponse me déconcerta. Je restais convaincu que William Burnett avait reconnu son assaillant et que ce dernier n'était pas Irwin Peto. Du reste, pourquoi jugeait-il nécessaire de mettre un nom sur le visage de son agresseur ? De tout temps, toutes les villes du royaume ont été infestées d'oiseaux de proie qui se tiennent à l'affût de leur victime à la nuit tombée pour perpétrer leur larcin, leurs violences ou leur crime. Si William avait soutenu qu'il avait été attaqué par un coupeur de bourses, personne n'aurait songé à mettre en doute ses affirmations. En revanche, en allant incriminer Irwin Peto devant son père – et, dans son humeur présente, elle était susceptible de le faire –, Alison ne ferait qu'aggraver les griefs de l'échevin à leur égard.

William dut s'en aviser en même temps que moi, sembla-t-il, car il se secoua tout à coup, et, pris d'agitation, agrippa le bras de sa femme.

— Non, non ! Ce n'était pas lui ! J'en ai la certitude maintenant ! Alison, je vous défends d'aller raconter l'incident à votre père. C'était un vulgaire détrousseur, je vous assure.

Sa voix était implorante. Aveuglé par la peur de dévoiler son secret, il s'était autorisé à mettre en cause une autre personne ; désormais, s'il ne parvenait pas à faire revenir son épouse en arrière, il allait regretter ce mensonge. Mais, estimant désormais que ses relations avec son père ne pouvaient être pires que ce qu'elles étaient, Alison avait, je le voyais bien, abandonné tout espoir de réconciliation. Dès lors, son unique plaisir consisterait à lui faire voir, à la première occasion, la nature dépravée de celui qui se faisait passer pour son fils. Je voyais bien, en outre, qu'à ses yeux la soudaine volte-face de son mari n'était rien de plus qu'une feinte destinée à apaiser son courroux ; les paroles réconfortantes, les serments par lesquels elle l'assurait de sa confiance ne rendaient que plus manifeste

son incrédulité. William dut s'en rendre compte, car, au bout d'un certain temps, il abandonna tout effort pour la convaincre, et, reposant la tête sur ses oreillers, ferma les yeux.

À contrecœur, je décidai de prendre congé d'eux. Je n'étais plus d'aucune utilité et je commençais à me sentir importun. De surcroît, il était grand temps que je rentre à la maison. Ma longue absence me vaudrait très certainement d'être accueilli avec des reproches. Et, comme ni maîtresse Burnett ni son mari n'eurent aucun mot pour me retenir, après les avoir salués du bout des lèvres, je descendis les escaliers et sortis.

Je ne peux pas dire que mon retour suscita l'enthousiasme de ma belle-mère ou de ma fille. Mais j'étais habitué aux silences désapprobateurs de Margaret et je commençais à me faire à l'indifférence d'Elizabeth à mon égard depuis qu'elle avait un compagnon de jeu du même âge. Néanmoins, Nicholas Juett n'était pas à ses côtés pour bien longtemps, ce qui expliquait la mine souriante de sa mère.

— On a eu la visite d'un frère lai du prieuré St James, dit Adela, alors que j'avais à peine fermé la porte sur le triste décor hivernal.

Se levant de son tabouret où elle était en train de reprendre, elle vint prendre ma cape mouillée et la secoua si vigoureusement que des gouttes firent siffler les bûches et le charbon qui brûlaient dans l'âtre.

— Les frères m'autorisent à occuper le cottage d'Imelda Bracegirdle pendant un moment. Si tout se passe bien, ils me le loueront à titre permanent.

— Voilà une bonne nouvelle, fis-je, avec un enjouement qui n'était pas du goût de ma belle-mère, laquelle me jeta un regard acrimonieux.

Mais je soupçonnais Margaret de n'être, au fond, pas si mécontente à l'idée du départ de sa cousine. Deux jours avaient amplement suffi à lui faire voir que la présence permanente d'une autre femme sous son toit ne lui disait rien qui vaille.

— Quand pars-tu ? demandai-je à Adela.

Celle-ci entreprit d'emmener les enfants sous sa houlette vers le lit et de les préparer pour leur toilette.

— Demain. Je me demandais si tu ne pourrais pas m'aider à transporter mes affaires là-bas.

— Mais bien sûr, répondit ma belle-mère à ma place. Tu te feras un plaisir de le faire, n'est-ce pas, Roger ?

— Bien entendu.

Je m'assis sur le tabouret laissé vacant par Adela pour enlever mes bottes.

— Et Adela peut m'emprunter tout l'argent dont elle aura besoin en attendant de trouver du travail.

— Je te remercie, mais ce ne sera pas nécessaire.

Adela versa de l'eau chaude dans une bassine et y ajouta de l'eau froide qu'elle alla tirer au baril dans l'angle de la pièce.

— Il me reste encore quelques économies. Et demain, Margaret m'a promis d'aller parler de moi à l'échevin Weaver.

— Vous feriez bien de passer tôt, dans ce cas, et de devancer sa fille, conseillai-je à ma belle-mère.

Je lui narrai alors ma journée tandis que je me servais de pain et de fromage en piochant dans les différents pots de terre cuite disposés sur la table en prévision de mon retour.

Peu après, quand les enfants furent couchés — mais loin d'être endormis, à en juger par les papotages et les fous rires qui parvenaient à nos oreilles à travers le rideau tiré —, et que nous fûmes attablés pour le repas, composé de bœuf salé et d'une soupe où avaient mijoté les légumes qu'on pouvait trouver à cette saison de l'année, je fus contraint de recommencer mon récit.

— Alors comme cela, tu penses que maître Burnett connaît son agresseur ? demanda ma belle-mère.

Avec un haussement d'épaules, elle ajouta :

— Ma foi, il a dû se faire une foule d'ennemis dans sa vie. L'influence de son père lui a toujours fait défaut. Il fait trop de manières pour cela. Il traite ses ouvriers en inférieurs ; les gens le sentent bien. En tous les cas, ça n'est pas très malin de sa part d'envenimer les relations entre sa femme et son beau-père. Si je te suis bien, c'est de ta faute, Roger. Tout cela parce que tu as ouvert ton grand bec, pour ne pas changer. Si tu avais évité de dire que tu avais vu cet individu, Irwin Peto ou pas, à l'entrée de *La Treille verte*...

Ce sujet, qui nous occupa jusqu'à l'heure du coucher, permit de combler les petits moments de gêne qu'aurait pu occasionner la détermination d'Adela Juett à quitter le logis de sa cousine moins de trois jours après son arrivée. Et bien après leur coucher, j'entendis encore les deux femmes causer de cette toute dernière nouvelle, chuchotant pour ne pas réveiller les enfants, désormais endormis, à l'autre bout du lit. J'étendis ma paillasse à distance raisonnable du feu mourant et pris une autre couverture dans l'armoire ; il me restait à espérer que la neige ne s'infiltrerait pas trop à travers le trou de cheminée pratiqué dans le toit. Je dormis d'une traite jusqu'au lendemain matin.

La neige avait cessé, mais il gelait à pierre fendre et une épaisse couche de verglas entravait les déplacements. Après vérification, il s'avéra qu'il était impossible d'actionner la pompe commune et que l'eau du puits avait gelé en profondeur. Aussi, aux premières lueurs du jour, les hommes du voisinage, moi inclus, furent réquisitionnés, pelle en main, pour remplir des chaudrons de neige, que les femmes feraient ensuite fondre sur le feu. Je me retrouvai en compagnie de Jack Nym et de Nick Brimble ; ils étaient tous deux déjà au fait de l'agression dont William Burnett avait été victime la veille.

— C'est vous et Ned Stoner qui l'avez trouvé, paraît-il, Chapman, fit Nick Brimble, qui s'interrompit pour essuyer la sueur qui perlait sur son visage.

En dépit du froid, l'effort physique le faisait transpirer.

— Oui. Nous l'avons ramené chez lui.

— À c'qu'on dit...

Cette fois c'était Jack Nym qui parlait.

— ... maîtresse Burnett a accusé l'gars qui prétend être son frère. Maître Burnett pense aussi que c'est p'têt' lui.

Comment, par saint Michel et tous les anges, avait-il eu cette information ? À croire qu'au plus profond de la nuit, qu'il neige ou qu'il vente, les nouvelles continuaient de se propager d'un logis à un autre, et, de proche en proche, passaient l'autre rive du fleuve. Je m'empressai de mettre les choses au clair.

— C'est effectivement ce que maître Burnett l'a encouragée à croire dans un premier temps, mais il s'est vite rétracté. Après y

avoir réfléchi à tête reposée, il a nié catégoriquement le fait et défendu à sa femme d'aller répandre une telle nouvelle. D'après ma belle-mère, c'est moi, en un sens, qui suis à l'origine de ce malentendu, confessai-je, avant de leur expliquer ce qui s'était passé. Si vous voulez mon avis – enfin prenez-le pour ce qu'il vaut –, William Burnett connaît le coupable mais n'en dit mot.

Après avoir échangé un coup d'œil, Nick Brimble et Jack Nym s'esclaffèrent.

— Ça, je veux bien le croire ! fit le premier.

— Ce sont sûrement les hommes de Jasper Fairbrother, renchérit Jack en s'étirant, estimant sans doute avoir fait assez d'exercice comme cela pour quelqu'un qui avait l'estomac vide.

Je ne connaissais Jasper Fairbrother que de nom ; on me l'avait à plusieurs reprises montré du doigt. C'était un maître boulanger qui s'obstinait à bafouer la loi – et notamment un édit municipal, promulgué quatre ans auparavant et destiné à protéger la profession des vendeuses ambulantes, qui autorisait celles-ci à vendre miches et tourtes. Il assurait son impunité en menaçant ses victimes de représailles au cas où elles s'aviseraient de porter plainte contre lui. Il employait à cette fin une équipe de trois ou quatre hommes de main au sein de laquelle il avait d'ailleurs un jour tenté, par des moyens très détournés, de m'enrôler ; sans succès puisque j'avais envoyé promener son messager.

— Mais quel lien William Burnett peut-il avoir avec Jasper Fairbrother ? demandai-je, interloqué.

Nick Brimble me fit un grand sourire.

— Ils sont tous deux férus de jeux de hasard, qu'ce soit les dés ou d'autres passe-temps de la même farine. Mais ils ont aussi en commun un vilain défaut qu'on voit souvent chez les riches : ils n'aiment pas céder la mise quand ils perdent. À *La Treille verte*, on raconte que William Burnett a perdu coup sur coup, ces derniers mois, et qu'il doit à Jasper Fairbrother une jolie somme d'argent. J'suppose que Jasper a fini par s'impatienter et lui a donné un avertissement. Si c'est ça, alors j'suis pas étonné que William cherche à cacher la vérité à maîtresse Burnett.

Je saisissai ma pelle d'une main et attrapai de l'autre la marmite pleine de neige.

— Voilà qui expliquerait bien des choses, enchaînai-je. Je ne savais pas que William Burnett était joueur.

— Il l'a toujours été. Il a de qui tenir, avec le père et le grand-père qu'il avait, déclara Jack Nym. Ils pouvaient se l' permettre, riches comme ils étaient ! C'est pareil pour William. Seulement, quand il s'agit d'acquitter ses dettes, il a la mesquinerie de renâcler et d'attendre qu'on l' mette au pied du mur. C'est la même chose avec ses impôts, d'après ce qu'on entend dire partout. Mais il est généreux avec lui-même, notez ; ça, il n'est pas regardant quand il s'agit de sa garde-robe ou des commodités de sa maison. Il a une bonne table.

— C'est qu'il n'aime pas cracher son argent quand il n'a rien en retour, voilà tout, ajouta Nick Brimble.

Je revins au cottage, où ma belle-mère attendait impatiemment la marmite de neige qu'elle plaça aussitôt sur le feu. Me retirant dans un coin, à l'écart des deux femmes, je ruminai les informations que venaient de me livrer Nick Brimble et Jack Nym, en attendant que Margaret puisse me donner de l'eau chaude pour me raser. J'étais sûr que leurs révélations au sujet de William Burnett étaient véridiques. Ces deux hommes de Bristol étaient plus au fait des rumeurs qui circulaient dans la ville que moi. Cela faisait certes plus de trois ans que j'y vivais, mais je m'étais absenté pendant de longues périodes et n'éprouvais pas le même intérêt qu'un natif pour le sort de mes voisins. J'osai tout de même mettre en doute leur opinion. À première vue, leur explication tenait debout ; elle confortait mon impression que William connaissait son agresseur, ou, du moins, les raisons de l'agression, et, par conséquent, avait tenu à détourner les soupçons de sa femme sur une autre personne. Pourtant, je ne parvenais pas à me ranger à l'idée que c'était là le fin mot de l'histoire. Je sentais qu'il y avait dans tout cela un mystère plus profond dont le sens m'échappait encore.

La voix impérieuse de ma belle-mère vint interrompre ma rêverie.

— Roger ! Tiens, voici ton rasoir avec de l'eau chaude. Pour l'amour du ciel, va donc te raser ! Si tu veux voir Adela installée avant qu'il fasse nuit, il va falloir te secouer.

Ainsi rappelé à mes obligations les plus immédiates, je m'exécutai sans tarder. Adela m'adressa un sourire timide et quelque peu désolé.

Margaret avait intercepté ce regard complice.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, ma chère cousine, en emmenant un garçon de l'âge de Nicholas dans un cottage où un meurtre a été commis il y a trois jours seulement ! gronda-t-elle, tout en versant des louches d'avoine dans le reste de l'eau bouillante.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? demanda Adela d'un ton placide en posant les cuillères et les bols sur la table. Nick n'est pas en âge de le savoir et quand bien même on le lui dirait, il n'en serait pas plus troublé que cela. Quant à moi, je ne vois pas où est le danger. Il est rare que la foudre frappe deux fois au même endroit. Je prendrai bien soin de fermer et de barrer porte et fenêtre.

Ma belle-mère dut se contenter de cette réponse. La voix de la vertu lui disait certainement qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour convaincre sa cousine. Secrètement, pourtant, elle devait se réjouir de la résistance qu'on avait opposée à ses efforts... pourvu que les deux foyers restent en lien étroit. Sa seule crainte, manifestement, c'était que nous nous mettions tous deux en travers de son projet de mariage.

— Surtout n'hésite pas à faire appel à Roger en cas de besoin, insista-t-elle au moment du départ. Et puis il faut que les enfants se voient un peu chaque jour. Ils s'entendent à merveille.

C'était un fait incontestable et, là-dessus, je n'avais rien à répliquer.

Ma belle-mère reprit :

— J'irai parler à l'échevin Weaver ce matin même pour voir s'il ne peut pas te trouver du travail comme fileuse.

Elle se tourna vers moi.

— Roger, je te charge d'acheter un rouet pour Adela. Ce sera notre cadeau pour fêter ton installation, ma chère cousine.

Comme cette dernière commençait à protester, Margaret leva un doigt menaçant :

— C'est comme ça, un point c'est tout. N'est-ce pas, Roger ?

Peu de temps après, tandis que nous cheminions dans High Street, Adela, chargée de son balluchon qui constituait tout son bien, et moi de Nicholas, tous deux en train de batailler pour ne pas glisser sur la neige compacte, ma compagne dit d'une voix calme :

— Ne t'en fais pas, j'ai compris quelles sont les ambitions de Margaret nous concernant. À dire vrai, je pense que j'avais senti ce qui se tramait dès avant mon arrivée à Bristol. Tes façons étaient si distantes, si prudentes à mon égard ! Et puis pourquoi t'avoir envoyé tout de suite me chercher, au lieu d'attendre la venue de Jack Nym à la belle saison ?

Adela inspira profondément.

— Enfin, ce que je veux dire, c'est que ses vues ne m' enchantent pas plus que toi. Mais tu peux être tranquille : je souhaite que nous soyons amis, rien de plus.

Je me tournai vers elle pour lui sourire.

— Je te remercie de ta franchise. Voilà qui nous tire d'embarras. Oui, j'espère que, dorénavant, nous serons bons amis.

Elle ne répondit pas, mais c'était bien ainsi. Nous nous étions compris.

Nous nous rendîmes d'abord au prieuré St James, puis au cottage de Lewin's Mead. L'un des frères nous accompagna jusqu'à la porte pour placer sous le sceau de l'autorité l'investissement des lieux, dans le cas où un voisin zélé contesterait notre droit d'entrer dans le cottage. Néanmoins, bien que j'eusse l'impression qu'une demi-douzaine de paires d'yeux me regardaient avec curiosité, personne ne se manifesta.

— Les hommes du shérif ont-ils avancé dans leurs investigations au sujet du meurtre de maîtresse Bracegirdle ? demandai-je au frère.

Il fit non de la tête.

— Le shérif est absolument certain que le malfaiteur est un rôdeur qui a essayé le loquet, et a tenté sa chance en voyant qu'il était ouvert. Là, il serait tombé nez à nez sur maîtresse Bracegirdle et l'aurait tuée.

— Je vois que cette explication te laisse sceptique, remarqua Adela quand notre accompagnateur eut repris le chemin du

prieuré, bien emmitouflé dans sa cape contre les rigueurs du climat. Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce qu'à mon avis, si c'était un voleur, il aurait pris ses jambes à son cou, répondis-je en déposant mon fardeau à l'intérieur du cottage. Et à supposer qu'il ait été résolu à en venir aux mains, il aurait assommé sa victime à coups de poing, ou bien à l'aide d'un tabouret. Il aurait même pu la poignarder, s'il avait trouvé un couteau à portée de main sur la table. Mais l'étrangler ? Non, ça ne tient pas debout. Il aurait fallu qu'il la surprenne par-derrière, or elle n'aurait sûrement pas tourné le dos à un intrus.

— Tu as peut-être raison, répondit Adela, songeuse, avant d'inspecter son nouveau gîte.

À l'exception d'une pellicule de poussière recouvrant tous les objets et d'une légère odeur qui se dégageait du dernier repas de la défunte, tout était resté à peu près intact depuis trois jours. Des cendres mortes gisaient encore dans le foyer et, comme je pus le constater après examen, les ustensiles de cuisine posés sur une longue étagère fixée à même la porte d'entrée étaient d'une propreté douteuse. Il y avait beaucoup à faire avant que l'endroit soit vraiment habitable.

— Par quoi veux-tu que je commence ? demandai-je à Adela.

Mais avant qu'elle puisse répondre, on frappa à la porte ; me trouvant à proximité de l'entrée, j'allai ouvrir. Richard Manifold se tenait sur le seuil.

CHAPITRE X

— Je suis venu vous présenter mes respects, maîtresse Juett, déclara-t-il en restant à l'extérieur, comme s'il ne savait pas quel accueil on allait lui réservier. J'ai appris que c'est à vous que le cottage a été loué et je voulais vous dire combien je m'en réjouis. Soyez la bienvenue à Bristol !

Adela s'avança, les bras grands ouverts.

— Richard Manifold ! Quel plaisir de vous revoir ! Cela fait si longtemps !

Jamais, même lors des retrouvailles avec ma belle-mère, je ne l'avais vue si animée et son enjouement me piqua au vif. Si liée eût-elle jadis été à l'huissier du shérif, sa cousine ne méritait-elle pas un accueil plus chaleureux qu'un simple ami ?

— Entrez donc, fit-elle, et fermez cette porte : il fait un froid glacial.

— Je ne peux pas m'attarder trop longtemps, répliqua-t-il tout en acceptant son invitation. Je vais chez maître Burnett. Il paraît qu'il a été molesté hier soir.

Tout en opinant du chef, Adela avança l'une des chaises, qu'elle dépoussiéra du pan de sa cape avant de s'octroyer l'autre siège.

— Je sais, oui. C'est Roger lui-même, ici présent, avec un serviteur de l'échevin Weaver, qui l'a trouvé et qui a aidé à le ramener chez lui.

Richard Manifold, qui m'avait ignoré jusque-là, tourna les yeux vers moi pour me saluer.

— Alors, c'est toi qui l'as trouvé, donc ? Maître Burnett t'a-t-il mis sur une piste ? A-t-il donné un nom ?

Après un temps d'hésitation, je répondis :

— Il a fait mention de ce jeune homme qui prétend être Clement, mais...

L'huissier du shérif coupa court à mes explications.

— C'est donc cela !

Comme nous le regardions avec étonnement, il reprit :

— Ce matin, des habitants de Broad Street ont mandé l'un de nos sergents à la maison de l'échevin pour mettre fin à une altercation qui avait éclaté entre maîtresse Burnett et deux des serviteurs de la maisonnée sommés de l'expulser. D'après mon ami, elle était en nage et déversait un torrent d'injures, traitant son père de noms qu'une dame respectable ne devrait pas connaître, et encore moins utiliser.

Adela pouffa de rire.

— Alors, sont-ils parvenus à la chasser ? demanda-t-elle.

Richard Manifold haussa les épaules.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, maîtresse Burnett a fini par accepter de se faire raccompagner chez elle par un serviteur de son père. Après cela, ils ont déposé une plainte contre elle pour trouble à l'ordre public.

Il secoua la tête d'un air désolé.

— Si c'est pas malheureux, tout cela ! Alison était une fille aimante ; c'est une véritable honte que ce vieux fou s'en prenne à elle de manière si extravagante. Mais elle est aussi têtue que lui. Elle ne veut pas envisager un seul instant que l'individu affirmant être son frère puisse dire vrai.

Il écarta le sujet d'un geste de la main.

— Mais bon, je ne suis pas là pour causer des affaires de mes voisins, mais pour vous souhaiter la bienvenue, maîtresse Juett. Même si je dois vous avouer que cela me fait bizarre de vous appeler de la sorte. Pour moi, vous resterez toujours Adela Woodward.

— C'était il y a longtemps, dit-elle en souriant. Maintenant je suis « la veuve Juett » et j'ai un garçon de deux ans. Mais je suis sûre que vous-même, vous êtes père, Richard.

— Je ne me suis jamais marié, répondit-il simplement, posant sur elle un regard mélancolique, qui, pour une raison mystérieuse, eut le don de m'agacer et me donna bougrement envie de leur secouer les puces à tous les deux.

Cependant, Adela dut sentir tout à coup comme une menace flotter dans l'air.

— C'est gentil d'être passé, dit-elle aussitôt, mais, comme vous voyez, j'ai beaucoup à faire si je veux que cette maison soit en état avant de coucher Nicholas ce soir.

À cette soudaine pensée, elle jeta un regard circulaire pour voir à quelle bêtise il était en train de se livrer et le trouva assis par terre dans le fond de la pièce, en train de jouer tranquillement parmi les joncs.

Rappelé à sa mission par ces mots dont il avait saisi le sens, Richard Manifold soupira avant de prendre congé de son hôtesse, non sans lui avoir promis de repasser un peu plus tard dans la journée pour voir comment elle s'en sortait.

— On a encore beaucoup de choses à se raconter, ajouta-t-il avec assurance. Je suis sûr que vous êtes curieuse de savoir ce que sont devenus vos amis et voisins d'autrefois.

Adela aurait pu rétorquer que sa cousine l'avait déjà amplement informée, mais elle n'en fit rien, ce qui me mit au comble de la mauvaise humeur. Il y avait chez elle tant de calme, de réserve et de maîtrise ! L'huissier du shérif faisait fond sur une ancienne amitié, que je soupçonnais de ne pas avoir été réellement réciproque, pour renouer un commerce grâce auquel le célibataire qu'il était occuperait agréablement ses soirées durant les deux longs mois d'hiver à venir. Ne le voyait-elle pas aussi bien que moi ? Alors pourquoi diable ne rabrouait-elle pas ce drôle ? Pourquoi lui donnait-elle des raisons d'espérer alors qu'il n'était pas digne de son attention, avais-je conclu avec arrogance ?

Non que j'accorde de l'importance aux fréquentations d'Adela, cela va de soi, mais j'étais scandalisé pour ma belle-mère. Margaret avait beaucoup compté sur le retour de sa cousine et toute personne susceptible de la priver de la présence et des soins dévoués d'Adela m'irritait.

— Par quoi veux-tu que je commence ? demandai-je quand la porte se fut enfin fermée sur Richard Manifold, réitérant la question que j'avais posée une demi-heure auparavant.

Mais un nouvel imprévu l'empêcha de répondre.

— Nicholas, qu'est-ce que tu fabriques là ? s'exclama Adela d'un ton sec.

Elle alla retrouver son fils et se mit à genoux à côté de lui. Comme je m'étais joint à eux, je découvris avec intérêt qu'une fois dégagée la jonchée – et Nicholas s'était activement employé à cette tâche, libérant un espace tout autour de lui –, le sol du cottage, loin d'être en terre battue comme je l'avais imaginé, révélait la présence d'un dallage. Mais ce n'était pas tout. À l'aide de ses vigoureux petits doigts, et au prix d'un ou deux ongles cassés, l'enfant essayait de soulever l'une des dalles qui formait une saillie.

— Nick, gronda sa mère, regarde un peu tes mains ! Elles sont toutes sales. Avec quoi va-t-on te laver ? On n'a pas encore d'eau.

Elle me jeta un regard inquiet.

— Il faudra que je fasse renfoncer cette dalle. C'est dangereux ; l'un de nous peut aisément trébucher dessus.

— En effet. Si cela se trouve, c'est comme ça que Nicholas l'a découvert, fis-je. Je m'en occuperai avant la fin de la journée. Mais d'abord, je voudrais voir s'il n'y a rien au-dessous qui la surélève.

Longue de neuf ou dix pouces, la dalle, que je parvins à soulever avec une étonnante facilité, occupait un trou pratiqué d'une profondeur de trois pouces dans la terre qui formait son assise ; cette cavité était d'une superficie légèrement inférieure à celle du carreau, qui, en temps normal, s'y emboîtait parfaitement. D'une main, j'en palpai toutes les parois.

— Le fond du trou est tapissé d'une épaisse toile cirée, dis-je. Mets ta main pour voir.

Docilement, Adela s'exécuta.

— Ça m'a tout l'air d'être une cachette. On a récemment déplacé la dalle. Mais à quoi pouvait-elle servir, à ton avis ?

Je pinçai les lèvres.

— D'après ton ami Richard Manifold, la rumeur voudrait que maîtresse Bracegirdle ait caché un tas d'or dans ce cottage. C'est ce que cherchait son meurtrier, selon lui ; il a hasardé l'hypothèse que le butin se trouvait dans le coffre sous la fenêtre. Mais, en admettant qu'elle ait effectivement détenu un tel trésor, cet emplacement aurait fait une bien meilleure cachette.

Adela leva les yeux vers moi, l'air pensif.

— Et le fait qu'il soit désormais vide, repris-je, suggère que le meurtrier savait très bien où se trouvait l'argent. Ce n'était pas un rôdeur, donc, mais un voleur qui a prémedité son forfait. Si ça se trouve, c'était quelqu'un qu'Adela connaissait et à qui elle avait confié son secret.

Elle acquiesça avec gravité.

— Tu avais raison. Oui, Imelda connaissait vraisemblablement son assassin et lui a ouvert sa porte. Une fois son larcin accompli, celui-ci n'a pas pris le temps de remettre correctement la dalle.

Je replaçai celle-ci ; elle s'ajustait parfaitement dans le trou, si bien que je n'eus pas à l'enfoncer au maillet. Mais le fait qu'elle s'ajuste si bien, précisément, recouvrait une énigme : comment l'ancienne occupante des lieux s'y prenait-elle pour la soulever en temps ordinaire ?

Comme le coin où nous nous trouvions était éloigné de la fenêtre et plongé dans la pénombre, je demandai à Adela si elle ne pourrait pas mettre la main sur un briquet d'amadou et quelques chandelles à mèches de jonc. Elle trouva le premier sur une étagère et alluma une lanterne avant de venir la poser par terre près de moi. Malgré sa faible luminosité, je parvins à apercevoir une entaille profonde pratiquée dans la dalle. La lanterne à la main, je parcourus la pièce du regard.

— Il doit y avoir quelque part un levier adapté à la forme de l'encoche, qui sert à soulever la pierre. Ne vois-tu rien qui ressemble à cela ?

— Il y a quelque chose qui traîne là-bas, parmi les joncs, dis Adela. J'avais déjà remarqué cet objet et je me demandais à quoi cela pouvait servir.

Elle se redressa et fit quelques pas dans la pièce, avant de revenir avec une barre de fer à tête en biais, dont le métal, corrodé par la rouille, commençait à s'effriter au niveau du manche.

— Est-ce que cela pourrait être cela ?

— Oui, exactement. Bien joué ! fis-je d'un air approuveur.

Je pris la tige de fer et en insérai l'extrémité recourbée à l'intérieur de l'encoche. La dalle se souleva sans effort et je n'eus aucune difficulté à la remettre dans sa position initiale.

— Faut-il informer les huissiers du shérif de notre découverte ? demanda Adela.

— Oui, je crois. Mais je ne pense pas qu'il abandonne la thèse du rôdeur pour autant. Ces gens-là sont parfois très obtus, ajoutai-je méchamment.

Comprenant aussitôt que ma raillerie visait Richard Manifold, elle fit l'une de ces moues perplexes dont elle était coutumière. Moi-même je ne savais pas trop pourquoi j'avais une dent contre ce personnage. Me dressant sur mes jambes, je m'apprétais à glisser le levier sous le lit pour le mettre hors de portée des petites mains fureteuses de Nicholas, lorsque je notai la présence de deux ou trois fils de soie restés accrochés à un fragment de rouille. Je dus pousser une exclamation, car Adela me demanda avec vivacité :

— Quoi ? Tu as trouvé quelque chose ?

En guise de réponse, je me dirigeai vers la fenêtre avec la barre et fus bientôt rejoint par Adela. J'entrouvris la croisée pour laisser pénétrer la pleine lumière. Il s'était remis à neiger et quelques flocons à la trajectoire oblique vinrent se poser sur nos épaules.

— Regarde ces brins de soie, fis-je. Ils doivent provenir du vêtement de celui qui a utilisé le levier en dernier.

Je les retirai très délicatement et les posai sur le revers de ma main. Adela avança prudemment la sienne et l'air déplacé par son geste fit bouger les fils.

— Deux fils noirs et un fil rouge. D'une soie particulièrement fine, fit remarquer Adela, pensive. Je ne sais pas grand-chose de maîtresse Bracegirdle, mais je doute qu'elle ait possédé une robe d'une étoffe aussi belle.

J'enroulai les fils autour de mon index et les passai à Adela.

— Donne-les à ton ami Richard Manifold lorsqu'il repassera ce soir et explique-lui comment tu les as trouvés. Bien, enchaînaï-je sans lui donner le temps de répondre, j'en reviens pour la troisième fois à ma question : par quoi veux-tu que je commence ?

La nuit tombait et l'heure du couvre-feu était imminente lorsque je m'en retournai enfin chez ma belle-mère, à Redcliffe. J'avais les os brisés de fatigue, car j'étais loin d'en être à ma première traversée du pont de la Frome ce jour-là : je l'avais franchi maintes et maintes fois lors de mes allées et venues entre le cottage et le marché. C'est que ma tâche ne s'était pas limitée à aller chercher de l'eau, couper du bois, changer la jonchée ou aider à préparer le lit ; j'avais également dû acheter de la nourriture et faire diverses emplettes pour la maison. Or à chaque fois que je revenais d'une commission, Adela m'annonçait qu'elle avait oublié quelque chose.

Comme son maigre pécule menaçait de s'épuiser, elle avait finalement été obligée de m'emprunter de l'argent. Pendant le déjeuner – nous mangeâmes des tourtes aux anguilles, achetées à un pâtissier qui tenait un étal près du Tolzey –, Adela se livra un peu plus et parla de son mariage avec Owen Juett. D'après ce que j'en avais compris, cette union n'avait pas été heureuse. Je la soupçonnais même d'avoir regretté son choix à peine arrivée à Hereford. Owen était pauvre ; valet chez un tonnelier, il n'avait jamais acquis le savoir-faire nécessaire pour s'établir à son compte et sa mort prématurée avait laissé Adela sans ressources. Le peu d'argent qu'elle possédait, elle l'avait gagné à la sueur de son front en travaillant dans l'auberge où Jack Nym l'avait rencontrée.

— Bah ! Je ne mérite pas que l'on me plaigne ou que l'on s'apitoie sur mon sort, avait-elle ajouté. Je savais quelle était la situation de mon futur mari avant de l'épouser et j'ai été assez sotte et têteue pour ne pas écouter les conseils de mes amis et de mes proches. Pour arranger les choses, notre union restait inféconde et nous nous en rendions mutuellement responsables, Owen et moi. Au bout de cinq ans, la naissance tant attendue a enfin eu lieu, mais Owen est mort un an après. Il a succombé à une épidémie de peste qui a ravagé le pays au printemps dernier.

Malgré ma détermination à ne pas me mêler des affaires d'Adela, je m'aperçus que l'intérêt et la sympathie qu'elle m'inspirait prenaient des proportions inquiétantes. Aussi

j'accueillis avec un profond soulagement la venue de Richard Manifold, qui vint mettre un terme à ma présence en ces lieux. Je pris congé d'eux avec un empressement qui frisait la grossièreté et fis la sourde oreille lorsque Adela me proposa de lui rendre visite le lendemain si j'avais du temps libre. Je laissai donc la jeune femme en compagnie de son admirateur, heureux de rentrer à la maison.

Margaret m'attendait de pied ferme. Elle me demanda de lui raconter la journée par le menu ; pendant ce temps, Elizabeth, esseulée depuis le départ de son jeune compagnon, était grimpée sur mes genoux et tentait d'attirer mon attention par un flot incompréhensible de sons inarticulés. J'y répondis du mieux que je pus, espérant que mes réponses seraient plus intelligibles que ses questions – si c'était bien de cela qu'il s'agissait. Je pus satisfaire la curiosité de ma belle-mère, qui fut fort marrie d'apprendre que j'avais laissé Adela en compagnie de Richard Manifold. Lorsque j'ajoutai que c'était la seconde fois que l'intéressé passait dans la journée, elle pinça les lèvres et se tut pendant plusieurs minutes.

Néanmoins, je finis par lui faire part (je m'en étais gardé jusque-là) de notre découverte au sujet de la cachette située sous le pavement du cottage, révélation qui l'arracha à sa bouderie et ranima sa curiosité.

— Que pouvait y cacher Imelda ? demanda-t-elle, plongeant dans de la farine d'avoine des filets de hareng salé qu'elle fit ensuite frire dans une poêle.

— Vu les circonstances de sa mort, l'argent est la première réponse qui vient à l'esprit. Mais il y a une autre question. Est-ce maîtresse Bracegirdle qui est, ou plutôt était, à l'origine de la cachette, ou en a-t-elle hérité avec le cottage ? Le trou avait-il été creusé par l'un des précédents locataires ? Et, dans ce dernier cas, Imelda Bracegirdle en connaissait-elle l'existence ?

— Pourtant tu as dit que la dalle avait été soulevée récemment, objecta ma belle-mère, qui laissa les harengs reposer un moment dans la poêle.

— Oui, mais il est possible que la cachette ait été connue de son meurtrier sans qu'elle n'en sache rien pour sa part, avançai-je.

Non sans raison, Margaret rejeta aussitôt l'hypothèse.

— Impossible ! John Bracegirdle louait le cottage au prieuré depuis très, très longtemps ; il l'habitait bien avant d'épouser Imelda Fleming. En fait, ajouta-t-elle, entraînée par son sujet, c'est certainement lui qui a fait faire ce trou pour mettre son argent en lieu sûr... il l'a même sans doute fait de ses propres mains pour éviter de divulguer son secret. On le disait pingre. Cette réputation était-elle méritée ? Je n'en sais rien, mais, quelles qu'aient été les intentions de son mari, Imelda connaissait l'existence de cette cachette, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. C'est donc là qu'elle aurait gardé son argent, à supposer que son mari lui en ait laissé. Cela dit, elle n'avait rien d'une femme riche, poursuivit-elle, tout en disposant les harengs dans une écuelle qu'elle me tendit ensuite. Si elle avait de l'argent, c'est qu'elle était aussi avare que John.

— Oui, et en dépit des bruits qui courent, rien ne prouve qu'elle en ait eu, semble-t-il, fis-je en entamant mon tardif repas après avoir posé Elizabeth sur le sol.

— Exact. Ce ne sont rien que des conjectures.

Ma belle-mère retira la poêle vide du feu pour la faire refroidir sur la pierre du foyer.

— Toujours est-il qu'on a assassiné Imelda Bracegirdle et, d'après ce que tu dis, visité cette cachette. Ma foi, dans ce cas de figure, il n'y a qu'une seule déduction possible.

— Pas forcément, objectai-je, davantage à titre d'hypothèse que par conviction.

Imelda Bracegirdle savait nécessairement à quoi servait la barre de fer, sinon elle ne l'aurait pas gardée pendant toutes ces années. J'étais plus que jamais certain d'avoir vu juste en subodorant qu'elle connaissait son assassin : il me paraissait invraisemblable qu'un rôdeur ait su où trouver l'or d'Imelda. Je me demandais quelles conclusions Richard Manifold avait pu tirer du nouvel indice qu'Adela avait déjà dû lui communiquer. Cette pensée me rappela ce qu'il nous avait dit au sujet d'Alison Burnett.

Cependant, ma belle-mère, qui avait reçu la visite de Goody Watkins, était déjà au fait des événements.

— J'aurais bien fini par te le dire, quand je m'en serais souvenue, dit-elle.

Elle s'assit soudain sur un tabouret et son visage me parut singulièrement pâle. Il faut reconnaître qu'elle n'avait jamais eu les joues très colorées pendant les mois d'hiver ; pourtant, ce jour-là, son teint était aussi blanc que de la craie.

— Vous sentez-vous bien ? lui demandai-je.

— Un léger étourdissement, c'est tout, répondit-elle. Apporte-moi un gobelet de bière du baril et ça ira.

Je m'exécutai et, de fait, après avoir bu quelques gorgées, elle se sentit mieux.

— Bien, reprit-elle en reposant son gobelet, de quoi était-on en train de parler ?

Je piquai à nouveau dans mon assiette de harengs.

— Vous disiez que vous étiez déjà informée de la scène qui avait eu lieu entre maîtresse Burnett et son père.

— Ah, oui ! Goody Watkins est passée après le déjeuner.

Margaret esquissa un sourire.

— Je suppose que sa troupe d'espions lui avait déjà fait son compte rendu.

Encouragée par le succès de sa plaisanterie, elle poursuivit :

— D'après l'une des commères, qui a rencontré Ned Stoner à la Grande Croix, maîtresse Burnett est venue aux aurores faire un boucan du diable devant la porte de l'échevin, accusant son prétendu frère de s'en être pris la veille à son mari devant l'église St Werburgh. Elle était au bord de la crise de nerfs, paraît-il ; après s'être fait ouvrir la porte, alors que les deux hommes étaient encore au lit, elle s'est précipitée à l'étage. Se jetant sur le plus jeune, telle une furie vengeresse, elle s'est mise à lui arracher les cheveux par poignées et à lui griffer le visage jusqu'au sang. L'échevin a alors essayé de s'interposer, mais comme il recevait le même traitement, il a dû envoyer l'une de ses servantes chercher Rob Short et Ned, afin que les deux hommes mettent sa fille à la porte. Il a également fait venir l'un des huissiers du shérif afin de porter plainte et la menacer d'une condamnation pour trouble de l'ordre public. Selon Ned, elle a fini par s'en aller, pleurant à chaudes larmes, le corps agité de tremblements fébriles.

Une fois mes harengs finis, je repoussai mon assiette puis attaquai les galettes d'avoine et le fromage que ma belle-mère avait placés devant moi. Puis, me souvenant des mots de Richard Manifold :

— Si ce n'est pas malheureux, tout cela ! commentai-je.

Après avoir poussé un soupir, Margaret se leva pesamment de son tabouret pour aller coucher Elizabeth.

— Ça, tu peux le dire ! renchérit-elle. L'échevin Weaver m'a paru très mal en point lorsque je suis passée chez lui cet après-midi pour le prier de bien vouloir prendre Adela parmi ses fileuses. Sa fille va finir par l'enterrer, si elle n'est pas plus circonspecte.

— Oui, mais elle le suivra dans la tombe, fis-je.

Manifestement persuadée qu'Irwin Peto était l'auteur de l'agression contre son mari, maîtresse Burnett n'avait pas ajouté foi au désaveu de William. Était-il bête de lui avoir mis cette idée dans le crâne ! J'avais eu l'imprudence de faire cette réflexion à voix haute.

— D'après ce que tu m'as dit, c'est toi qui as mentionné le nom de l'imposteur – enfin, si c'en est un – en premier. C'est toi qui as raconté à maître Burnett que Ned Stoner et toi l'aviez vu à *La Treille verte* ! fit remarquer ma belle-mère, fâchée.

J'aurais dû me souvenir que Margaret avait une bonne mémoire, notamment pour les détails sur lesquels on eût préféré ne pas revenir. Je changeai de sujet.

— Vous ne m'avez pas encore dit quelle a été la réponse de l'échevin à la requête que vous avez faite au nom d'Adela. Y a-t-il consenti ?

— C'était la gentillesse en personne. Il m'a invitée à lui dire de se présenter dès qu'elle le souhaiterait aux ateliers de triage pour prendre sa laine. De son côté il veillera à ce que le message soit transmis au contremaître d'ici la fin de l'après-midi. Il faut qu'on lui achète un rouet, Roger, nous le lui avons promis. Demain matin, pense à passer dans Temple Street, chez le menuisier, et tâche de te procurer le plus beau modèle de la boutique. Moi, j'irai à Lewin's Mead lui annoncer la nouvelle. Elizabeth peut venir avec moi : ça lui fera plaisir de revoir Nicholas.

Elle tint parole. Le lendemain matin, en dépit de mes efforts pour l'en dissuader tant elle paraissait faible, elle se mit en route aussitôt après le petit déjeuner. Il avait encore gelé sec pendant la nuit et au matin, il neigeait à nouveau.

— Restez au chaud avec Elizabeth. J'irai voir Adela juste après mon passage chez le menuisier, ajoutai-je.

Mais elle rejeta ma proposition.

— L'air frais me fera du bien, se contenta-t-elle de répondre.

J'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir ; en vain. J'allai donc faire mon achat chez le menuisier avant de repasser par la maison pour chercher ma balle. Je ne comptais certes pas m'aventurer loin de la ville par ce temps ; mais il me fallait renflouer ma bourse et les gens qui n'avaient pas le courage ou la force de sortir sous la neige appréciaient toujours d'être approvisionnés à domicile. L'heure du déjeuner était passée depuis un bon moment lorsque, à l'appel de mon estomac qui crioit famine, je franchis à nouveau le pont de Redcliffe, salivant déjà à l'idée de l'un de ces plats d'hiver cuisinés par Margaret.

Pourtant, lorsque je poussai la porte du cottage, nulle odeur appétissante ne vint m'accueillir. Au lieu de quoi, je trouvai ma belle-mère gisant à terre sans connaissance devant le lit, et ma fille en plein désarroi, qui sanglotait, cramponnée au bras de sa grand-mère.

— Mamie malade, m'annonça Elizabeth, levant un visage délavé par des traînées de larmes.

CHAPITRE XI

Avant la fin de la journée, ma belle-mère eut une forte poussée de fièvre qui dura plusieurs jours. Je pensai un moment qu'elle lui serait fatale ; en fait, l'effet débilitant de la maladie la cloua au lit pendant des semaines et il fallut attendre le début du mois d'avril pour qu'elle recouvre sa santé et ses forces.

Adela nous rendait des visites quotidiennes et ni elle ni nos voisins ne ménagèrent leur peine pour Margaret. Lorsqu'elle sut que nous traversions une passe difficile, maîtresse Burnett nous fit envoyer à ses frais le médecin de Bell Lane, qui administra à Margaret des remèdes à base de laitue séchée pour faire tomber la fièvre et de l'essence de rue et de romarin qui, selon ses dires, avait un effet purgatif sur l'organisme. En fin de compte, les témoignages de bienveillance que je reçus étaient au-delà de ce que j'espérais, et sans doute bien au-delà de ce que je méritais. Malgré tout, je me retrouvai avec un important surcroît de travail sur les épaules.

Jusque-là, je ne m'étais nullement douté de la fatigue et des contraintes que représentait la garde d'un enfant de deux ans. C'était ma belle-mère qui dispensait tous les soins nécessaires à Elizabeth et se levait la nuit pour aller la calmer lorsqu'elle se réveillait, ce dont elle avait pris la fâcheuse habitude, semble-t-il. C'est à moi que cette tâche incomba à présent et je ne pouvais plus être assuré d'une nuit de sommeil continu. En outre, le début de sa maladie nécessita ma présence constante à son chevet ; or, au petit matin, je ne pouvais pas compter sur le dévouement des autres. Il m'arrivait souvent de commencer la journée aussi fatigué que je la finissais.

Adela venait chaque matin s'enquérir de l'état de la malade et lui prodiguer ces soins plus intimes qui revenaient aux personnes du même sexe et que la délicatesse ne m'autorisait

pas à effectuer. Toutefois, elle ne pouvait s'attarder trop longtemps ; en effet, elle devait désormais gagner sa vie et ne pouvait négliger son ouvrage. C'était également le cas de ces voisines qui me rendaient de courtes visites au cours des brefs après-midi d'hiver ; mais l'une ou l'autre de ces généreuses femmes s'arrangeait toujours pour me remplacer auprès de ma belle-mère et de ma fille, le temps que j'aille écouter ma marchandise de porte en porte.

Toutefois, quand bien même je l'aurais voulu, je n'aurais pas pu aller bien loin. Le temps était aussi mauvais, pour ne pas dire pire, que l'hiver précédent : la nuit, le gel transformait en verglas la couche de neige tassée pendant la journée et les intempéries recommençaient de plus belle le lendemain. Les monticules de neige grisâtre s'élevaient chaque jour plus haut de part et d'autre de la chaussée ; les fontaines gelèrent (notamment la grande fontaine de Pithay, qui se trouvait près de Christchurch with St Ewen) ; plus grave, la citerne des Carmes, alimentée par un ruisseau qui dégringolait les hauteurs surplombant la ville, ne donnait plus qu'un mince filet d'eau et commença bientôt à se tarir. Or c'était l'eau de la citerne, qui, acheminée le long du pont de la Frome, alimentait les canalisations proches de la voûte de la porte St John, si bien qu'une nouvelle besogne s'ajouta à la liste des corvées saisonnières : faire fondre des blocs de glace pour se laver ou boire. Même les déchets se solidifiaient, avec cet avantage que les miasmes exhalés par les égouts à ciel ouvert étaient moins forts que d'ordinaire.

Dans ces circonstances, réduit à vivre au jour le jour du mieux que je le pouvais, je n'avais pas le loisir d'honorer ma promesse de contribuer à élucider le mystère de la réapparition de Clement Weaver.

— Après le rétablissement de ma belle-mère et quand les beaux jours seront revenus, je serai de nouveau en mesure de me déplacer. Je reprendrai mon enquête à ce moment-là, je vous le garantis, assurai-je à maîtresse Burnett, que j'avais rencontrée devant la Grande Croix par une matinée de la fin du mois de février.

Le nez rouge et les lèvres violettes, grelottant dans son manteau bordé de fourrure, elle eut la politesse de faire une halte pour m'écouter jusqu'au bout.

— Je comprends, fit-elle, ajoutant qu'au vu des circonstances elle ne saurait exiger davantage.

J'eus la témérité de lui demander comment son père supportait la froidure. Elle me foudroya du regard.

— Je n'en sais rien et n'ai aucune envie de le savoir, répondit-elle d'une voix aigre.

— Et maître Burnett ? Est-il complètement remis de son agression ?

— Il se porte de nouveau parfaitement bien, merci, Chapman, dit-elle avant de reprendre son chemin dans High Street.

Après quelques pas, cependant, elle s'immobilisa et me jeta un regard par-dessus l'épaule.

— Mais après le rétablissement de maîtresse Walker et une fois passé la saison des frimas, j'entends bien vous voir pour que vous m'exposiez vos plans.

Pour la deuxième fois, je lui donnai ma parole et me remis en route. J'enfilai Broad Street, traversai le pont de la Frome jusqu'à Lewin's Mead afin de vérifier qu'Adela avait assez de bois pour les quelques jours à venir. Je ne fus nullement surpris de tomber sur Richard Manifold, car, une fois sur deux, je le trouvai fourré chez elle. Je m'étais accoutumé à le voir constamment chez Adela et cette assiduité ne me gênait plus autant qu'au début. Personne, que ce soit lui, un autre officier ou le shérif lui-même, n'avait exploité les indices fournis par la découverte d'une cachette souterraine et celle de fils de soie sur la barre de fer servant à soulever la dalle. Ils étaient inébranlables : le meurtre d'Imelda Bracegirdle n'avait pas été prémedité et le criminel ne serait sans doute jamais traîné devant la justice ; du moins, tant que l'un de ses compères, jaloux de l'enrichissement soudain de son ami, ne le dénoncerait pas aux autorités. Pour justifier le fait que l'intrus connaissait la cachette, Richard Manifold avait fait valoir que, tôt ou tard, ce genre de secret parvenait toujours aux oreilles d'autrui. L'intérêt suscité par cette énigme retomba peu à peu

comme un feu de paille : au début du mois de mars, on ne parlait quasiment plus du meurtre d'Imelda.

Je croisai Irwin Peto une fois ou deux en ville et, à deux autres reprises, attablé à *La Nouvelle Auberge*. Mais il passait le plus clair de son temps terré dans la maison de l'échevin, et ne se montra même pas à l'occasion de la grande procession de la Chandeleur. Le temps exécrible et sa santé chancelante fournissaient une excuse suffisante pour vivre ainsi à couvert ; il comptait sans doute sur le fait que d'ici le printemps les gens seraient tellement habitués à l'idée que Clement Weaver était toujours vivant qu'ils auraient cessé de se poser des questions à son sujet. J'étais passé à plusieurs reprises chez l'échevin avec ma camelote dans l'espoir d'avoir une nouvelle discussion avec lui ; mais je ne pus ni le voir ni même entendre un lointain écho de sa voix, ce qui me donna à croire que dame Pernelle avait ordre de me confiner dans la cuisine pour limiter les risques d'une rencontre. Mon utilité s'était limitée à confirmer à l'échevin éperdu de tendresse que le récit du jeune homme était plausible.

Au début du mois d'avril, Margaret était complètement rétablie. Ayant tourné la page sur quelque six semaines de léthargie, elle s'affairait chez elle comme si elle n'avait jamais été malade ; elle avait repris les rênes de la maisonnée et tolérait mal toute ingérence extérieure, aussi bienveillante fût-elle. Dissuadés de faire plus, ses voisins se contentaient de s'enquérir de sa santé ; quant à moi, elle me fit comprendre que, durant la journée tout au moins, elle aimait autant que je ne sois pas là. Je ne demandais pas mieux ; rendu à ma liberté, je pouvais désormais me consacrer à mes engagements envers Alison et William Burnett.

Brusquement survenue à la mi-mars, la fonte des neiges avait entraîné dans son sillage de fortes crues qui firent déborder la citerne des Carmes et éclater quelques-uns des tuyaux acheminant l'eau jusqu'à la canalisation de St John. Mais le dégel avait aussi été le signe avant-coureur des beaux jours. Au début du mois d'avril, un halo de verdure recouvrait déjà les arbres ; des constellations de primevères tapissaient les bois d'étoiles jaune crème, et les violettes blanches, aux fragrances

melliflues, tremblaient au bout de leurs frêles tiges, agitant leurs pétales veinés de pourpre. Les arums sauvages pointaient leurs têtes encapuchonnées, dominant les étendues de petite oseille et de lierre terrestre, tandis que les larges corolles dorées des soucis d'eau se miraient à la surface ondulée des étangs. Et lorsque les rigueurs de l'hiver eurent fait place à la douceur printanière, porteuse des promesses de l'été tant attendu, une image vint de nouveau hanter mes rêves : deux yeux bleus au regard éperdu, sertis dans un visage délicat qu'auréolait une chevelure de la couleur des blés tendres.

— Pouvez-vous vous passer de moi pendant une nuit ou deux, Elizabeth et vous ? demandai-je un matin à Margaret pendant le petit déjeuner.

— Quelle question ! répondit ma belle-mère d'un ton sec. On s'est bien passées de toi pendant plusieurs années. Pourquoi veux-tu que cela change ? Je suis complètement remise.

Elle me contempla, l'air songeur.

— Quand tu dis une nuit ou deux...

Je m'efforçai de prendre un air innocent.

— J'aurai peut-être besoin d'une semaine, à vrai dire. Je dois me rendre à Frome pour le compte de maîtresse Burnett... Le cousin par alliance de l'échevin vit à Keyford.

J'étais conscient de l'embarras que trahissait ma voix en prononçant ces derniers mots.

Heureusement pour moi, le nom de cette localité ne lui dit rien. En effet, je ne m'étais pas étendu sur mes péripéties de l'été précédent lorsque je lui en avais fait le récit à mon retour et je doutais que mon histoire se fût gravée dans sa mémoire. Au surplus, par crainte de me trahir, je ne m'étais pas attardé sur le fait que j'avais accompagné Rowena Honeyman de Keynsham à Keyford, chez sa tante, expédition qui avait différé d'autant mon retour. Avant que mes yeux ne se soient posés sur cette beauté affligée par la disparition si tragique de son père, je n'avais jamais cru au coup de foudre et ne cultivais aucune passion particulière pour les romans de chevalerie et les récits narrant la vie des amants illustres : Tristan et Iseut, Lancelot et Guenièvre, Éloïse et Abélard. Or à présent, ces histoires faisaient ma délectation. Dans mes moments de solitude, je planais pour

ainsi dire dans une sphère éthérée, inaccessible à mes infortunés compagnons d'existence ; je rêvais d'accomplir quelque exploit chevaleresque qui me vaudrait l'amour et la vénération de cette adorable créature. En un mot, alors qu'âgé de vingt-quatre ans j'aurais dû avoir un peu de plomb dans la cervelle, je me comportais comme le plus immature des jeunes garçons.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis ma dernière entrevue avec cette jeune demoiselle, et j'espérais que cet intervalle de temps aurait suffi pour lui faire oublier les tristes circonstances de notre première et jusque-là unique rencontre. Sans cette coïncidence qui voulait que Baldwin Lightfoot résidât aussi à Keyford, il m'aurait fallu trouver une excuse pour me rendre là-bas. Dans le cas présent, je pouvais, en toute bonne conscience, réaliser mon vœu le plus cher tout en m'acquittant de mes promesses auprès des Burnett ; aussi, c'est le cœur en fête et plein d'entrain que je pris la route de Frome au début du mois d'avril.

Comme il a déjà été dit plus haut, je n'étais pas destiné à prendre part aux événements politiques dont l'ensemble du pays fut alors le théâtre ; j'allais néanmoins me trouver aux premières loges pour en suivre de près le déroulement, tout simplement parce que je me trouverais par hasard au bon endroit au bon moment. En janvier, à Tewkesbury, mon vieil ami Timothy Plummer m'avait appris quelles étaient les ambitions du duc de Clarence à la suite du décès de son épouse et de Charles de Bourgogne ; mais après mon arrivée à Bristol, accaparé par des problèmes plus personnels, j'avais peu à peu relégué cette information dans un coin de ma tête. Or, après trois jours de route, comme j'approchais de Keyford par une matinée apparemment paisible et sans histoires, j'étais à mille lieues de me figurer que je serais le témoin d'un autre volet de cette triste saga des frères ennemis.

Mon périple m'avait finalement conduit sur les plateaux qui bordent au sud-ouest l'ancienne ville saxonne de Frome, du haut desquels le village de Keyford surplombe la cité voisine. La veille, j'avais dormi très confortablement sur le sol de la cuisine

du château de Nunney où j'avais demandé l'hospitalité peu avant la tombée de la nuit. Sir John Poulet, qui occupait alors les lieux, s'était retiré dans sa résidence principale de Basing, dans le Hampshire ; heureux de la distraction qu'introduisait dans leur monotone existence l'apparition d'une nouvelle tête, les domestiques préposés à l'entretien du château durant les fréquentes absences de leur maître m'accueillirent à bras ouverts. Ce matin-là, je m'étais levé de bonne heure, et, par un heureux hasard, le cuisinier avait été aussi matinal que moi. On m'avait régale d'œufs au plat, de gâteaux de blé – et non d'avoine – et d'un petit gobelet de bière parfumée au miel et à la cannelle. Bien avant le lever du soleil, j'avais mis le cap sur le nord-est, en direction de Keyford. J'arrivai aux environs de midi, après avoir fait une halte en chemin pour déjeuner dans un cottage dont l'occupante, en plus de me servir ma pitance, m'avait acheté quelques babioles. Et pour mettre un comble à tous ces plaisirs, je me préparaïs à revoir Rowena Honeyman. Aussi, tout naturellement, je sifflotais en approchant du village dont l'enchevêtrement de toits ne dessinait alors qu'un point à l'horizon.

Une voix se fit entendre, surgissant de l'apparente solitude des environs.

— Tu as l'air bien gai, Roger, fit la voix d'un ton réprobateur.

Je bondis et, pivotant brusquement sur mes talons, brandis mon gourdin, paré à l'attaque.

— Dieu du ciel ! Tout doux, l'ami, tout doux ! m'intima la voix, derrière laquelle je reconnus bientôt Timothy Plummer.

La seconde d'après, je l'aperçus, assis sous un vieux chêne qui étendait une partie de sa ramure au-dessus de la route.

— Vierge Marie ! Vous m'avez fait une de ces frayeurs ! rétorquai-je, me jetant à ses côtés après avoir escaladé un petit tertre qui nous séparait. Que diable faites-vous dans le coin ?

— Toi et ta grosse carcasse ! geignit-il, contraint de se pousser pour que je puisse m'adosser au tronc de l'arbre. Qu'est-ce que ta mère avait dans son lait pour que tu pousses autant ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Mes fonctions d'informateur, fit-il sans m'en apprendre davantage.

— Qu'à cela ne tienne, fis-je en rassemblant mon gourdin et ma balle. Si vous ne souhaitez pas me le dire...

Il me tira de nouveau vers lui.

— Allons, ne te fâche pas.

Tout en continuant de se prélasser au soleil, il fit un mouvement de tête vers les maisons endormies. Je m'aperçus alors que, depuis ce poste d'observation, on pouvait voir distinctement Keyford dans toute son étendue.

— Plutôt paisible, comme village, hein ? Je commence à me demander si je ne suis pas là pour chasser l'oie sauvage, en fin de compte.

— Attendez-vous un événement particulier ? lui demandai-je, curieux. Il ne se passe jamais grand-chose par ici.

Le maître espion du duc de Gloucester se frotta le bout du nez.

— Je suppose que les nouvelles de l'extérieur ne sont pas parvenues chez toi, à Bristol. À moins que je me trompe ? Non ! C'est bien ce que je pensais, poursuivit-il d'un ton acerbe en me voyant hocher la tête. Je n'ai jamais vu une ville si absorbée par ses propres petites affaires ou celles de ses proches voisins. Les habitants de Bristol en savent plus sur le pays de Galles et l'Irlande que sur Londres. Ne parlons pas de la France !

— Qu'à cela ne tienne : éclairez-moi ! lui dis-je. Que s'est-il donc passé de si important « à l'extérieur » ?

Timothy Plummer fit la moue.

— Le duc de Clarence, mon garçon ! Voilà ce qui se passe !

— Le petit George ? dis-je en fronçant les sourcils. Attendez... lors de notre rencontre à Tewkesbury, je me souviens vous avoir entendu dire que le duc Richard craignait qu'il ne demande la main de Marie de Bourgogne... Ne me dites pas qu'il l'a fait !

— Si, et presque instantanément. Bien entendu, Margaret, la duchesse douairière, lui a apporté un soutien inconditionnel. Mais, Dieu soit loué, conformément aux prévisions du duc Richard, Marie a décliné son offre.

— Alors ? Cela n'a pas suffi à mettre un terme au litige ?

Mon compagnon haussa les épaules.

— À ton avis ? Tu connais Clarence.

Plongeant une main dans ma balle, j'en ressortis deux pommes, en-cas que la ménagère avait prélevé sur ses provisions d'hiver pour la route qu'il me restait à faire. J'en passai une à Timothy et, pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit de notre mastication.

— Si je me souviens bien, dis-je enfin, lors de cette même rencontre, vous aviez aussi prédit que le duc George rendrait la reine et sa famille responsables de son revers, s'il avait à essuyer un refus de la duchesse Marie.

Timothy croqua derechef dans sa pomme et hocha la tête d'un air sombre.

— C'est précisément ce qu'il a fait. Mais bon, il n'y a pas besoin d'être astrologue pour pronostiquer les réactions de Clarence. Toute sa vie durant, il s'est comporté comme ces enfants gâtés qui frappent du pied en hurlant pour qu'on s'intéresse à leur petite personne.

— Il a toujours détesté la reine et les autres Woodville, je sais. Mais il faut être juste : les épousailles d'Édouard ont dû être un coup sévère pour lui.

— Pour qui ne l'ont-elles pas été ? grogna Timothy. La duchesse Cicely a tempêté plusieurs jours contre le roi, allant même jusqu'à faire allusion à sa bâtardise. Mais c'est une histoire ancienne, maintenant. C'était il y a trente ans et, depuis, tout le monde a appris à s'en accommoder. Ou du moins à dissimuler ses sentiments.

— À l'exception du duc de Clarence, murmurai-je. Alors ? Quel coup prépare-t-il donc ?

Timothy haussa les épaules.

— Jusqu'à présent, il s'est contenté de déployer toute la malveillance dont il était capable. Il s'est absenté de la Cour à maintes reprises sans l'autorisation du roi. Et les quelques fois où il daigne honorer les autres de sa présence, son Premier goûteur a ordre de goûter chaque bouchée et chaque gorgée avant qu'elles franchissent les lèvres de son maître, qui laisse entendre par là, bien entendu, que la reine et sa parentèle essaient de l'empoisonner. Ses manières sont odieuses, même envers son frère aîné ; quant au comte Rivers, il l'ignore

délibérément. Le roi l'a un peu cherché, certes : sa Majesté a infligé un véritable camouflet à son beau-frère.

J'étais interloqué.

— Comment cela ?

Timothy me regarda, l'air exaspéré.

— Vous, gens de l'Ouest, vous êtes littéralement coupés du monde dans votre fief reculé, ou quoi ? Serait-ce simplement que tout ce qui ne concerne pas le commerce laisse les habitants de Bristol indifférents ?

— De grâce, venez-en donc au fait ! le suppliai-je. Je ne peux pas m'attarder.

— Le roi a choisi le comte Rivers comme candidat officiel du royaume à l'union avec la duchesse de Bourgogne, expliqua Timothy, dont le visage affichait un large sourire à révocation de l'épisode. Il se doutait bien que Marie éconduirait Anthony Woodville – ce qu'elle a effectivement fait, avec encore plus de fermeté que pour Clarence. Mais il savait combien cette demande en mariage ferait enrager son frère, et je pense qu'il n'a pas pu résister à la tentation de le remettre à sa place. L'ennui, c'est que cela a entraîné une jolie dispute, ajouta mon compagnon, tandis que son sourire retombait. Et comme toujours, c'est le duc Richard qui se retrouve contraint de jouer les pacificateurs. Sa santé s'en ressent ; je ne l'ai jamais vu aussi maigre, autant rongé par les soucis.

Je n'en fus nullement étonné : depuis qu'il avait atteint l'âge de la maturité, le duc de Gloucester n'avait cessé, semblait-il, d'arbitrer les conflits entre les deux frères aînés qui lui restaient. Il paraissait les aimer autant l'un que l'autre ; c'était là son malheur, à lui qui avait toujours été loyal au roi Édouard.

— Bien, et quel est le rapport entre ces événements et votre présence ici, dans ce coin perdu d'Angleterre ? lui demandai-je à nouveau.

Timothy croqua une dernière fois dans sa pomme avant d'en jeter le trognon.

— Ce coin perdu, me rappela-t-il, se trouve sur les terres de Clarence dans ce comté, et le château de Farleigh n'est pas bien loin. L'un de mes espions infiltrés dans la maison du duc George pense que quelque chose se prépare dans les parages, sans être

en mesure de spécifier la nature de l'opération. Pour l'instant, il ne peut s'en tenir qu'à de très vagues rumeurs ; à peine quelques mots chuchotés au creux de l'oreille. Cet agent est l'un de mes meilleurs éléments ; s'il dit vrai, cela signifie que le duc aurait pour une fois tenu ses projets secrets, ce qui est en soi un signe inquiétant. D'ordinaire, Clarence ne réussit pas à tenir sa langue.

J'étais toujours aussi dérouté.

— Mais il n'y a rien ni personne ici qui puisse intéresser les puissants de ce monde, répliquai-je. Je ne vois pas qui – ou quoi – à Keyford pourrait nuire à l'intégrité de son Altesse ou des Woodville.

— Qui parle d'attenter à leur intégrité physique ? objecta Timothy. En revanche, Clarence peut très bien avoir recours à des manœuvres visant à provoquer ou à diffamer son adversaire : à ses yeux, tout est bon pour essayer de s'attirer le soutien et la sympathie de la population. En tout état de cause, je suis là pour un jour ou deux en mission de surveillance. S'il n'en sort rien...

Il haussa à nouveau les épaules.

— Je suis tout aussi déconcerté que toi par le compte rendu de mon espion, mais je lui fais assez confiance pour prendre au sérieux toute information venant de lui.

Il se tourna vers moi.

— Maintenant, c'est ton tour de me dire ce qui t'amène ici.

Je savais que mon récit l'intéresserait, car notre amitié – si le mot n'est pas trop fort – remontait aux investigations que j'avais menées pour retrouver Clement Weaver six ans plus tôt ; or Timothy et son maître, le duc de Gloucester, avaient dans une certaine mesure pris part à cette enquête.

Après m'avoir écouté silencieusement jusqu'au bout, il se mit à rire.

— Viens donc travailler pour Sa Grâce, Roger ! Il t'en a plus d'une fois fait la demande. Tu serais un très précieux auxiliaire – pour lui comme pour moi. Dès qu'une énigme se noue, ton flair te conduit tout droit au cœur du mystère et ta curiosité naturelle ne te laisse pas de répit tant que tu ne l'as pas élucidé.

Je me levai précipitamment et jetai mon trognon de pomme sur ses genoux. Avec une exclamation agacée, il le retira d'un coup de main de ses chausses de laine fine.

— Non, merci, fis-je. Ma condition présente me convient ; j'aime être mon propre maître. Je dois y aller. Combien de temps comptez-vous rester ici ?

— Sans doute jusqu'à demain, mais pas au-delà. Où le dénommé Baldwin Lightfoot habite-t-il ?

Je fis un geste de la tête en direction des habitations éparpillées ça et là.

— D'après maîtresse Burnett, la propriété se trouve un peu en retrait du village et comprend un verger attenant à la demeure, entouré d'un haut mur. Or je ne vois qu'une seule maison qui réponde à cette description. De toute façon, si ce n'est pas celle à laquelle je pense, je n'aurai qu'à me renseigner ici ou là et je trouverai rapidement.

J'omis de lui dire que mon esprit était avant tout accaparé par un cottage visible au premier plan, abritant un poulailler derrière lequel s'étendait une petite mare à canards. Néanmoins, j'avais déjà pris le parti de faire passer le plaisir après le devoir ; je me remis donc en route sans quitter le champ de vision de Timothy. Je cheminai d'une traite jusqu'au village, ne m'arrêtant qu'une seule fois pour demander à un inconnu si la maison de Baldwin Lightfoot était bien celle que jouxtait le verger.

Mon informateur était un homme du cru : un bûcheron, à en juger par la serpe qui se balançait au bout de sa main et la cognée qu'il portait en travers de l'épaule.

— Ouais, c'est ben la maison à maît' Lightfoot. Et à côté, c'est celle de la veuve Twynyho. Elle était tantôt l'une des dames d'honneur de la pauv' duchesse de Clarence – Dieu ait son âme !

De toute évidence, une grande dignité était attachée à cet office au sein d'une maison de rang royal.

Je le remerciai et repris mon chemin vers la maison de Baldwin Lightfoot dans la quiétude de l'après-midi. Alors que je m'approchais de la demeure, j'entendis, très assourdi et résonnant depuis plusieurs milles à la ronde, un martèlement

régulier de sabots, et, perçant de temps à autre le silence environnant, un cliquetis de harnais.

CHAPITRE XII

Solidement construite en pierres de la région, la maison de Baldwin Lightfoot, bien que trop petite pour mériter le nom de manoir, constituait néanmoins une imposante bâtie. Dotée d'un vaste cellier en sous-sol, elle abritait une cour pavée à l'avant et un jardin à l'arrière. Le long de la façade latérale s'étendait le verger, dont les arbres élançaient leurs cimes à peine plus haut que le mur qui l'enserrait.

Je traversai la cour et frappai à la porte. Je fus accueilli par une femme âgée, vêtue d'une robe de gros drap bleu foncé, d'un capuchon et d'un tablier de lin blanc pas tout à fait nets et légèrement chiffonnés. Le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture la désignait comme la gouvernante de Baldwin.

— Votre maître est-il chez lui ? demandai-je.

Elle avisa ma balle.

— Pas pour les colporteurs, non. Mais la servante et moi, nous pourrions être intéressées, si vous voulez bien passer dans la cuisine.

— Je ne suis pas venu faire commerce de mes articles, répondis-je. Je viens porter une lettre à maître Lightfoot de la part de maîtresse Burnett, l'une de ses parentes de Bristol.

Sceptique, la gouvernante me lorgna d'un air suspicieux ; elle voyait bien, pourtant, que mes paroles avaient un air de vérité.

— Et pourquoi aurait-elle envoyé un colporteur ? demanda-t-elle.

Par chance, avant qu'il me soit nécessaire d'en venir à de quelconques explications, j'entendis une porte s'ouvrir derrière elle et quelqu'un s'approcher à pas comptés avant de paraître à ma vue.

— Qu'est-ce que c'est, Janet ? Qui est cet individu ?

Grand, d'une robuste complexion, l'homme était très certainement âgé d'une cinquantaine d'années ; on devinait, derrière son embonpoint, ce qui avait dû être une forte carrure. Il avait sans doute eu très belle figure dans sa jeunesse, mais son visage s'était amolli et empâté, ne donnant à voir qu'une caricature de sa beauté d'antan.

Gagnant du terrain sur ses cheveux bruns clairsemés et abondamment striés de gris, la calvitie dégageait son large front bombé ; seuls ses yeux, d'un gris clair étrangement lumineux, gardaient encore une étincelle de jeunesse. Des restes de son repas maculaient son menton lisse et ses vêtements dégageaient une odeur âcre et déplaisante. Et cependant, à son maintien suffisant et à son air complaisant, on avait tôt fait de déceler la personne satisfaite d'elle-même et de son œuvre.

— Ce colporteur dit avoir une lettre pour vous de la part de maîtresse Burnett, expliqua la gouvernante, confirmant, s'il était nécessaire, que j'étais effectivement en présence de Baldwin Lightfoot.

— De ma cousine Alison ?

Il plissa le front. Comme dame Janet, il ne comprenait pas pourquoi sa parente aurait pris un individu de mon espèce pour messager. Mais quelque chose détourna son attention, celle de dame Janet et la mienne ; à vrai dire, ce furent tous les villageois qui, bientôt, s'intéressèrent à une scène se déroulant à moins d'une centaine de yards de nous.

Pendant que j'étais sur le seuil, le bruit des sabots et le tintamarre assourdissant des harnachements n'avaient cessé de s'intensifier. Tout à coup, les cavaliers apparurent. Nous nous trouvâmes alors pris au milieu d'un grand tumulte de chevaux qui se cabraient et tiraient sur le mors et de voix qui lançaient des sommations. Le temps de descendre de leur monture, et des hommes en armes portant la livrée du duc de Clarence étaient déjà en train de forcer la porte d'une maison voisine, sans avoir pris la peine de frapper et d'attendre qu'on réponde à leur semonce, rudoiant sans s'embarrasser de formalités les téméraires qui se mettaient en travers de leur passage. Puis on entendit des hurlements atroces s'élever à l'intérieur de la maison ; c'étaient ceux d'une femme saisie d'effroi. Quelques

minutes plus tard, les bras immobilisés, le visage sanguinolent, l'occupante des lieux fut tramée à l'extérieur puis jetée en travers des arçons d'une selle sans plus d'égards que s'il s'était agi d'un sac de grains. Les voisins, que ce tohu-bohu avait fait sortir de chez eux, étaient pétrifiés de terreur devant ce spectacle. N'était-il pas la manifestation de cette sourde menace qui plane constamment au-dessus de nos têtes, prête à s'abattre subitement sur nous pour faire basculer nos paisibles existences, même par un jour des plus radieux et sereins qui soient ?

Horrifié, je me retournai vers Baldwin Lightfoot.

— Que font-ils ? Qui est cette femme ? Par pitié, aidez-moi à les arrêter, dis-je en le saisissant par le bras.

— Ne vous mêlez donc pas de cette affaire, l'ami !

Il retira ma main de sa manche.

— Cela ne vous regarde pas. Allons, écartez-vous de là ! Venez donc à l'intérieur !

Sur quoi, il m'attrapa et me traîna quasiment à bout de bras de l'autre côté de la porte, déployant une force inattendue face au danger. Je me débattis pour reprendre le chemin de la porte.

— Nous n'allons pas les laisser enlever cette femme sans bouger le petit doigt ! Si nous unissons nos forces, vous, moi et les autres hommes du village...

Sans prendre le temps de terminer ma phrase, je relevai le loquet et m'élançai dans la cour en direction de la rue.

Mais Baldwin Lightfoot, le bien nommé²¹, était d'une agilité et d'une promptitude supérieures à celles que je lui aurais prêtées. Me rattrapant en un clin d'œil, il noua ses bras autour de moi et les serra comme un étau.

— On ne plaisante pas avec ces gens-là ! me siffla-t-il dans l'oreille.

Je me débattis comme un forcené.

— Lâchez-moi ! Libre à vous de rester là. Mais laissez-moi faire ce qui est en mon pouvoir. Personne ne vous oblige à intervenir.

²¹ En anglais, *light foot* : pied léger. (N.d.T.)

— Oui, mais vous allez me compromettre : vous avez déjà franchi mon seuil, rétorqua-t-il, resserrant son emprise autour de ma taille. On vous aura vu venir de cette maison et cela sera retenu contre moi. Du reste, il est trop tard, ajouta-t-il d'une voix triomphale. Ils sont déjà partis.

Il disait vrai. Une fois la malheureuse fermement attachée et bâillonnée et l'un des ravisseurs monté en selle derrière elle, les hommes en armes s'éloignèrent au grand galop sur la route ; bientôt ils ne furent plus qu'un nuage de poussière à l'horizon, le bruit sourd de la cavalcade faiblissant peu à peu à mesure qu'ils disparaissaient dans le lointain...

Le silence retomba sur Keyford et on n'entendit plus que le chant des oiseaux dans les rues du village. Le soleil parsemait l'herbe et le chemin troué d'ornières de taches de lumière ; les pommiers en fleur exhalaient leur parfum délicat par-delà les murs du verger. N'était la porte défoncée de la maison voisine, le violent épisode qui venait de se produire n'eût été qu'un mauvais rêve. Tout s'était passé si rapidement et de façon si inattendue que les habitants de Keyford erraient ça et là, atterrés et sans voix. Puis, de petit attroupements commençaient à se former : au milieu des murmures et des embrassades, chacun essayait de réconforter l'autre et de comprendre la scène dont il avait été témoin. Baldwin me relâcha pour aller se joindre à un petit groupe de gens assemblés devant le portail de sa maison.

— Pourquoi le duc de Clarence a-t-il fait arrêter la veuve Twynyho ? lança-t-il à la cantonade. Elle était dame d'honneur de feu la duchesse Isabel et membre de sa maison.

Un murmure d'approbation se fit entendre, puis une femme prit à son tour la parole :

— Ankaret était la douceur même. Qu'a-t-elle bien pu faire pour être traitée de la sorte, ou même s'attirer la colère du duc ? dit-elle, parcourue d'un frisson. Et dire que nous sommes tous restés là les bras croisés !

— Et qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? rétorqua un autre villageois avec humeur.

Pourtant, à en juger par les regards soudain fuyants, il était manifeste qu'un sentiment de culpabilité commençait à gagner

l'auditoire. C'était pourtant la triste vérité : face à ces hommes armés, nous étions tous totalement impuissants. Toutes nos forces réunies et dressées contre eux comme un seul homme n'y auraient rien changé ; sans compter que le surgissement inattendu de ces hommes en armes avait neutralisé en nous ce fol espoir qui vous prend devant les coups du sort. De toute façon, qui aurait osé braver la colère du puissant duc de Clarence, dont les représailles étaient si promptes et si redoutables ? Quels qu'aient été les torts d'Ankaret Twynyho envers le petit George, le châtiment qu'on lui avait infligé était assurément disproportionné.

Le petit George... Ce surnom légèrement dépréciatif ramena mes pensées vers Timothy. Depuis un quart d'heure, j'avais complètement oublié sa présence en ces lieux. Je survolai du regard les alentours dans l'espoir de le trouver et fus récompensé de ma peine : il tramait aux abords de la foule. Je laissai Baldwin Lightfoot qui, la voix étouffée d'incrédulité, discutait toujours avec ses voisins, et dirigeai mes pas vers Timothy. Mais à ma vue, celui-ci s'écarta davantage encore du groupe, comme s'il cherchait à m'éviter. Je ne changeai pas d'avis pour autant.

— Alors, était-ce l'événement que vous attendiez ? lui demandai-je.

Face à son silence, que j'interprétai comme un assentiment, je poursuivis :

— Que signifie tout cela ? J'ai entendu dire que la pauvre femme qu'on a arrêtée, la veuve Twynyho, était dame d'honneur de la duchesse Isabel. Un tel titre devait lui valoir la confiance de sa maîtresse et du duc. Et pourquoi l'avoir brutalisée de la sorte ? Quel besoin de faire appel à une débauche d'hommes armés pour arrêter une femme sans défense ?

Timothy haussa les épaules.

— Pour marquer les esprits, je suppose. Pour s'assurer qu'on parle de l'incident et que la rumeur se propage bien au-delà des frontières de Keyford et de Frome. Pour faire savoir à la population que cette femme est une dangereuse criminelle. Pour faire connaître à la face du monde que George de Clarence n'est pas n'importe qui et que quiconque provoque son courroux

s'expose à un terrible châtiment. Pour le moment, je n'en sais pas plus que toi, Chapman, mais le temps nous dira vite de quoi il retourne. La réponse à cette énigme nous viendra dans une semaine ou deux, si ce n'est pas plus tôt. Bien, à présent je dois retourner à l'auberge où je loge pour récupérer mon cheval. Il faut que je me mette en route pour Londres dans l'heure. Le duc Richard a une fois de plus quitté ses terres du Nord dans l'espoir de maintenir la paix entre ses frères ; j'ai ordre de venir le rejoindre pour l'informer au plus tôt du moindre incident.

Sans même prendre le temps de me faire ses adieux, il s'esquiva brusquement. Après l'avoir suivi des yeux quelques instants, j'allai rejoindre Baldwin Lightfoot. Comme ses voisins, ce dernier était si occupé à débattre de l'événement qui venait d'avoir lieu qu'il ne semblait pas avoir remarqué mon absence. Ils étaient comme nimbés d'un halo d'irréalité ; leurs regards et leurs gestes étaient ceux de somnambules. Leur petit monde familier avait été ébranlé par l'irruption inexplicable de la terreur et en garderait la trace indélébile.

Je cherchai des yeux un autre visage parmi les petits groupes de gens mais n'y trouvai pas Rowena. D'après mes conjectures, l'une des vieilles dames devait être sa tante ; mais mon souvenir était cependant trop vague pour me permettre de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, je m'étais promis de finir ce que j'avais à faire avec Baldwin Lightfoot avant de me mettre en quête de Rowena. Lorsque je posai la main sur son bras, celui-ci bondit, comme transpercé d'un coup de poignard.

— Doux Jésus ! Ne vous avisez pas de recommencer !

Le visage aussi blême que de la pâte crue, il avait l'air tout retourné.

— Je ne vous avais pas vu. Vous m'avez fait une de ces peurs ! ajouta-t-il, sur la défensive.

— Je vous prie de m'excuser. Je dois partir bientôt et je ne vous ai pas encore remis la lettre de votre cousine.

L'esprit accaparé par les récents événements, Baldwin eut l'air un instant déconcerté, puis ma visite lui revint en mémoire et il hocha la tête.

— Venez donc chez moi, fit-il. Un gobelet de vin nous remettra de nos émotions.

Il jeta un coup d'œil vers sa gouvernante, mais comme elle était plongée dans une conversation avec deux autres commères, il haussa les épaules ; il avait manifestement résolu de ne pas la déranger.

Tranchant avec la chaleur du soleil d'avril, le froid glacial qui régnait à l'intérieur de la maison nous fit tous deux frissonner. Mon hôte me fit pénétrer dans une salle ornée de tapisseries qui avaient toutes connu des jours meilleurs. L'une d'elles, qui illustrait le jugement de Pâris, était déchirée de part en part ; une autre était si défraîchie que seul un patient examen eût permis d'en déterminer le sujet. L'unique fauteuil de la salle avait un pied cassé, étayé par une pièce de bois ; un coffre sculpté qui meublait l'un des murs montrait de sérieuses fissures au niveau de la serrure. Tout en ces lieux respirait la pauvreté et la décrépitude.

Après s'être brièvement éclipsé dans le fond de la maison, Baldwin revint avec deux gobelets de vin. Il me tendit l'un d'eux en m'assurant avec aplomb qu'il s'agissait d'un bon bordeaux. Bien que je ne fusse alors pas plus connaisseur que je ne le suis maintenant, mes maigres connaissances en la matière me permettaient tout de même de reconnaître un verjus anglais, lorsque j'en goûtais un, et de pouvoir dire avec certitude qu'il ne venait pas de coteaux exposés à la chaleur du soleil méridional. J'en avalai une bonne gorgée et faillis m'étouffer. Aussi je reposai le gobelet sur le banc occupant l'embrasure de la fenêtre à côté de moi. Heureusement, Baldwin était encore trop remué par la récente catastrophe pour y prendre vraiment garde.

— Trop fort pour vous, hein ? demanda-t-il. Je m'en doutais un peu.

Après avoir pris place dans le fauteuil branlant, il passa une main sur son front dégoulinant de sueur et avala une lampée de vin.

— Ah ! souffla-t-il. Voilà qui est mieux !

Il me regarda.

— Bon, où est cette lettre ?

Je la sortis de la sacoche attachée à ma ceinture et la lui passai. Je l'observai attentivement tandis qu'il la décachetait puis la lisait. Rien dans son attitude ne permettait de dire qu'il

en connaissait déjà le contenu et l'étonnement qu'il manifesta après l'avoir parcourue en entier me parut plutôt sincère.

— Vierge Marie ! grommela-t-il, en portant derechef la coupe à sa bouche telle une âme assoiffée.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Quelle journée ! On arrête la veuve Twynyho et voilà que ma cousine m'annonce la réapparition de Clement !

Il se rassit tout à coup pour revenir à la lettre.

— Non, ce n'est pas exactement ça... Elle dit qu'il s'agit de quelqu'un qui se fait passer pour Clement, et qu'Alfred l'a rayée de son testament... J'y perds mon latin... Ah ! Mais elle précise que vous allez me donner toutes les précisions nécessaires, dit-il en levant des yeux impatients vers moi.

Je fis de mon mieux pour satisfaire la curiosité de mon interlocuteur ; et, pour être juste, ses questions, pertinentes et jamais oiseuses, témoignaient d'une écoute attentive. Je n'eus pas à me répéter car il retenait tous les détails du premier coup, rapidité qui avait peut-être de quoi surprendre au vu de ses récents émois et de la quantité de vin qu'il ingurgitait maintenant pour se reconstituer. Quand j'eus fini, il vida son gobelet jusqu'à la dernière goutte, en lorgna un instant le fond d'un air nostalgique, puis se rencontra dans son fauteuil, les mains repliées sur sa bedaine.

— Quelle triste histoire ! Je ne suis pas surpris que ma cousine se méfie de ce... comment avez-vous dit, déjà ?... cet Irwin Peto ! Mais il y a une chose qui me dépasse : en quoi pense-t-elle que je puisse l'aider dans cette affaire ? Je ne ferais qu'aggraver les choses en m'en mêlant. Alfred ne m'a jamais aimé et je dois dire que je le lui rends bien. J'ai toujours pensé que c'était un imbécile et sa conduite actuelle ne fait que conforter mon opinion. Tout de même, prendre au mot ce jeune homme sous prétexte qu'il ressemble vaguement à Clement... faut-il être bête !

J'avalai une nouvelle gorgée de verjus mais son âpreté me laissa un goût râpeux sur la langue et je m'empressai de reposer mon gobelet.

— Selon vous, donc, maîtresse Burnett a sans doute raison : tout cela ne serait qu'un complot ourdi dans le but de capter son héritage ? suggérai-je.

— Oui, je dirais que c'est plus que probable, non ? Mais, il faut dire, quelle paire d'empotés ils font à eux deux, cette Alison et son mari, pour avoir encore gâté la situation ! À croire qu'ils ont tout fait, l'un et l'autre, pour qu'Alison se retrouve bredouille. Elle aurait pu tout au moins s'assurer la moitié de la fortune d'Alfred : faute de grives, on mange des merles. Enfin ! ajouta-t-il avec amertume, je suis sûr que même cette portion-là, William Burnett peut s'en passer, vu qu'il est le seul héritier de la fortune de son père.

Sa voix s'éteignit, tandis qu'il se tenait là, le regard perdu dans le vide, replié sur ses pensées.

J'étais à court d'inspiration. De fait, le but de ma visite était rempli : j'avais vu Baldwin Lightfoot et m'étais entretenu avec lui. S'il était l'âme du complot, il n'en ferait sûrement rien savoir. Il y avait en cet homme beaucoup plus de perspicacité et de finesse que je n'avais été porté à le croire au premier abord... un homme qui avait visiblement connu des jours plus prospères. Ces deux éléments réunis avaient de quoi laisser songeur : tenais-je le coupable – à condition, bien sûr, qu'Irwin Peto fût un imposteur ?

La voix de Baldwin vint interrompre le cours de mes pensées, dont elle constituait un troublant écho.

— Ma cousine n'a-t-elle jamais envisagé la possibilité que cet homme soit, après tout, son vrai frère ? fit-il en tapotant la lettre. Autant que je peux en juger d'après votre récit, rien ne prouve qu'il s'agisse du vrai Clement, certes, mais rien ne prouve non plus le contraire. Du reste vous n'avez pas répondu à mon autre question. En quoi pourrais-je bien aider Alison, d'après elle ? Et pourquoi éprouve-t-elle le besoin de m'envoyer cette missive, alors que cela fait des années que nous ne nous sommes ni vus ni écrit ?

Je fis celui qui ne savait rien :

— Maîtresse Burnett ne s'en est pas ouverte à moi. Comme elle savait que je me rendais à Keyford chez l'une de mes

relations, elle m'a simplement demandé de vous transmettre cette lettre.

J'avais été mal avisé de mentir. Se redressant comme un ressort sur son fauteuil, Baldwin braqua sur moi ses yeux gris clair qui, à présent, étaient froids comme l'acier.

— Pensez-vous vraiment que vous allez me faire croire cela ? D'après ce que vous venez de me raconter, vous avez partie liée à cette affaire depuis le début. Alfred lui-même, dites-vous, s'est adressé à vous pour s'assurer que l'histoire avancée par Irwin Peto était plausible. Et vous voulez me faire croire, après cela, qu'Alison ne vous confie pas tous ses secrets ?

Un sourire emprunté se dessina sur son visage.

— Pensez-vous que je sois sot à ce point ? poursuivit-il.

Il ne restait plus aucune trace de la bonhomie, plus rien de l'amabilité avec laquelle il m'avait traité jusque-là. Ses yeux de silex étaient hostiles. Je me maudissais d'avoir fait une si grossière erreur.

Penché en avant, il reprit, fouettant l'air de l'index :

— Je sais pourquoi ma cousine vous a envoyé ! Elle espérait qu'en sondant mes faits et gestes, vous trouveriez en moi l'instigateur de cette intrigue tramée pour lui spolier la moitié de sa fortune. Eh bien, sachez quelque chose, maître Chapman : même si j'avais croisé un sosie de Clement, même si, après toutes ces années, j'avais noté sa ressemblance avec le frère d'Alison, je n'aurais sans doute pas été suffisamment malin pour trouver le moyen d'en tirer parti. Je suis peut-être pauvre, mais je ne suis pas une crapule !

Son mépris cinglant m'affecta sans néanmoins me convaincre. Mon sentiment, c'était au contraire que Baldwin Lightfoot était tout à fait capable de manigancer un tel stratagème ; que si ce n'était pas lui le coupable, alors sa colère se dressait moins contre mes insinuations que contre un destin qui lui avait refusé de relever ce défi. Mais, à cause de ma maladresse, je ne pourrais désormais plus rien tirer de lui.

Je me levai.

— Je suis désolé de vous avoir blessé, maître Lightfoot. Je peux vous assurer que maîtresse Burnett n'avait aucune arrière-

pensée en vous écrivant. Elle était d'avis qu'en tant que membre de la famille vous aviez le droit d'être informé.

D'une certaine manière, c'était chose vraie. Le fait est qu'au fond Alison n'avait jamais considéré Baldwin comme un traître potentiel. L'eût-elle pu, qu'elle m'aurait dissuadé de perdre un temps précieux en allant le voir. Convaincue que c'était à Londres que j'avais le plus de chances de démêler cette affaire, elle aurait préféré me voir prendre directement la route de la capitale une fois le beau temps revenu.

— Si vous voulez bien me pardonner, je dois partir, à présent. Ce n'est pas la peine de me raccompagner.

Je ramassai ma balle et mon gourdin.

Il se souleva avec effort pour se remettre sur ses jambes, mais sa hargne était retombée, semblait-il.

— J'ai peut-être été un peu vénément, dit-il. Dans ce cas, je vous prie de m'en excuser. Le malheur qui vient de se produire...

Il fit un signe de la main en direction de la fenêtre.

— ... m'a porté un terrible coup. La veuve Twynyho était une voisine admirable.

Ses yeux se mouillèrent. Son chagrin, sans nul doute authentique, ne signifiait pas qu'il fût incapable d'une escroquerie visant sa cousine.

— Êtes-vous allé à Londres l'automne dernier ? lui demandai-je brusquement.

Je m'attendais à une nouvelle explosion de colère, mais, en dépit de son regard, qui avait recouvré sa froideur précédente, il répondit sur un ton assez doux :

— Cela fait bientôt quatre ans que je ne suis pas allé à Londres. Mon dernier séjour dans la capitale était de peu postérieur à l'arrestation de l'archevêque d'York ; tout le monde se demandait ce qui allait se passer à la suite du débarquement du comte d'Oxford sur les côtes de l'Essex. Comme vous voyez, ça fait un petit bout de temps !

Cherchant à m'apitoyer, il ajouta :

— Je ne me déplace plus guère. L'âge, voyez-vous... Je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois.

Il m'adressa un sourire patelin, exhibant sa bouche édentée.

Ce soudain changement d'humeur me laissa rêveur. Pourquoi était-il soudain si lénifiant ? Je fis errer mon regard autour de moi. Baldwin Lightfoot avait sûrement besoin d'argent.

— Quand avez-vous vu Clement pour la dernière fois ? demandai-je de la manière la plus désinvolte possible.

— Il y a une dizaine d'années au moins, me répondit-il sur un ton tout aussi anodin. Il devait avoir, euh, voyons voir... quatorze ou quinze ans la dernière fois que je l'ai vu. Alfred l'avait amené aux funérailles de ma mère. Je voyais les deux enfants d'Alfred très régulièrement quand j'étais jeune, mais nous avons perdu contact après la mort de ma mère. L'échevin et moi, nous ne nous sommes jamais beaucoup aimés. Encore une fois, je doute fort que j'aie pu reconnaître Clement, et ce même à l'époque de sa disparition. Un garçon change beaucoup entre quinze et vingt ans. Je savais qu'il avait disparu, bien sûr, mais c'est par des sources indirectes que j'en avais pris connaissance. Alfred ne m'en avait pas touché mot. Plus tard, c'est un frère mendiant, natif de Bristol, qui m'a informé du meurtre de Clement et appris que ces scélérats d'assassins avaient été conduits devant la justice. Depuis, je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles. On m'a dit qu'Alison s'était mariée avec un certain William Burnett, mais encore une fois, c'était une information de seconde main. À présent, vous pouvez comprendre quelle est ma surprise en recevant ce mot de ma cousine, ajouta-t-il avec un sourire moqueur.

Sa version des faits coïncidait avec celle de maîtresse Burnett ; je vis qu'il était inutile de m'attarder davantage. J'avais vu Baldwin Lightfoot et pu me faire un semblant d'opinion sur le personnage et ses conditions d'existence, ce qui n'était pas négligeable. Il m'avait paru tout à fait capable, le cas échéant, d'avoir recours à des procédés retors pour remédier à son indigence. Mais cette occasion s'était-elle présentée ?

Je pris congé de lui, en promettant de transmettre à sa « chère cousine » ses condoléances de pure forme et de me faire auprès d'elle le témoin de sa fidèle amitié.

Il prierait, m'assura-t-il d'une voix onctueuse, pour que ses malheurs trouvent une heureuse issue. Non sans une pointe d'ironie, je le remerciai de la part de maîtresse Burnett, puis

m'en allai d'un bon pas, ayant enfin le loisir de chercher la demeure où vivait la plus belle femme du monde.

Les villageois étaient toujours là, dispersés en petits groupes, tournant de temps à autre la tête vers la maison Twynyho et sa porte défoncée. Mais je passai devant eux sans ralentir le pas, obnubilé par le cottage qui, d'après le souvenir que je gardais de mon passage à Keyford à l'automne précédent, se trouvait au bout de la grand-rue. Et bientôt je l'aperçois. Je suis à deux pas de la porte de l'enclos qui entoure le modeste lopin attenant à la maison. M'y voilà enfin : ô prodige, une jeune fille aux yeux d'un bleu intense et à l'abondante chevelure blonde avance sur l'allée du cottage dans ma direction. Je sens mon cœur faire un bond dans ma poitrine... avant de m'apercevoir soudain qu'elle n'est pas seule.

CHAPITRE XIII

Brun et trapu, la face couverte de taches de son, le jeune compagnon de Rowena ne faisait pas plus d'une demi-tête qu'elle. Vêtu de gros drap gris, il avait le teint tanné du paysan exposé à toutes les intempéries. Son visage aux traits grossiers et placides était agrémenté de deux yeux bleus et d'un sourire qui s'étirait jusqu'aux oreilles. « Placé au milieu d'une horde de péquenots, me dis-je avec amertume, il se fondrait parfaitement dans la mêlée. » Autant que je pouvais en juger sous le coup d'un dépit et d'une jalousie cuisants, il n'avait rien pour gagner les faveurs d'une beauté telle que Rowena ; pourtant, à deux reprises avant d'arriver à la porte, elle leva la tête pour cueillir un baiser.

— Maîtresse ! fis-je en me plaçant en travers de son chemin, dans le vain espoir que son regard s'illuminerait à ma vue.

Au lieu de quoi, l'air déconcertée, elle dut faire un effort pour tenter de se rappeler qui j'étais.

— Votre visage me dit quelque chose, dit-elle en souriant. Nous sommes-nous déjà vus quelque part ?

Mais son sourire s'éteignit sous l'assaut du souvenir qui revenait en force. Elle recula vers son compagnon et se blottit dans le creux de son bras.

— Ma tante n'est pas là, déclara-t-elle avec froideur.

Elle tourna la tête vers les petits groupes de villageois qui tardaient à se disperser, ne pouvant toujours pas se résoudre à reprendre leurs tâches routinières.

— Je doute qu'elle ait envie de faire des emplettes aujourd'hui, mais si vous tenez à la voir, elle est là-bas en train de parler à la femme en robe bleue, avec un tablier et un capuchon de lin.

Reconnaissant dame Janet à cette description, d'un coup d'œil oblique je vérifiai que ladite femme était bien la gouvernante de Baldwin Lightfoot. Cependant, dans ce bref intervalle de temps, la jeune femme et son cavalier m'avaient dépassé et s'engageaient maintenant sur la grand-route qui menait aux champs. J'esquissai un geste de la main pour la retenir, saisir sa manche, sa jupe ou n'importe quelle autre parcelle de ses habits ou de sa personne se trouvant à ma portée. Puis je me ravisai, laissant peu à peu mon bras retomber le long de mon corps. À quoi bon essayer de réclamer son attention, quand elle avait si nettement manifesté son désir d'avoir le moins possible affaire à moi ? À ses yeux, j'étais toujours l'homme qui était en partie responsable de la mort de son père. Je m'étais repu de chimères, pendant tous ces mois, en imaginant qu'elle m'aurait désormais pardonné et que je serais entièrement absous à ses yeux. De quelle grossière illusion n'avais-je pas été le jouet !

Je la suivis du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue, puis je hissai ma balle sur mon dos et fis demi-tour. Suffoquant comme si j'avais reçu une bourrade dans l'estomac, j'avançais le regard figé, tel un somnambule. J'avais chéri le souvenir de Rowena Honeyman pendant de si longs mois qu'il ne me restait désormais plus rien pour combler le vide qu'elle laissait en moi. Mon cœur était comme percé d'une énorme béance, par laquelle ma vie s'écoulait goutte à goutte. Je me sentais désarmé face à ce sentiment qui m'était jusqu'alors inconnu. Je n'avais jamais connu l'amour ; et la seule fois où j'avais approché cet état, quelque trois ans auparavant, j'avais épousé une autre femme ! Mais les sentiments que j'avais pu éprouver pour Cicely Ford n'étaient rien en comparaison des émotions que Rowena avaient éveillées en moi ; et la conscience d'avoir été arrogant et présomptueux en me figurant que je lui avais nécessairement fait une impression favorable lors de notre brève rencontre n'était d'aucun réconfort après la rebuffade que je venais d'essuyer. Accoutumé à l'admiration et à l'amitié des femmes, je réalisai non sans honte que je n'étais pas loin de prendre leurs faveurs pour acquises et de ne plus être capable de les apprécier

à leur juste valeur. Si je savais agir en homme sage, cette leçon serait salutaire pour moi.

Mortifié et perdu dans de sombres pensées, je n'avais pas remarqué que quelqu'un me hélait. Soudain, une main saisit mon bras.

— Chapman ! fit-on, d'une voix essoufflée. Pourquoi partez-vous si vite sans me laisser jeter un coup d'œil à vos articles ? J'ai besoin d'aiguilles et de fil, et aussi d'une cuillère en bois, si vous en avez une.

C'était dame Janet, indignée et le visage en feu. Hésitant, je bredouillai des excuses.

— Je... Je suis désolé. Ne vous avais-je pas dit que je ne vendais rien aujourd'hui ? Je suis seulement passé pour porter la lettre à votre maître. Et c'est chose faite.

— Eh bien, puisque vous en avez fini avec maître Baldwin, qu'est-ce qui vous empêche de faire quelques petites affaires pour votre propre compte ? grogna-t-elle avec humeur. Je ne connais pas de colporteur qui ne vous vendrait son nez, s'il le pouvait.

Jamais je n'avais été moins disposé à faire commerce de mes marchandises. Pourtant, si je n'accédais pas à sa demande, la vieille femme devrait parcourir environ un mille pour se procurer les ustensiles dont elle avait besoin. Je l'invitai donc à me suivre sur le bord de la chaussée, en haut du même tertre herbu que j'avais occupé précédemment en compagnie de Timothy Plummer et, sous l'ombre du chêne, j'y déballai le contenu de ma balle. La chance voulait que je transporte plusieurs cuillères en bois parmi lesquelles elle put faire son choix, ainsi que quelques bonnes aiguilles en os et une mesure de fil de lin de la meilleure qualité. Elle chipota sur le prix de tous les articles et accueillit avec une joie manifeste les modestes rabais qu'elle obtint pour chacun d'eux. Mais, au vrai, je n'étais nullement d'humeur à marchander et son prix fut le mien.

— C'est presque les prix de Londres, grommela-t-elle en rangeant ses achats dans la bourse volumineuse qui pendait à sa ceinture.

Je n'étais pas plus enclin à polémiquer qu'à chicaner sur les prix, mais son accusation me piqua au vif.

— Ça, je voudrais bien voir ! fis-je, cassant.

J'enchaînai par une remarque désobligeante :

— Et que savez-vous des prix de Londres, d'abord ?

— Alors comme ça, on prend de grands airs !

À en juger par l'expression qui se peignit sur son visage, dame Janet s'apprêtait à marquer un nouveau point.

— Je sais combien maître Baldwin Lightfoot paie les colifichets qu'il rapporte de Londres, puisqu'il me le dit. « Je suis un sot, Janet, m'a-t-il fait ; vous voyez, cette ceinture de cuir que je vous ai rapportée ? J'aurais pu l'avoir à Frome pour une fraction du prix auquel je l'ai achetée, mais je sais que vous vous féliciterez de savoir qu'elle vient de la capitale. » Il y a aussi un gobelet en vermeil et d'autres bibelots dont il m'a indiqué le montant. Tous plus inabordables les uns que les autres. Mais bon, c'est Londres !

Malgré mon abattement, ces aveux éveillèrent mon attention, aussi, tout en attachant les sangles de ma balle, je lui demandai d'un ton désinvolte :

— Alors comme ça, maître Lightfoot fait souvent le voyage jusqu'à Londres ? Tiens donc ! Je n'aurais pas pensé qu'il ait les moyens de se payer de telles équipées !

— Vous aviez tort, répliqua-t-elle, le menton levé et la mâchoire serrée. Il y a été pas plus tard qu'en novembre dernier. C'est à cette occasion qu'il m'a acheté la ceinture, à l'éventaire d'un marchand de Cheapside. C'est vrai qu'il ne s'y rend pas fréquemment en ce moment, mais quand l'envie lui prend, il part en visite chez son cousin qui habite près de St Paul.

— Il aurait été là-bas en novembre ? En êtes-vous bien certaine, maîtresse ?

Dame Janet fut soudain embarrassée : la vague intuition qu'elle avait trop parlé commençait à faire naître le trouble dans son esprit. Mais elle avait été trop affirmative pour revenir en arrière : elle ne pouvait que confirmer ses propos antérieurs.

— Oui. Pourquoi ? Que voulez-vous savoir ?

— Non, c'était juste comme ça, mentis-je, avant de changer de sujet.

« La femme à laquelle vous venez de parler — son nom m'échappe — a une nièce, Rowena. Cette jeune demoiselle est-elle... euh... fiancée au jeune homme que j'ai aperçu avec elle il y a quelques instants ?

Je m'efforçai de prendre un air aussi détaché que possible.

— Vous connaissez maîtresse Coggins ? demanda dame Janet, surprise.

Puis, sans attendre de réponse ou d'explication, elle poursuivit :

— Oui, Rowena est promise à Ralph Hollyns depuis deux ou trois mois. Le gaillard n'a pas plus tôt posé les yeux sur elle qu'il a su ce qu'il voulait. La seule surprise, c'est qu'elle soit aussi entichée que lui. Avec un joli minois comme le sien, elle aurait pu choisir son époux à vingt milles à la ronde.

Entraînée par son sujet et oubliant sa méfiance initiale, la gouvernante s'avança sur le terrain des confidences :

— N'empêche, elle a quelque chose d'un peu mystérieux. On ne sait pas grand-chose sur ce qui s'est passé dans sa vie avant qu'elle vienne s'installer ici chez sa tante. Il lui arrive parfois de parler de sa mère, mais dès qu'il est question de son père, là, elle devient muette comme une carpe.

Ses yeux s'illuminèrent d'un espoir soudain.

— Si vous la connaissez, vous pouvez peut-être me parler un peu de son passé, vous. Il y a plein de gens dans les environs qui aimeraient en savoir plus.

À ces mots, j'arrimai ma balle à mon épaule et, après l'avoir saluée avec raideur, m'engageai d'un bon pas sur le chemin que j'avais pris à l'aller. Ainsi donc, tandis que je caressais de vains espoirs, Rowena Honeyman était fiancée à un jeune rouquin répondant au nom de Ralph Hollyns, et ce depuis deux mois. Voilà qui était bien fait pour moi ! Je devenais trop vaniteux et cette rebuffade tombait à point nommé. J'espérais que je saurais tirer un enseignement de mes déboires.

Je différâi mon retour à Bristol d'une semaine, poussé autant par la nécessité de remettre mes finances à flot en vendant ma

pacotille, que par besoin de me trouver seul quelque temps avant de rejoindre ma belle-mère et ma fille. Comme j'ai déjà dû le mentionner, à chaque fois qu'elle me voyait un tant soit peu soucieux ou chagrin, Margaret avait la troublante faculté de me percer à jour sans que rien n'y paraisse ; or je n'avais aucune envie de parler de Rowena Honeyman avec elle. Aussi je poussai jusque dans les communautés les plus reculées du nord du Somerset pour y transbahuter mon lot d'articles, et, durant mes heures d'oisiveté, tentai de me concentrer sur ce que j'allais relater à maîtresse Burnett.

Baldwin Lightfoot m'avait menti au sujet de l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis son dernier voyage à Londres. D'après dame Janet, il s'était rendu en novembre chez un parent résidant près de l'enclos de St Paul ; or Irwin Peto s'était présenté chez l'échevin sous le nom de Clement Weaver au début du mois de janvier. Y avait-il un lien entre ces deux faits ou était-ce pure coïncidence ? Dans ce dernier cas, pourquoi Baldwin aurait-il passé sous silence les visites qu'il rendait à son parent ? Pourquoi cette cachotterie ? Bien que tout cela fût suspect, je décidai de réserver mon jugement tant que je n'aurais pas rencontré le reste de la famille d'Alison.

Ce fut également l'opinion de maîtresse Burnett, lorsque je vins la voir dans sa demeure de Small Street, quelques heures après mon retour à Bristol.

— Cette visite de Baldwin à l'un de ses parents a peut-être son importance, concéda-t-elle, mais mon intuition me dit que l'auteur véritable de cet infâme stratagème est soit mon oncle, soit l'un de mes cousins. Il se peut même qu'ils soient tous d'intelligence. Au vrai, j'aurais préféré que vous vous rendiez directement à Londres dès le retour de la belle saison, plutôt que d'aller perdre votre temps à Keyford.

Nous étions assis dans la même salle que celle où elle m'avait reçu la fois précédente. Malgré la douceur des journées d'avril, une grande flambée avait été allumée dans la cheminée où s'élançaient des tourbillons de flammes. Pour éviter de roussir devant cette fournaise, je dus reculer mon tabouret de l'âtre d'un pied ou deux. Alison semblait si peu incommodée par cette chaleur qu'elle portait même un châle de laine sur sa robe. Elle

était encore plus émaciée que la dernière fois : à l'évidence, la brouille avec son père continuait à miner sa santé.

— Alors, quand comptez-vous aller à Londres ? demanda-t-elle.

J'hésitai.

— Dans une semaine ou deux. Des obligations auxquelles je ne peux me soustraire me retiennent ici, à Bristol. Avant de partir, il faut que je mette de l'ordre dans mes affaires personnelles.

Ces mots sonnaient creux à mes oreilles : m'étais-je jamais senti lié par mes responsabilités ? Pourquoi leur poids se faisait-il désormais sentir si lourdement sur mes épaules ?

Il faut dire ce qui est : j'avais, au cours de ces derniers jours, évolué comme dans un rêve où rien n'avait de réalité que mes sentiments. Mon intérêt pour le mystère qui pesait sur la personne de Clement Weaver s'était temporairement émoussé, même si je me connaissais assez bien pour savoir que cette indifférence serait de courte durée. Je n'avais jamais manqué de relever un défi, pas plus que je ne pouvais résister aux attractions de la capitale, surtout quand on m'offrait le séjour. En attendant, j'avais besoin d'une période de battement pour me ressaisir et digérer mon échec.

Alison Burnett haussa les épaules.

— D'accord. Une semaine ou deux de plus ne changeront pas grand-chose, en fin de compte. Mais il me faut votre promesse solennelle que vous ne tarderez pas davantage. Je veux qu'on dénonce l'imposture de cet individu au plus tôt : cela fait déjà trois mois bien sonnés qu'il est arrivé. Chaque jour qui passe voit s'affermir l'amour que lui porte mon père. Dame Pernelle, que j'ai vue hier, m'a dit que cette créature a désormais assez d'aplomb pour passer outre les ordres de l'échevin et y substituer les siens quand bon lui semble. Ces libertés ne sont pas du tout du goût de Ned Stoner et de Rob Short, en particulier ; ils parlent d'aller chercher du travail ailleurs en ville.

Même cette nouvelle alarmante n'était pas un aiguillon assez vif pour me mettre en branle.

— Je partirai sitôt que je le pourrai, promis-je.

L'heure était venue de prendre congé ; impatient de m'en aller, je me dressai sur mes jambes.

— Mais je repasserai avant mon départ.

Tandis que je me dirigeais vers la sortie, la porte de la salle s'ouvrit. William Burnett pénétra dans la pièce, vêtu d'un justaucorps découvrant largement les hanches et taillé dans un satin rouge et noir — ses couleurs de prédilection, semblait-il. Ses longs cheveux auburn imprégnés d'onguent exhalait un parfum capiteux et une légère senteur de musc flottait autour de lui. Sachant qu'il s'était vivement opposé à sa femme quand celle-ci avait décidé de m'employer pour faire le jour sur la véritable identité de Clement Weaver, je m'attendais à ce qu'il prenne acte de ma présence, sans plus. Au lieu de quoi, il empoigna vivement mon bras.

— Tu as été à Keyford récemment, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Alison m'a dit que tu étais parti voir l'un de ses parents. N'as-tu entendu parler de rien là-bas ? On y aurait arrêté une femme qui appartenait à la suite de la duchesse de Clarence.

— Non seulement j'ai entendu parler de cette arrestation, mais j'étais là quand cela s'est produit, répondis-je, en captant aussitôt l'entièvre attention de maître et maîtresse Burnett.

« Il s'agissait de la veuve Twynyho, une ancienne suivante de la duchesse Isabel. Une poignée d'hommes du duc de Clarence ont fracassé la porte de sa maison, avant de procéder à son arrestation et de l'emmener sans le moindre ménagement. Pourquoi cet enlèvement et qu'est-il advenu d'elle ? Ça, je n'en sais rien, même si je me suis maintes fois posé la question ces dix derniers jours.

— Eh bien moi, je peux te le dire, fit William, content d'être aussi bien informé que moi. Elle a été conduite à Warwick, où résidait Clarence, semble-t-il, et y a été pendue sommairement aux côtés d'un homme qui appartenait jadis à la maison du duc George. Ils ont eu droit à un semblant de procès, mais il paraîtrait que le duc avait la justice de paix et les jurés dans sa poche. Ces excellentes personnes déclarent maintenant qu'elles craignaient pour leur vie en cas d'acquittement.

Tandis que j'essayais tant bien que mal d'admettre l'horrible tournure prise par les événements dont j'avais été le témoin, maîtresse Burnett interrogea son mari :

— Comment savez-vous tout cela ?

— Par un groupe de voyageurs arrivés à *La Treille verte* peu avant que je m'en aille. Ils n'avaient que cela à la bouche. Comme cette... quel est son nom, déjà ?... cette veuve Twynyho était du Somerset, ils ont pensé que nous serions intéressés d'apprendre la nouvelle.

— Mais de quoi l'accuse-t-on ? demandai-je. Vos voyageurs n'auraient-ils pas d'aventure évoqué la question ?

— Bien sûr !

William émit un rire bref.

— C'est l'élément crucial de cette affaire. Les deux accusés auraient empoisonné la duchesse de Clarence à l'instigation de la famille de la reine.

J'eus un hoquet de surprise et d'horreur, auquel répondit bientôt celui d'Alison.

— Les Woodville vont prendre les armes, dis-je. Si le roi Édouard ne se tient pas sur ses gardes, c'est la guerre civile.

William opina du chef.

— C'est l'opinion de ces hommes de Warwick. Ils prédisent un affrontement. Nul ne peut ainsi s'arroger la justice du roi, disent-ils, pas même son propre frère.

Je fis la moue.

— Sauf quand il s'appelle George de Clarence. La clémence du roi Édouard à son égard est sans limites, semble-t-il.

Maître Burnett secoua la tête.

— Non. Ces braves gens sont unanimes : cette fois, le duc est allé trop loin. Bien, ajouta-t-il en changeant brusquement de sujet, quand pars-tu à Londres ?

— Dans une semaine ou deux, répondis-je d'un air absent.

Sur quoi je pris rapidement congé de mon hôte et de son épouse, tant j'avais hâte de me retrouver à l'air libre pour rafraîchir ma tête qui tambourinait sous l'effet de la chaleur. La nouvelle de la disparition violente et brutale d'Ankaret Twynyho me laissait tout hébété. Je ne l'avais aperçue qu'une seule fois, au moment du drame ; pourtant, atteint au vif par sa mort,

j'étais en proie à un terrible sentiment de rage et de culpabilité. J'aurais dû au moins tenter d'empêcher les hommes de Clarence de l'enlever ; au lieu de cela, je m'étais conduit en lâche. Et je n'étais nullement consolé à l'idée qu'aucun des autres habitants de Keyford ne s'était montré plus courageux.

Une fois dehors, je tergiversai, sachant pertinemment que je devrais rendre visite à Adela afin de la remercier d'avoir été, pendant mon absence, d'une aide si précieuse pour ma fille et ma belle-mère. Je n'avais pas plus tôt franchi le seuil du cottage que cette dernière s'était en effet répandue en éloges sur le compte de sa cousine.

— Je ne sais vraiment pas comment Elizabeth et moi aurions pu nous en sortir sans sa sollicitude, car je n'étais pas tout à fait sur pied, avait déclaré Margaret qui, debout, les mains sur les hanches, offrait le spectacle de la santé et de la vitalité mêmes.

Pourtant, au lieu de bifurquer vers Bell Lane et le pont de la Frome, je remontai Small Street et débouchai dans Corn Street, que je traversai jusqu'à *La Nouvelle Auberge* (ou *La Treille verte*) située derrière l'église de Tous-les-Saints. Une fois dans la salle, j'identifiai aisément les étrangers parmi l'assistance grâce à leur accent si différent de notre parler grasseyant du Sud-ouest. J'approchai donc les quatre hommes pour leur demander de plus amples informations sur la mort de la veuve Twynyho, en leur expliquant les raisons de mon intérêt pour cette histoire.

D'un abord sympathique, ces voyageurs faisaient une halte d'une nuit pour manger et se reposer avant de reprendre le chemin de Glastonbury. Le plus âgé des quatre (qui, m'expliqua-t-il, était le père des trois autres gaillards) m'indiqua qu'il souhaitait se rendre sur la tombe du roi Arthur et de la reine Guenièvre avant sa mort. Ils me dirent que le compagnon d'infortune de maîtresse Twynyho se dénommait John Thuresby. Mais, outre le fait qu'il avait également été membre de la maison ducal, ils n'en savaient pas plus que moi sur cet individu.

— De quoi les a-t-on accusés au juste ? m'enquis-je.

Bien que William Burnett m'eût déjà fourni la réponse, je souhaitais l'entendre de leur bouche.

— Oh ! Ils auraient empoisonné la duchesse Isabel et l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, répondit le plus âgé tout en me tendant une cruche de bière qu'il avait généreusement commandée et payée à ma place. Vous vous demandez peut-être ce qui a pu pousser deux serviteurs en apparence fidèles et loyaux à commettre une telle infamie, quel profit ils ont pu tirer de ces meurtres ? Eh bien, je vais vous le dire. Même un sot l'aura compris tant c'est évident. Ils ont été subornés par ceux qui voulaient se venger du duc de Clarence, et achetés par eux pour qu'ils tuent sa femme et son enfant.

— Bref, c'était un complot des Woodville, dis-je en sirotant ma bière.

— Oui, je ne vois que ça. Mais ce n'est pas tout, poursuivit mon nouvel ami, tandis que ses fils approuvaient d'un signe de tête. Sans être sur le trône, le duc George revendique tous les pouvoirs royaux. Et il y sera tôt ou tard, s'il parvient à se hisser jusque-là. Il n'a jamais pardonné à son frère d'avoir ruiné ses chances d'épouser la duchesse de Bourgogne. Par chez nous, le bruit court depuis plusieurs mois que Clarence arme ses serviteurs et a tout l'air de fomenter une rébellion.

— Mais à quel titre pourrait-il prendre les armes contre le roi ? demandai-je. Même si Édouard venait à périr dans le conflit, il a deux fils pour prendre sa succession.

Mon ami de Warwick courba les épaules.

— Si Clarence parvenait à ses fins, je ne donnerais pas cher de la tête de tous les Woodville, y compris celle du jeune prince de Galles et du duc d'York. Car ils sont Woodville par l'un de leurs parents, après tout.

— Mais ce sont aussi les neveux de Clarence ! m'indignai-je.

— Peut-être, intervint l'un des fils. N'empêche que depuis un certain temps de drôles d'histoires circulent à Warwick. L'un de nos parents est hallebardier de la chambre du duc ; il nous a parlé de messagers venant de votre région, dépêchés par Robert Stillington, l'évêque de Bath et de Wells. Il semblerait que le duc et l'évêque aient beaucoup de choses à se dire.

À ces mots, je me transportai mentalement plusieurs mois en arrière : en août de l'année passée, dans le château de Farleigh, de l'autre côté de Bath, où Clarence avait accueilli Robert

Stillington avec tous les honneurs d'un prince. Le fait que le duc passât un jour et une nuit dans le Somerset au moment où l'évêque visitait son diocèse était plus qu'une simple coïncidence, m'étais-je alors dit. Je m'étais aussi demandé pourquoi ils avaient ressenti le besoin de se retrouver l'un et l'autre, alors qu'ils disposaient chacun de si peu de temps. Après coup, j'avais jugé qu'il n'y avait pas lieu d'être aussi cynique. Or voici qu'un nouvel élément venait accréditer mes soupçons. Si invraisemblable cette alliance pût-elle paraître, les deux hommes tramaient quelque chose entre eux.

Nous passâmes encore un peu de temps à faire des conjectures sur les desseins du duc de Clarence. Puis, une fois ma bière finie, je remerciai ces hommes de leur patience et leur souhaitai bon vent pour leur périple du lendemain, dernière étape de leur voyage à Glastonbury. En cette fin du mois d'avril, l'après-midi était déjà bien avancé lorsque je sortis de l'auberge. Ma belle-mère se mettrait bientôt à guetter mon retour, car je lui avais promis de ne pas m'attarder chez les Burnett. Et je n'étais toujours pas passé chez Adela pour la remercier. J'envisageai un moment de remettre ma visite au lendemain, mais la voix de la conscience finit par l'emporter. Aussi je suivis Broad Street jusqu'au passage voûté de St John, avant de franchir le pont de la Frome et de m'engager dans Lewin's Mead.

En approchant du cottage, je vis Adela sur le seuil, qui discutait avec quelqu'un. Je fus un peu surpris de constater que son interlocuteur n'était pas Richard Manifold, mais un inconnu : un petit bout d'homme aux cheveux grisonnants et aux jambes arquées, dont les habits, propres et soigneusement reprisés, n'étaient cependant pas de la première fraîcheur. L'air un peu dérouté, comme en proie à un dilemme, il promenait autour de lui un regard perplexe en se mordillant les ongles. Juste avant que j'atteigne la porte, il s'éloigna d'un pas hésitant, s'arrêtant à plusieurs reprises pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qui était-ce ? demandai-je en m'inclinant pour poser un baiser fraternel sur la joue d'Adela.

— Un parent d'Imelda Bracegirdle. Enfin, c'est ce qu'il a dit. Il est venu d'Oxford pour la voir, fit Adela, pensive. Il n'a pas voulu me croire, au début, lorsque je lui ai annoncé sa mort. Il paraissait très atteint par la nouvelle. Il ne cessait de répéter : « C'est impossible. Que va-t-il faire ? »

Elle me sourit.

— Cela me fait très plaisir de te voir, Roger. Ne reste pas là sur le seuil. Entre donc.

CHAPITRE XIV

La démarche un peu lasse, je pénétrai dans le cottage. Visiblement aussi enchanté que sa mère de mon retour inopiné, Nicholas vint aussitôt étreindre mes jambes. Je le pris dans mes bras et lui rendis son embrassade. Mais mon visage avait dû afficher une expression cocasse, car Adela se mit à rire.

— Ne te fais pas de bile, va, dit-elle sans ambages. Ne t'ai-je pas déjà dit qu'une femme peut très bien apprécier la présence d'un homme sans attendre pour autant une demande en mariage ?

Je sentis le sang me monter mon visage.

— Non, ce n'est pas ce que je... commençai-je.

Mais, ne sachant comment poursuivre, je donnai un chaleureux baiser à Nicholas et le reposai délicatement à terre.

Les yeux bruns se firent railleurs.

— Non, bien sûr que non, fit-elle.

Adela me désigna un tabouret et se mit en devoir d'aller me tirer un gobelet de bière au baril.

— Comment ton voyage s'est-il passé ? Qu'as-tu découvert à Keyford ? Le parent de maîtresse Burnett est-il derrière cette conspiration ourdie pour l'escroquer, d'après toi ? Ou es-tu toujours dans les mêmes ténèbres ?

Tandis qu'elle allongeait à dessein la liste des questions, je pus recouvrer ma contenance et ma gêne momentanée se dissipia. Je m'installai pour lui conter tout ce que je savais et lui exprimer ma gratitude pour s'être occupée d'Elizabeth et de Margaret pendant mon absence. Elle écarta d'un geste de la main mes remerciements et protesta contre de telles « sornettes ». Sur le chapitre des récents événements, en revanche, la nouvelle de l'exécution d'Ankaret Twynyho, consécutive à son arrestation, accapara l'essentiel de son

attention : ce qui était sans doute naturel puisque, aussi bien, les retombées de cet incident allaient peut-être plonger le pays dans une nouvelle guerre civile.

Je m'efforçai de la rassurer.

— Le duc de Clarence a eu beau le trahir maintes fois, le roi ne lui en a encore jamais tenu rigueur.

— Oui, mais si j'en crois tes propos, ces hommes venus de Warwick soupçonnent le duc de fomenter une guerre ouverte pour s'emparer du trône.

Je me penchai en avant et pressai sa main.

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'être aussi pessimiste. Le duc n'a jamais fait le poids contre son frère. Celui-ci est toujours parvenu à amadouer Clarence avant l'irréparable, et cette fois, il n'y manquera pas, tu peux me croire. Bah ! Laissons cela. Parle-moi un peu de cet homme qui cherchait Imelda Bracegirdle.

— Mais il n'y a rien à dire ! protesta-t-elle. Il est arrivé à peine un instant ou deux avant toi. Il était visiblement étonné de me voir quand j'ai ouvert la porte. Il a demandé Imelda. Quand je lui ai annoncé qu'elle était morte depuis janvier, victime d'un assassinat, il a d'abord refusé de me croire et a déclaré que je devais faire erreur. Puis il a fini par s'incliner devant la vérité. Il ne cessait de répéter : « C'est impossible ! Que va-t-il faire ? » Puis il t'a vu venir et il s'est esquivé. Pauvre homme ! J'aurais dû le faire entrer. Il avait l'air complètement terrassé par la nouvelle.

— Ainsi donc, ce serait l'un des parents de maîtresse Bracegirdle ?

— Oui, c'est ce qu'il a dit, je crois. Je ne m'en souviens plus très bien, maintenant. Tout cela s'est passé si vite ! Mais je suis quasiment sûre de l'avoir entendu dire qu'il était un cousin de la mère d'Imelda. Attends ! Il portait sous le bras un paquet enveloppé dans de la toile de jute.

Le détail ne m'avait pas marqué sur le moment, mais, maintenant qu'elle me le disait, je me souvenais avoir moi aussi noté ce paquet. Je me demandai où l'inconnu avait filé et envisageai un instant de partir à sa recherche. Mais devant la perspective d'avoir à écumer la ville et ses faubourgs pour obtenir des renseignements au sujet d'un homme dont j'ignorais

jusqu'au nom, je baissai soudain les bras ; et l'état de torpeur auquel j'étais en proie depuis dix jours me submergea de plus belle.

— Te sens-tu bien ? dit Adela avec un regard soucieux. Tu as l'air abattu.

Je niai énergiquement. Pourtant — comment en étais-je venu là ? Je l'ignore encore à ce jour —, l'instant d'après, je vidais mon sac au sujet de Rowena Honeyman. Je lui racontai tout : ma part de responsabilité dans le décès de son père, comment, avant sa mort, celui-ci m'avait chargé d'emmener sa fille chez sa tante à Keyford, ma passion pour elle, nourrie tout l'hiver durant ; la présomption avec laquelle j'avais supposé qu'elle puisse jamais être partagée ; l'aversion manifeste de Rowena à mon égard et ses fiançailles avec Ralph Hollyns. Adela m'écouta en silence, sans m'interrompre, mais, quand j'eus fini, elle vint s'agenouiller près de mon tabouret et passa une main amicale autour de mes épaules.

— Tu t'en remettras, dit-elle d'une voix douce. C'est ce qui arrive généralement après un chagrin d'amour, crois-moi. Je sais combien ces mots peuvent paraître durs, mais il est difficile de maintenir intacte une passion qui n'est pas réciproque.

J'ébauchai un sourire.

— Parles-tu en connaissance de cause ?

— À vrai dire... oui.

Après s'être levée, elle alla me chercher un autre gobelet de bière, puis, approchant un deuxième tabouret, s'assit à côté de moi. Je n'avais pas noté jusque-là la grâce avec laquelle elle se mouvait.

— J'étais très amoureuse de mon mari lorsque je l'ai épousé. Mes parents et mes amis m'avaient déconseillé d'aller vivre à Hereford avec un homme que je ne connaissais guère, mais j'étais sourde à tout argument. J'aurais suivi Owen Juett pieds nus jusqu'au bout du monde. C'était un être bon et doux ; il était le genre d'homme qui m'avait toujours fait rêver, et j'étais convaincue qu'il me rendait mon amour. Oh, il m'aimait bien, ça ne fait aucun doute ! Il faut dire, aussi, que c'était la première fois de sa vie qu'il était l'objet d'une telle vénération. Qui peut lui en vouloir, si son orgueil en était flatté ? Mais au fond, c'était

un homme froid, à qui les femmes faisaient un peu peur – comme sa vieille harpie de mère qui était atteinte de Dieu sait quel mal dévastateur et dépérissait à petit feu. En réalité, ce qu'il cherchait, c'était une gouvernante et une infirmière pour adoucir ses derniers jours. Après son décès, trois mois après notre mariage, je ne lui étais plus si nécessaire. Entre-temps, j'avais bien sûr pris conscience qu'Owen ne m'aimait pas autant que moi. Je me croyais inconsolable. Pourtant, mon chagrin s'est envolé avec une rapidité surprenante ! Et c'est ce qui t'arrivera à toi aussi.

Bien qu'ayant le vague soupçon qu'elle avait sans doute raison, je n'en crus bien sûr pas un mot. Mais curieusement, je me sentis ragaillardi par le simple fait de lui parler, de lui faire part de mon chagrin, de décharger sur elle quelques instants le fardeau de ma peine. Et quand je pris finalement congé d'elle, nous étions devenus des amis, au sens le plus profond et le plus pur du terme. Je posai un chaste baiser sur ses lèvres, qu'elle me rendit avec la même équanimité. Puis je repris le chemin de Redcliffe.

Au cours des deux semaines qui suivirent, je m'efforçai d'éviter tout contact avec Alison et William Burnett.

La première fois que maîtresse Burnett se rendit chez nous, je me trouvais par chance à l'extérieur ; je passai outre la requête que ma belle-mère avait consigne de me transmettre de sa part, par laquelle elle me priait d'aller la voir au plus tôt. Je fus moins chanceux la seconde fois. Mais Margaret, de retour des ateliers de tissage où elle était allée livrer un panier de fil, put m'avertir à temps de l'arrivée d'Alison. Comme Elizabeth passait la journée en compagnie d'Adela et de Nicholas Juett, je pus me rouler sous le lit sans crainte d'être innocemment trahi par ma fille. Ma belle-mère invita maîtresse Burnett à pénétrer dans le cottage pour constater par elle-même que je n'étais pas là.

Le message qu'elle laissa alors pour moi était comminatoire :

— Dites à Chapman de me faire savoir quand il compte se mettre en route pour Londres. Il est grand temps qu'il songe à partir. Je ne suis plus d'humeur à tolérer ses atermoiements.

— Tu as entendu ? commenta Margaret après le départ de la visiteuse.

Tandis que je me hissais de dessous le lit, débraillé et couvert de poussière, elle me sermonna :

— Je ne sais pas à quel petit jeu tu es en train de jouer, Roger, mais c'est la dernière fois que je raconte des balivernes pour toi. Quant à celles que j'ai déjà dites en ton nom, elles me vaudront de faire pénitence. Si tu n'as plus envie de fourrer ton nez dans les affaires de l'échevin Weaver, tu n'as qu'à le dire à maîtresse Burnett et qu'on n'en entende plus parler. Tu sais que tu auras ma bénédiction.

J'hésitai ; j'étais à deux doigts de succomber à une tentation qui m'était devenue familière depuis une quinzaine de jours environ. Mais, à chaque fois que j'étais sur le point de me décider pour de bon à tirer un trait sur cette affaire, j'avais reculé. Même dans les moments de profond découragement, je ne restais pas totalement insensible à l'attrait d'un mystère, surtout quand il s'agissait d'une énigme intimement liée à mon passé.

— Je me mettrai en route pour Londres dans deux jours, fis-je, aussi surpris que Margaret par ma réponse. Mais demain, c'est le 1^{er} mai, et j'ai promis à Adela d'aller le célébrer avec elle, si vous voulez bien vous occuper des enfants.

Comme rien de tel n'avait été convenu entre nous, il me fallait maintenant mettre mon mensonge à exécution pour ne pas décevoir ma belle-mère qui avait accueilli la nouvelle avec une joie patente. Celle-ci s'en fut immédiatement au marché acheter tous les ingrédients nécessaires à la préparation du petit déjeuner du 1^{er} mai : persil, laitue, frisée et fenouil ; cidre, pommes, crème et beurre. Adela, à qui j'expliquai la situation, gagna ma reconnaissance éternelle en acceptant de se lever le lendemain à l'aube. C'était avec plaisir, déclara-t-elle, qu'elle m'accompagnerait dans la campagne alentour pour rapporter les ramées d'aubépine, de bouleau et de sorbier des oiseleurs qui décoreraient les arbres de mai dressés dans la ville.

Elle passa la nuit chez nous avec Nicholas. Au point du jour, dès que la porte de Redcliffe fut ouverte, nous nous trouvâmes parmi les premiers à nous aventurer au-dehors pour gagner les

champs ouverts qui s'étendaient au-delà de la ville. Tandis que nous escaladions Redcliffe Hill, la grande église de William Canynges se profilait au milieu des brumes, tel un nuage laiteux ; sur notre droite, la rivière aux reflets gris argenté déroulait ses méandres serpentins dans l'incertaine lumière matinale. Le bord de la robe d'Adela fut bientôt détrempé par la rosée et mes bottes étaient mouillées presque jusqu'aux genoux. Dans les branches, les oiseaux entonnaient en chœur leur chant matutinal et strident ; les pâquerettes parsemaient les prairies comme autant de flocons de neige et les toiles d'araignée tissées pendant la nuit entre les brins d'herbe agitaient en frémissant une myriade de gouttelettes de diamant. Au loin, un verger accrocha les premiers rayons du soleil levant, offrant à notre vue émerveillée une écume blanc et rose bouillonnant au milieu des brumes ; des moutons fraîchement relâchés de leur enclos tournaient vers nous leurs regards vides et butés.

— M'est avis que nous sommes les doyens de cette équipée, protesta Adela avec un rire, tandis qu'elle examinait nos compagnons.

De fait, ils n'étaient pas bien vieux : des enfants qui n'avaient guère plus de seize ans, tous en habit de fête, constituaient le gros du bataillon. Ils nous encourageaient par leurs acclamations comme s'ils avaient affaire à des vieillards séniles, nous donnaient gentiment la main dans les parties accidentées du terrain et nous aidaient à ramasser nos brassées de sorbier et d'aubépine.

La jeune fille qu'ils avaient élue comme leur reine²² fut portée en triomphe sur mes épaules jusqu'à chez elle — on m'avait accordé cet honneur en raison de ma taille, qui dépassait celle de tous les hommes de l'assemblée. Quand je m'assis à table pour prendre le petit déjeuner que Margaret avait préparé, j'étais épuisé. J'éprouvais en même temps une étonnante sérénité, comme si cette promenade matinale m'avait purgé de

²² Au même titre que les processions et les arbres de mai, la désignation d'un roi ou d'une reine fait partie des coutumes liées à la fête du 1^{er} mai, jour de la célébration du printemps. (N.d.T.)

la tristesse qui me terrassait depuis ces dernières semaines. Pendant que nous mangions, ma belle-mère décora la maison avec les branchages que nous avions rapportés. Elle orna également les arceaux de croquet de festons de lierre et de guirlandes de plantes grimpantes qu'elle avait garnies de ruban de couleur et de clochettes achetés la veille au marché, si bien qu'ils scintillaient de mille éclats quand la boule passait sous eux. Nous nous rendîmes ensuite tous les cinq au bal, près de l'arbre de mai le plus proche, et, plus tard encore, lorsque le soleil commença à sombrer dans un flamboiement pourpre, je raccompagnai Adela et Nicholas chez eux à Lewin's Mead.

Lorsque nous traversâmes le pont enjambant la Frome, que les feux du couchant teignaient de sang, je dis à Adela d'un ton paisible :

— Je te dois une fière chandelle, Adela. Merci, je ne l'oublierai pas. Si jamais je peux t'être utile...

— Toi et Margaret avez déjà été d'un grand secours pour Nick et moi, coupa-t-elle. Tu n'as pas à me remercier. C'était là un geste bien modeste en comparaison de ce que je vous dois...

Lorsque nous passâmes sous le porche, elle hâta le pas.

— Tiens ! Richard m'attend. Il doit avoir fini son tour de garde au château.

Comme en maintes autres fois, la vue du visage souriant de Richard Manifold me hérissa le poil. De fait, que ce fût sa chevelure rousse, ses yeux bleu clair, sa silhouette tassée ou son port agressif, tout en lui me déplaisait. Pour une raison qui m'échappait, son allure avait le don de m'irriter, et, à chaque fois que je le voyais, l'envie me prenait de lui ôter de la figure cet air satisfait et suffisant. Avec un grincement de dents, je resserrai mon emprise sur la main de Nicholas en propriétaire qui défend son bien et, de mauvaise grâce, suivis Adela jusqu'à la porte du cottage.

Mais, une fois n'est pas coutume, l'huissier du shérif n'était pas là pour faire un brin de conversation ou exhumer le passé. Quand je pénétrai dans le cottage à la suite d'Adela, il me fit grâce des regards désapprobateurs qu'il me décochait habituellement. Il était trop excité par les nouvelles qui étaient

arrivées au château dans la matinée, tandis que la plupart des gens étaient hors les murs pour fêter le 1^{er} mai.

En hôtesse toujours attentionnée qu'elle était, Adela offrit un siège à Richard et lui versa plusieurs rasades de bière avant de le laisser se lancer dans son histoire.

— Alors, que s'est-il passé ? demanda-t-elle, après s'être assurée qu'il était à son aise.

— Le roi a fait arrêter l'un des hommes de la maison de Clarence, un certain Thomas Burdet, qui doit être jugé pour avoir attenté à la vie de sa Majesté par nécromancie. D'après le shérif, il y a toutes les chances qu'il soit pendu. Œil pour œil, dent pour dent, même si cela implique, une nouvelle fois, la subornation du jury.

Je pris une profonde inspiration.

— George ne le souffrira pas, fis-je.

Impatient d'avoir son avis sur la question, j'oubliai un moment l'antipathie que m'inspirait Richard Manifold :

— Alors, qu'en pensez-vous ? Est-ce la guerre civile, cette fois ?

Il hocha la tête d'un air cérémonieux.

— La chose est possible. Mais le shérif a un avis mitigé là-dessus. Il a déclaré qu'une telle bavue ne ressemblait pas au roi Édouard.

— Effectivement, fis-je en mordillant ma lèvre inférieure. Il a quelque chose en tête, mais quoi ? Comment en êtes-vous venu à apprendre cet événement ?

— Par un augustin de All Hallows on the Wall venu de Londres pour traiter d'affaires avec ses confrères de Temple Gate. Il apportait une série de nouvelles, dont celle-ci ; eu égard à ses éventuelles retombées, on a estimé qu'elle était suffisamment importante pour en référer au shérif.

— Est-ce tout ? demanda Adela d'une voix calme, où perçait cependant une pointe de froideur. Ne serait-ce pas simplement que, pour satisfaire l'appétit de revanche de la reine, le roi a choisi un pauvre malheureux dans la suite de Clarence pour servir de bouc émissaire, comme le prince George l'a fait avec Ankaret Twynyho ?

Richard Manifold vida son gobelet d'une traite et jeta un coup d'œil évocateur vers le tonneau qui se trouvait à l'autre bout de la pièce. Comme Adela feignit d'en ignorer la signification, il soupira et reprit :

— Il aurait été accusé de sorcellerie par un clerc d'Oxford dont le nom m'échappe — il me semble que c'était quelque chose comme Blake ; Thomas Blake ? —, qui avait lui-même été désigné comme nécromancien par un autre clerc d'Oxford, un tireur d'horoscopes dénommé John Stacey. Donc, vous voyez, Adela, que le choix du roi et de ses officiers est loin d'être arbitraire...

Adela eut un sourire sardonique.

— Et quelle promesse a-t-on fait miroiter à ces deux autres bougres, John Stacey et Thomas Blake, pour qu'ils acceptent de dénoncer un pauvre homme ? Je me le demande. Seront-ils à ses côtés sur l'échafaud lors de sa pendaison ? Ou leur péché sera-t-il mystérieusement pardonné ?

Richard Manifold fit claquer sa langue en signe de désapprobation.

— Vous devenez beaucoup trop cynique, mon amie. Cela ne sied pas aux personnes de votre sexe. Vous vous laissez influencer par d'autres.

Il me décocha un regard menaçant ; et avant qu'Adela, furieuse, ait pu démentir son accusation, il avait remarqué le bord de sa robe, encore humide et maculé de boue.

— Ne me dites pas que vous êtes allée cueillir de l'aubépine ce matin ? Ah, non ! Ça ne va pas du tout, ça ! À votre âge, vous avez mieux à faire !

C'était à moi que la réprimande était destinée. Il avait deviné que j'avais été le compagnon d'Adela pour une escapade qu'il enrageait de ne pas avoir faite lui-même avec elle. Il n'avait pas mesuré l'impact de ses propos, et la regarda avec étonnement lorsque, piquée, elle se dressa sur ses jambes pour lui ordonner de s'en aller.

— Surveillez vos paroles, Richard ! Pensez-vous que je suis une enfant pour me parler de la sorte ? J'ai vingt-six ans, ne l'oubliez pas. De quel droit vous feriez-vous le juge de mes pensées et de mes sentiments ? Ou même de mes amis et de mes

fréquentations ? ajouta-t-elle de façon significative. Allez-vous-en, voulez-vous, et ne remettez pas les pieds ici tant qu'on ne vous aura pas fait signe...

Comme tous les rouquins, il rougissait facilement et son visage s'embrasa pour devenir bientôt cramoisi.

— Ça par exemple ! tonna-t-il, en frappant du poing sur la table avant de se lever. Si vous croyez...

— Allez-vous-en, s'il vous plaît, répéta Adela d'une voix plus calme.

Troublé comme peut l'être un enfant qui voit ses aînés se quereller, Nicholas s'était approché à quatre pattes de sa mère, à la main de laquelle il se cramponnait fermement.

Richard Manifold avait l'air de quelqu'un qui, croyant s'avancer en terrain sûr, s'est embourbé dans un marécage. Il avança le menton d'un air belliqueux.

— Vous avez toujours été une femme têteue, fit-il, sarcastique. Autrement, vous n'auriez jamais épousé ce gringalet d'Hereford, que vous avez enterré au bout de sept ans de mariage seulement.

Il se leva et bomba le torse pour donner la mesure de sa force et de sa vigueur.

— D'accord, je m'en vais. Mais bientôt, vous verrez, vous me supplierez de revenir !

Sur ces paroles d'adieu, il gagna la porte, qu'il referma sur le doux crépuscule de cette journée de mai.

Adela inspira profondément et m'adressa un sourire timide.

— Cela faisait des mois que je cherchais une excuse pour le congédier, fit-elle. Je ne l'ai jamais beaucoup aimé, même dans mes tendres années. Il a toujours eu quelque chose – un je-ne-sais-quoi de fat et d'arrogant – qui m'irritait suprêmement. Je ne suis pas étonnée qu'il ne se soit pas marié. Aucune femme n'aurait pu le supporter.

— Préviens-moi s'il revient t'embêter au cours des semaines qui viennent, fis-je d'un ton ferme.

Elle s'esclaffa.

— Tu ne seras pas là. Tu seras à Londres.

Je crus entendre, derrière cette réplique, la sempiternelle plainte de ma belle-mère ; mais les paroles d'Adela étaient

dites sur un ton plus amusé que réprobateur. En l'observant, assise en face de moi, je me souvins de la première impression qu'elle m'avait laissée : celle d'une femme réservée, qui, au fil du temps, avait appris à ne compter sur le soutien affectif ou matériel de personne. Elle voulait fidélité et amour à son conjoint sans trop attendre en retour. Elle le laisserait partir sillonna le monde et se tiendrait néanmoins toujours prête à l'accueillir à bras ouverts à son retour. Mille fois heureux l'homme qui finirait par obtenir sa main ! Pendant un moment, je fus presque jaloux de lui.

Je ne me rendis compte que je la regardais fixement qu'au moment où elle baissa les yeux, visiblement gênée par cet examen prolongé.

— Tu ferais mieux de rentrer chez Margaret, déclara-t-elle. Elle doit t'attendre.

Elle leva de nouveau les yeux et, une fois son embarras passé, sourit.

— Je ne pense pas te revoir avant ton départ pour Londres. Sois prudent. Que Dieu te garde !

— Que Dieu te protège, toi aussi.

Je posai un baiser sur la joue qu'elle m'offrait et passai une main dans les cheveux de Nicholas. Comme je marquais un temps d'hésitation, elle anticipa ma question avec un rire jovial :

— Je garderai un œil sur Margaret et Elizabeth, bien entendu. Si Nick ne voyait pas Bess tous les jours, elle lui manquerait. N'est-ce pas, mon cœur ?

Nicholas, qui comprit seulement qu'on parlait de Bess et qu'on lui demandait d'exprimer son assentiment, hocha énergiquement la tête.

— Nick aime Bess, affirma-t-il. Nick aime Bess.

Je la remerciai et jetai un coup d'œil vers son rouet installé dans le coin.

— Et avec l'échevin Weaver, ça se passe bien ?

— Oui, très bien. J'ai plus d'ouvrage qu'il n'en faut et l'échevin est un maître bon et prévenant. Je l'ai croisé une ou deux fois en allant chercher de la laine ; il se souvient de mon nom à chaque fois et trouve toujours un mot gentil.

C'était un sujet qui m'intéressait.

— Son soi-disant fils est-il toujours à ses côtés ? demandai-je.
Adela se frappa le front de la main.

— Mais où avais-je la tête ! Je pensais te le dire en te revoyant mais j'ai complètement oublié. Pendant ton absence, je les ai croisés ensemble un matin. J'étais allée du côté de la corderie pour prendre l'air et me dégourdir les jambes avant de retourner chercher Nicholas chez Margaret. L'échevin Weaver, qui semblait très souffrant, s'appuyait de tout son poids sur le bras du jeune homme. Malgré sa mauvaise santé, il avait l'air radieux.

— Comment est-ce possible, demandai-je avec humeur, alors qu'il s'apprête à frustrer sa fille de ses droits ? Comment peut-il accepter d'être la dupe d'un imposteur ?

— Justement, c'est ce qui est étrange, répondit Adela d'une voix lente. L'échevin ne m'avait pas remarquée. Comme il faisait un froid glacial et qu'une bise mordante soufflait ce matin-là, il avait rabattu son couvre-chef devant ses yeux pour se protéger. Le jeune homme m'a vue, en revanche. Il avait les yeux fixés sur l'horizon, et, lorsque je suis arrivée à leur hauteur, il m'a dit : « Bonjour, Adela ! J'ai entendu dire que votre mari était mort. J'en suis navré. Tâchez d'épouser un natif de Bristol, la prochaine fois. »

Je haussai les épaules.

— Cela ne prouve rien. Il se peut très bien qu'il ait entendu l'échevin parler de toi après que tu sois passée chez lui pour demander du travail.

— Mais il me connaît, insista-t-elle. Il m'a reconnue.

— Il a dû te voir lors de ta visite chez l'échevin. Mais oui, j'y suis ! C'est la raison pour laquelle l'échevin et lui en sont venus à parler de toi. « Qui était-ce ? » aura demandé notre ami, désireux de connaître ton identité, et, dans la foulée, le vieillard lui aura appris toute ton histoire.

Adela hocha la tête.

— Oui, mais tu oublies que je ne suis pas passée chez l'échevin. C'est Margaret qui y est allée pour moi. Si cet homme est un charlatan, alors nous ne nous étions jamais vus avant notre rencontre devant la corderie ; pourtant il m'a reconnue sur-le-champ. Qui plus est, bien que mon souvenir de Clement

Weaver se perde dans les limbes de ma jeunesse, il y a quand même un détail que je me rappelle à son sujet. Clement avait l'habitude de regarder droit dans les yeux son interlocuteur, comme s'il le mettait au défi de le contredire. Or cet homme m'a regardée exactement de la même manière. Tu sais, Roger, plus j'y songe, plus je suis portée à croire qu'il pourrait bien s'agir du vrai Clement.

CHAPITRE XV

Comme je l'ai déjà noté à deux reprises au moins dans le fil de mon récit, j'étais appelé, à travers l'étrange affaire de Clement Weaver, à être le témoin de grands épisodes de l'histoire, pour la simple raison que, par la volonté de Dieu, je me trouvai là où il fallait au bon moment. Ainsi donc, au cours de la dernière semaine de mai, quelques jours après l'exécution de Thomas Burdet, je traversais la cité de Westminster lorsque Clarence entra à grand fracas dans la chambre du conseil pour proclamer haut et fort l'innocence de son écuyer.

Mon voyage jusqu'à Londres m'avait pris près d'un mois. J'avais musardé et fait un détour par les communautés isolées du Wiltshire et du Berkshire et les abords de la capitale, laissant le calme champêtre agir comme un baume sur mon esprit meurtri et malmené. Sorti de Bristol par la porte de Lawford, je m'étais mis en route avec la conviction que ma flamme pour Rowena Honeyman était éternelle ; or, une fois arrivé aux hameaux et maisons qui se dressent isolés dans la forêt de Savernake, je m'aperçus qu'une journée entière s'était écoulée sans qu'une seule fois son visage ne me revînt en mémoire. De fait, lorsque les ondées du début du mois de mai eurent fait place à un temps plus riant, quand les étoiles blanches des silènes commencèrent à détrôner les primevères et les douces violettes sauvages, je découvris qu'il pouvait se passer plusieurs jours avant qu'un détail n'évoque son image à mon esprit. Pourtant, même ces moments de tristesse et de nostalgie ne duraient pas plus d'une heure ou deux.

Il y avait tant à observer et, parfois, à faire, quand je pouvais être de quelque utilité, que je n'avais guère le loisir de languir. C'est au mois de mai qu'a lieu la réparation des toits de chaume endommagés par les intempéries hivernales, lorsque l'on arase

les bosses de la toiture et que l'on en réaligne les bordures ; mais aussi, quand le temps le permet, que se font le battage du grain, les semaines des pois, le sarclage du blé semé en automne et le drainage des prés. C'est enfin la saison où l'on inaugure les activités de l'été.

Au sortir de l'office du dimanche de Pentecôte, j'allai applaudir et acclamer les danseurs de Morris²³ sur la place d'un village dont le nom m'est depuis longtemps sorti de l'esprit ; je n'oublierai jamais, en revanche, le succulent gâteau de fromage de Pentecôte dont me gratifia l'une des ménagères du coin. La pâte qui l'enveloppait était aussi légère que du duvet de chardon et le clou de girofle et le macis étaient si savamment mélangés à la crème et aux jaunes d'œufs qu'ils ne laissaient aucun goût amer ou âpre sur la langue. Et lorsque, cette nuit-là, je m'endormis chez ma talentueuse cuisinière, près du feu qui dormait dans l'âtre, mon sommeil ne fut pas troublé par la vision de ce visage au nez court et droit, au petit menton résolu et aux yeux bleu pervenche, auréolé d'une soyeuse chevelure blonde. Le lendemain matin, je me réveillai frais et dispos ; bien que je ne me fusse pas débarrassé de tous mes soucis, je me sentais en tout cas délesté du pesant chagrin que j'avais traîné une grande partie de mon chemin, au début de ma pérégrination.

Lorsque je parvins enfin à Westminster, j'étais même disposé à regarder d'un œil clément cette ville et ses rues grouillantes, remplies de marchands flamands aux méthodes agressives, qui n'essaient pas tant de vendre leur marchandise que de la faire acheter de force, couteau au poing, aux chalands inoffensifs. Les hommes de loi, dans leurs longues robes noires à rayures, et les huissiers d'armes dans leurs épitoges de soie, allaient et venaient dans les tribunaux de Westminster en grande parade, dans l'appareil le plus somptueux et le plus encombrant possible. Il faut ajouter à cela que la ville a toujours été une pépinière de détrousseurs, qui sont parfois déjà au-delà de la

²³ Danse traditionnelle anglaise exécutée par des hommes à l'occasion des festivités du printemps. (N.d.T.)

porte de la ville, à mi-parcours du Strand, en direction de Londres, avant que leurs victimes aient pu constater le larcin.

Ce matin-là, je me frayai un chemin à travers la cohue en tenant mon gourdin à la main pour aviser toute personne de mon intention de me défendre si besoin était. Avec ma balle que je portais sur l'épaule, je disposais d'une autre arme. Bien qu'elle ne fût plus aussi pesante qu'à mon départ de Bristol, elle était en effet assez lourde pour me permettre, à condition que j'y mette tout le poids de mon corps, d'assener un bon coup au bras ou au visage du vaurien. Combinés à ma carrure et à ma taille, ces moyens de défense se révélèrent suffisamment dissuasifs ; même les plus audacieux des coupe-jarrets qui tiennent le haut du pavé dans la bande de terre entre l'abbaye et la berge du fleuve me laissèrent tranquille.

En me dirigeant vers l'une des nombreuses rôtisseries dont les victuailles s'étalaient de façon alléchante sur des tables à tréteaux installées devant les échoppes, je me remémorai mon dernier passage à Westminster, deux ans auparavant, lorsque, à la veille de l'invasion de la France par les Anglais, j'avais vu passer le duc de Gloucester qui faisait route vers Londres à la tête de son escorte. Cette évocation avait à peine pris forme dans mon esprit que nous nous trouvâmes, moi et tous ceux qui m'entouraient, poussés sans cérémonie sur l'un des bords de la chaussée pour faire place à un autre défilé princier. Au lieu de sortir de la ville, les cavaliers, dont les bannières et les pennons arboraient les emblèmes du duc de Clarence, entraient cette fois dans la cité. Le duc en personne conduisait la chevauchée ; une expression de colère proche de la haine crispait son beau visage rose. Parvenu devant Westminster Hall, il tira avec une telle violence sur les mors qu'il dut blesser les fines lèvres de son cheval. Il mit pied à terre en se jetant presque de selle et, d'un air furibond, fit signe à un homme qui chevauchait juste derrière lui de le suivre. Ses hommes écartèrent brutalement de son chemin un officier du palais qui tentait de lui barrer le passage.

— Je dois voir mon frère et je le verrai ! déclara le duc.

Le son de sa voix parvenait nettement jusqu'à l'assistance qui tendait l'oreille.

— Sa Majesté est partie pour Windsor, bredouilla le sénéchal qui réitéra vaillamment ses efforts pour empêcher Clarence d'entrer.

— Mais le conseil tient encore séance ?

— Oui, fit le sénéchal, réticent. Mais je ne suis pas habilité à laisser entrer Votre Grâce.

Cependant, le duc, qui se voyait refuser sa vengeance, n'était pas d'humeur à s'incliner sans broncher.

— Je me moque bien des consignes que vous avez reçues ! gronda le duc. Où les membres du conseil siègent-ils ? À l'étage ?

Puis, s'adressant à l'individu qui se tenait à ses côtés avec un air de chien battu :

— Suivez-moi, maître.

L'officier du palais fit une dernière tentative pour arrêter l'intrus, mais il fut aussitôt cloué contre un battant de la porte ouverte par deux hommes de Clarence. Les visages de ces derniers m'étaient familiers : j'aurais juré qu'ils faisaient partie des ravisseurs d'Ankaret Twynyho.

Je me tournai vers mon voisin ; à en juger par son tablier barbouillé de sang et le couperet attaché à sa ceinture, c'était l'un des bouchers qui fournissaient de la viande aux marchands de tourtes.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

— J'en sais pas plus que toi, l'ami. Mais j'soupçonne que ça a à voir avec l'homme du duc qu'a été pendu pour avoir essayé d'attenter à la vie du roi par nécromancie. On m'a dit qu'avant son exécution, sur l'échafaud, il a fait lecture d'une longue déclaration publique pour proclamer avec force son innocence.

— Comme la veuve Twynyho, sûrement, commentai-je d'un ton amer.

— Qui donc ? demanda mon compagnon, interloqué.

Quand je lui eus fourni des explications, il poussa un soupir.

— Le torchon brûle entre les deux frères, c'est sûr. Bah ! C'est pas étonnant, quand on pense à toutes les toquades que le roi Édouard a dû passer à son frère.

— Qui est cet homme qui l'accompagne et qu'il a appelé « maître » ? fis-je, curieux.

Ni le boucher ni aucun des badauds qui se trouvaient à proximité immédiate ne furent en mesure de m'éclairer. Pourtant, une vieille femme qui se tenait à portée de voix déclara qu'il s'agissait du docteur Goddard ; le même qui, sept ans plus tôt, avait déclaré légitime l'accession au trône du défunt roi Henri.

— Vous savez bien ! Quand le duc de Clarence et le comte de Warwick ont tenté d'évincer le roi Édouard pour remettre Henri sur le trône.

Si Clarence cherchait effectivement à réveiller le spectre de ses félonies passées, s'il renouait avec d'anciennes fréquentations du temps où il avait commis la plus grave de ses trahisons, il y avait de quoi s'alarmer. Passant en revue les autres membres de la suite du duc qui attendaient patiemment le retour de leur maître, je constatai, à ma grande inquiétude, que certains d'entre eux avaient revêtu plastron et jambières et portaient leur épée et leur dague à la ceinture. Je me demandai si j'étais le seul à avoir fait cette observation.

Bientôt las de rester immobiles, les gens commencèrent à se disperser. Pendant quelques instants, l'amorce d'une rixe dans la rue entre les cavaliers du duc et la perspective d'un éventuel bain de sang avaient retenu l'attention du public. Mais à présent que le calme était retombé, les gens, impatients de retourner vaquer à leurs occupations, s'éloignaient peu à peu. Cependant, à ce moment précis, le duc de Clarence surgit du palais, traînant littéralement le malheureux docteur Goddard derrière lui.

— Lis ! hurla-t-il à l'infortuné, dont le visage blême tremblait. Lis à haute voix, imbécile, pour que tout le monde puisse t'entendre !

Le document dont le docteur Goddard était contraint de faire la lecture n'était autre que la profession d'innocence de Thomas Burdet, qui, selon les dires du boucher, avait été lue par le condamné lui-même avant son exécution. Quand la voix tremblante se fut finalement éteinte, le duc se racla la gorge, avant de clamer :

— Vous avez tous entendu ! Mon homme n'est pas coupable ! Et pourtant, son innocence ne l'a pas mis à l'abri de la vengeance perfide des Woodville. Sachez cependant que ce sont eux, et non pas Thomas Burdet, qui sont apôtres de la magie noire ! Ce sont eux qui ont jeté un sort à mon frère afin de le dresser contre moi ! Eux qui ont ordonné à leurs agents d'empoisonner ma femme et mon enfant nouveau-né ! Et, si rien ne les en empêche, eux qui me consumeront ainsi qu'une chandelle au vent !

Il s'arrêta un moment, clignant des yeux, comme s'il s'était surpris lui-même par cette envolée lyrique. Il reprit :

— Mais je les en empêcherai. J'obtiendrai vengeance. Le jour viendra où l'on dénoncera l'imposture de cette créature qui se targue du titre de reine d'Angleterre. Et ce jour est plus proche qu'elle ne le pense !

Sa diatribe terminée, il remonta en selle, fit pirouetter son cheval et partit au galop en direction de Londres, entraînant un flot de cavaliers dans son sillage.

Son numéro d'histrion avait laissé le public partagé. Chez certains, les signes d'une véritable inquiétude devant la perspective d'une nouvelle guerre intestine se faisaient jour, les autres ricanaien tout bonnement.

— Quel moulin à paroles, celui-là, alors ! s'esclaffa le boucher. Bah ! Il suffit que le roi siffle et bientôt, y sera aux pieds de son maître !

— Oui, mais imaginez que le roi ne siffle pas, cette fois-ci, suggéra-t-il. Supposez que le roi décide enfin de ne plus transiger.

Mon compagnon envisagea quelques instants cette éventualité, pour la rejeter avec assurance.

— Non, à ses frères, il leur pardonnera toujours. Les enfants de la duchesse Cicely, ils ont toujours été comme les deux doigts de la main.

— Certes, mais les Woodville aussi, rétorqua-t-il d'une voix sévère.

Nous nous quittâmes néanmoins en bons amis, sans chercher à convaincre l'autre. Quand j'eus fini le casse-croûte que je m'étais acheté pour le déjeuner chez un marchand de tourtes

installé près de la porte de Londres, je pris le Strand qui s'étend au-delà de la Chère Reine Cross en direction de la capitale. Je comptais en premier lieu passer voir mon vieil ami Philip Lamprey, dans sa friperie à l'ouest de Tun-upon-Cornhill.

Le repas du soir – un vulgaire ragoût que Jeanne Lamprey avait su rendre unique en l'accompagnant avec un ingrédient dont elle avait le secret – était fini, les assiettes avaient été retirées de la table et nos gobelets étaient remplis de bière. Mon hôte était assis en face de moi, éclairé par la lumière de l'unique chandelle, son visage mince et grêlé tendu par l'attention. Quand j'avais fait sa connaissance, six ans plus tôt, il était d'une maigreur qui confinait à l'émaciation ; abandonné par sa femme qui s'était sauvée avec un autre homme pendant qu'il ferraillait à l'étranger, Philip mendiait alors dans les rues de Londres. À cette époque, ses amis – si le terme n'est pas abusif – comptaient parmi la canaille d'East Cheap et de Southwark. Mais entre notre première et notre deuxième rencontre, cinq ans plus tard, il avait prospéré : grâce au pécule que sa mendicité lui avait permis d'amasser, il avait pu louer un étal à Cornhill où il vendait des vêtements usagés et menait une existence comblée avec sa seconde femme dans une mesure de torchis qui se trouvait à l'arrière de son commerce.

Petite femme ronde et affairée aux yeux brun clair qui pétillaient sous une masse désordonnée de boucles brunes, Jeanne Lamprey aurait pu être la fille de Philip : à sa connaissance, elle n'avait alors qu'une vingtaine d'années et lui, quarante-trois ans. Pourtant, sous tous les rapports hormis celui de l'âge, elle était de loin son aînée. Quoique indéniable, son amour pour lui n'était pas aveugle et ne l'empêchait pas de voir les travers de son mari. Connaissant son goût pour les boissons relevées, elle gardait un œil sur sa consommation et le grondait gentiment lorsqu'il buvait trop. Dotée d'un sens des affaires supérieur à celui de Philip, elle était cependant trop partiale et trop rusée pour le lui faire remarquer. Maintenant que je la revoyais, elle me faisait penser à quelqu'un d'autre, moins par son aspect que par sa façon d'être. Il me fallut

beaucoup de temps avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'Adela.

— Eh ben, en voilà un casse-tête, murmura Philip en poussant le soupir de contentement de l'homme repu. C'est même pas la peine de te poser la question, Roger : je vois déjà à ton air ce que tu penses. Selon toi, cet homme qui prétend être Clement Weaver est bel et bien un imposteur. Mais c'est pas impossible qu'il ait réchappé à la mort comme il a dit, tu sais.

Mon hôte parlait avec toute l'autorité de quelqu'un qui avait joué un rôle dans l'éénigme de la disparition de Clement, et avait apporté sa contribution, aussi mince fût-elle, à son dénouement.

— J'ai connu quelqu'un qui avait reçu un méchant coup sur la tête, et qui, des mois durant, n'a plus su ni qui il était, ni d'où il venait.

Je secouai la tête.

— Tu n'as pas vu Irwin Peto. Il y a quelque chose de faux chez lui.

— Du moins tu souhaiterais qu'il en soit ainsi, conjectura Philip avec sagacité, parce que t'imagines bêtement que c'est de ta faute si l'échevin a été privé de son fils pendant toutes ces années. Tu t'en veux de pas avoir imaginé que Clement puisse s'en tirer, de pas avoir creusé un peu plus.

— Non, insistai-je avec entêtement. Selon le témoignage de tous ceux qui le connaissaient, le vrai Clement était lié à sa sœur. Quelque condamnable qu'ait été la conduite d'Alison, il n'aurait pas permis à son père de la déshériter. Il n'aurait pas toléré une telle injustice.

Je m'essuyai le front de la main. La cabane était exiguë et, en ce mois de mai, les nuits étaient de plus en plus chaudes.

Philip reprit une lampée de bière.

— N'empêche que ton amie, la veuve Juett, elle est d'avis qu'il s'agit bien de Clement Weaver, poursuivit-il d'une voix rauque. Le bonhomme l'a reconnue sans qu'on lui souffle son nom, à ce qu'elle dit. Pourtant, si c'était un charlatan, il aurait pas pu la connaître. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— À un moment ou à un autre, on a dû lui montrer Adela et raconter son histoire à l'insu de celle-ci. Telle est, ce me semble, l'explication la plus vraisemblable.

Un large sourire illumina le visage de Philip.

— Soit, fit-il. On va pas perdre notre temps à se chamailler. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, donc ?

Tout en lançant un regard piteux à Jeanne Lamprey, je répondis :

— M'aider à retrouver cette Morwenna Peto qui vit dans les bordels de Southwark. Je veux entendre ce qu'elle a à dire, histoire de voir si son récit coïncide avec celui d'Irwin.

À son tour, Philip lança à sa femme un regard comme pour solliciter son autorisation. Mais celle-ci gardait les yeux baissés, absorbée dans la contemplation de l'ongle qu'elle était en train de ronger. En butte à cette fin de non-recevoir, mon hôte me fit des excuses timorées :

— Je suis pas sûr que... Ça fait longtemps que je suis pas allé dans ce coin-là. Je pense pas qu'on se souviendra de moi.

— Bertha Mendip, si. En ce qui concerne Morwenna Peto, Bertha vient elle-même de l'Ouest : s'il y a dans le voisinage des gens de la même région qu'elle, elle en aura sûrement entendu parler.

— Possible, reconnut Philip d'un air qui ne se voulait pas trop enthousiaste.

D'expérience, il savait qu'à chaque fois que je faisais irruption dans son existence, je lui causais immanquablement des ennuis ; et il n'ignorait pas que sa femme en était consciente.

Jeanne arrêta de se mordiller l'ongle et redressa la tête, posant avec sérieux ses grands yeux bruns sur son mari.

— Tu dois faire ce que Roger te demande, Philip, dit-elle à notre grande surprise. C'est un ami et il a besoin de notre aide. Tant que tu as ton couteau sur toi et que Roger prend son gourdin, il ne devrait rien vous arriver. Mets-toi tes plus vieux habits sur le dos. Ou mieux, tiens : prends la guenille la plus usée que tu trouveras à l'étal.

Philip ne put retenir un sourire dont la large ligne fendit presque de part en part son petit visage anguleux. Mon intuition me disait qu'il lui arrivait, quelquefois seulement, de regretter son ancienne vie et la compagnie de ses vieux camarades. De temps à autre – mais uniquement de façon épisodique, car le souci de respectabilité était désormais trop profondément ancré

en lui pour pouvoir être abandonné à la légèreté – il avait besoin d'une distraction pour pimenter son existence devenue un peu trop routinière.

— Nous irons à Southwark demain matin, dit-il. En attendant, étanche ta soif et raconte-nous la suite.

Je relatai donc l'épisode dont j'avais été le témoin à Keyford le mois précédent et l'incident qui s'était produit à Westminster le matin même. La discussion se déplaça aussitôt sur l'éventualité d'une nouvelle guerre civile, non plus cette fois sous la forme d'un conflit entre yorkistes et lancastriens, mais sous celle d'une lutte intestine entre deux frères de sang royal.

— Timothy Plummer me l'avait prédit, fis-je d'une voix morose, quand nous nous sommes croisés à Tewkesbury en janvier dernier, après les funérailles de la duchesse Isabel et l'annonce de la mort de Charles de Bourgogne à Nancy. Clarence demandera la main de Marie, m'avait-il alors déclaré, et, s'il ne l'obtient pas, il en imputera la responsabilité aux Woodville. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Lui ou la reine, l'un des deux sortira anéanti de cette lutte ; mais en attendant, on sacrifie des vies innocentes dans les deux camps.

— C'est bien beau, tout cela, mais comment sais-tu qu'ils sont innocents ? demanda Philip, qui aimait prendre le contre-pied de son interlocuteur, souvent, d'ailleurs, sans avoir de meilleure raison que le simple plaisir d'ergoter.

« Tiens, ce clerc dénommé Stacey, par exemple, qui a accusé Blake et Burdet ! Pas plus tard qu'hier matin, au marché de Leadenhall, je bavardais avec un gars qui venait d'Oxford ; il m'a dit que dans le cercle des étudiants, ça se savait bien, que Stacey était tireur d'horoscopes. Toute sa famille a touché à l'astrologie à un moment ou à un autre.

— Sans doute, mais Blake et Burdet n'en sont pas moins innocents, insistai-je, tout en commençant à m'enflammer.

— Il n'y a pas de fumée sans feu ! riposta Philip sur un ton agressif, frappant vivement la table avec son gobelet vide.

— Quelle ânerie ! fis-je sèchement. J'ai très souvent vu le bois fumer sans qu'il y ait la moindre flamme.

— T'es prêt à raconter n'importe quel bobard pour marquer un point, répliqua mon hôte, qui ne plaisantait plus vraiment et

était à deux doigts de m'expédier une grande tape sur l'épaule, lorsque sa femme se pencha par-dessus la table pour l'empoigner.

— Ça suffit comme ça, vous deux ! Pourquoi les hommes ne peuvent-ils donc jamais discuter sérieusement sans que la conversation dégénère ? De toute façon, ajouta Jeanne, ça va bientôt être l'heure d'aller au lit. Roger, tu sais que tu es le bienvenu sous notre toit, si cela ne te dérange pas de dormir par terre.

— J'ai connu bien pire ! lui assurai-je avec chaleur, tandis que Philip, un peu honteux, remplissait à nouveau nos gobelets de bière. Mais ce soir, j'irai jusqu'à la porte d'Ald, à *La Tête du Sarrasin*. J'y ai déjà logé, il y a deux ans.

Philip s'y opposa aussitôt et m'enjoignit de rester avec eux. Mais Jeanne était trop intelligente pour combattre ma décision. Elle savait aussi bien que moi que la mesure n'était pas assez grande pour être partagée par un couple encore épris et quelqu'un qui, dans une certaine mesure, était un étranger.

— Tu seras bien logé à *La Tête du Sarrasin*, acquiesça-t-elle. Mais promets-nous de revenir ici pour le petit déjeuner, alors.

Je lui donnai ma parole et me mis en route après avoir laissé ma balle dans un coin de la pièce. Muni de mon gourdin ainsi que du couteau de Philip, qui avait insisté pour que je lui emprunte son arme, je cheminai dans le crépuscule, en direction de l'est, pour atteindre l'auberge sise aux portes de la ville, à l'intérieur de l'enceinte méridionale.

Première hôtellerie qui se présentait sur leur chemin à l'entrée de la cité, l'établissement était très apprécié des voyageurs et des marchands venus d'East Anglia et, par conséquent, accueillait toujours une clientèle nombreuse. Comme ce soir-là ne faisait pas exception, je fus contraint de partager ma chambre avec un tailleur venu des Fens²⁴ pour retrouver sa fille fugueuse. Il m'imposa le navrant récit des frasques de son enfant jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis ses ronflements, quand, littéralement épuisé, il eut fini par

²⁴ Région de plaines anciennement marécageuses dans le nord-est de l'Angleterre. (N.d.T.)

s'endormir. J'eus beau fermer les yeux et me boucher les oreilles, rien n'y fit : je ne parvenais pas à faire abstraction du bruit et à trouver le sommeil.

Quand mes membres commencèrent à se détendre et que je parvins enfin à oublier les ronflements et les reniflements venant de l'autre côté du lit, un autre sujet d'inquiétude occupa soudain mon esprit vacant. Je connaissais bien ce genre de tracas pour en avoir maintes fois fait l'expérience : il venait du sentiment que, dans les propos parvenus à mes oreilles, un détail aurait dû retenir mon attention, si j'avais seulement eu la présence d'esprit de m'en rendre compte sur le moment. Je me creusai la cervelle pour essayer de me rappeler ma discussion avec le boucher et celle avec la vieille dame devant Westminster Hall. Était-ce dans leur bouche que je l'avais entendu, ou dans celle de Clarence ? À moins que ça ne soit dans celle du docteur John Goddard ? Ne serait-ce pas plutôt certains mots prononcés par Jeanne et Philip Lamprey ? Mais plus je réfléchissais, plus ma tête était douloureuse et mes souvenirs confus.

Enfin, lorsque je fus au bord de l'assoupissement, j'acquis la soudaine conviction qu'il s'agissait d'un élément commun à ce qu'avaient dit toutes ces personnes ; qu'un fil invisible reliait ces différentes conversations. Puis une dernière pensée me traversa l'esprit avant que je sombre dans les eaux du sommeil : si seulement je parvenais à suivre ce fil, il me conduirait droit au cœur du mystère qui planait autour du faux Clement Weaver. Au moment même où cette dernière pensée, sitôt venue, se perdait à nouveau dans les brumes de l'inconscience, le visage d'Adela m'apparut. Le sourire aux lèvres, elle me faisait signe de m'approcher et m'invitait à rentrer dans son cottage...

Je me dressai sur mon séant, droit comme un I, tandis que le tailleur ronflait toujours de l'autre côté du traversin qui nous séparait. La réponse m'avait effleuré. Elle était là, flottant quelque part dans l'obscurité environnante. Elle m'avait frôlé, mais déjà elle fuyait, glissant dans la nuit comme une volute de fumée s'échappant d'une chandelle éteinte. Je m'étendis à nouveau. Peut-être réapparaîtrait-elle à mon réveil... En attendant, il ne me restait qu'à donner un coup de coude à mon compagnon et à essayer une nouvelle fois de trouver le sommeil.

CHAPITRE XVI

Le lendemain, au petit matin, Philip et moi fîmes la traversée en barque jusqu'à la rive opposée du fleuve, aux abords de Southwark.

La pensée qui m'avait tracassé la veille ne s'était toujours pas éclaircie. Je n'avais pas eu de grande révélation à mon réveil. Mon compagnon de lit, l'homme des Fens, ronflait toujours bruyamment ; aussi, une fois habillé, j'étais allé payer mon écot, résistant aux instances de la maîtresse de maison qui me proposait de rester pour le petit déjeuner, et m'en était retourné à Cornhill. Là, avec son efficacité et son entrain coutumiers, Jeanne Lamprey m'offrit de l'eau chaude pour me laver et me raser, avant de me régaler d'un repas de pain et de lard salé arrosé de bière. Philip, qui avait mangé et bu avec un appétit étonnant pour un homme de sa taille, s'assit pour se curer les dents tandis que Jeanne s'occupait d'ouvrir la boutique. Je proposai mon aide à la jeune femme dans l'espoir de faire honte à Philip, mais ce dernier se contenta de me faire un grand sourire. Il connaissait sa femme mieux que moi.

— Non, non ! répondit-elle, presque fâchée, me faisant signe de m'écartier. Toi et Philip, occupez-vous de vos affaires, je me charge des miennes. D'ailleurs, Roger, laisse ton pourpoint de cuir, ça vaut mieux. Vous feriez bien, tous les deux, de suivre mon conseil d'hier et d'aller prendre des hardes à l'étal.

Ce ne fut qu'au cours de la traversée, tandis que le batelier manœuvrait adroitemment son embarcation à marée montante, que je songeai à observer la tenue de Philip. Je constatai qu'il portait une tunique de camelot miteuse et usée jusqu'à la trame, dont les manches et le col de fourrure étaient en lambeaux. Bien que le vêtement fût sans doute à l'origine de belle qualité, je ne

voyais pas qui, dans son état présent, aurait voulu s'en porter acquéreur. Je fis part de ma réflexion à mon ami.

Philip se mit à rire.

— Mais ça vient pas de l'étal, voyons ! Quel benêt tu fais ! Tu vois ma Jeanne vendre une loque pareille ?

Assis sur la poupe, il se pencha pour me parler.

— Tu la reconnais pas ?

Déconcerté, je fis non de la tête.

— Regarde bien, dit-il.

Il me fit observer le pourtour du col, ou plus exactement ce qui en tenait lieu, car celui-ci était arraché presque aux deux tiers.

— Là, autrefois, il y avait deux initiales brodées au fil d'or. Mais il ne reste plus rien, à part les trous d'aiguille.

Le jour se fit dans mon esprit.

— CW, murmurai-je. C'est la tunique que tu as achetée à Bertha Mendip, il y a des années de cela, après qu'elle l'a eu récupérée sur un cadavre repêché dans le fleuve : la tunique de Clement ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de la garder tout ce temps ?

Mon nez se retroussa.

— D'autant qu'elle empeste toujours le poisson, ajoutai-je.

Philip émit de nouveau l'un de ses rires rauques.

— C'est ce que dit ma Jeanne, mais elle s'est bien gardée de la jeter car elle m'a toujours porté bonheur. Et attention ! On n'a jamais été certains que ce soit Clement Weaver le propriétaire. C'est seulement à cause des initiales qu'on a pensé que ça pouvait être à lui.

— Oui, c'est vrai, reconnus-je malgré moi. Mais Alison Weaver, puisque tel était encore son nom à l'époque, a confirmé que son frère avait un habit semblable dans sa garde-robe. Il n'était pas exclu, selon elle, qu'il l'ait porté le jour de sa disparition. Figure-toi, ajoutai-je, qu'il n'y a pas si longtemps de cela, j'ai entendu quelqu'un faire allusion à une tunique de camelot bordée d'écureuil gris ; ce quelqu'un n'est autre que « Clement » lui-même. Mais il affirme qu'elle lui a été dérobée par le voleur qui l'a détroussé après qu'il a eu regagné la rive à la nage.

Le batelier fit accoster sa barque sans heurt sur un étroit banc de sable, où nous débarquâmes, Philip et moi, avant de gravir les marches de l'escalier menant au quai en surplomb. Mais à peine étions-nous parvenus en haut que nous fûmes encerclés par une demi-douzaine de prostituées, aisément reconnaissables à leurs capuchons rayés (la plupart des lupanars de Southwark sont la propriété de l'évêché de Winchester, qui arrondit coquettement son revenu annuel grâce au salaire de ces femmes). Elles ne semblèrent pas dissuadées par notre piètre accoutrement, mais se mirent à nous accabler d'injures quand elles se virent refuser leurs services. Pendant un moment, je nous crus en danger, mais bientôt mon compagnon me saisit par le bras et nous prîmes nos jambes à notre cou. Nous enfilâmes un dédale de ruelles étroites et sordides bordées de maisons sombres et désolées, dont les habitants se retournaient sur nos pas pour nous regarder d'un œil suspicieux. À plus d'une reprise, l'aspect dissuasif de mon solide gourdin et le métal étincelant du couteau dégainé par Philip nous furent d'un grand secours.

Nous atteignîmes finalement Angel Wharf sans encombre. Depuis longtemps déserté par les navires de commerce, le quai n'avait pas beaucoup changé depuis six ans. C'était toujours ce même entassement de taudis, où la tribu des mendians, des brigands et des vagabonds avait élu domicile – si tant est qu'on pût ainsi qualifier ces lieux –, ayant trouvé ici un toit autant qu'un asile contre la loi. Exactement comme cela s'était produit lors de notre première visite, nous entendîmes des sifflements stridents signaler notre approche ; et, lorsque nous débouchâmes sur le port, je retrouvai la modeste flottille de barques amarrées le long du petit escalier dont les marches érodées descendaient vers le fleuve. Les « habitants » d'Angel Wharf ne laissaient rien au hasard : en cas de fuite, ils avaient prévu deux accès, par voie terrestre et fluviale.

Je sentais que Philip était beaucoup moins à son aise, au sein d'une telle communauté, qu'il ne l'avait été autrefois. Néanmoins, cherchant à faire le bravache, il virevolta sur ses talons pour s'adresser à une poignée de curieux qui s'étaient rassemblés devant la porte de l'un des taudis :

— Est-ce que l'un de vous peut me dire où j'peux trouver Bertha Mendip ? demanda-t-il.

Tout en dansant d'un pied sur l'autre, les intéressés le fixaient d'un œil vide, comme si on leur parlait en turc et non en bon anglais. Lorsqu'il réitéra sa question, ceux-ci eurent un air encore plus dérouté.

— Sacré nom d'une pipe ! Nous sommes de vieux amis, dit Philip avec impatience. Bertha nous connaît.

Un jeune garçon, à la silhouette si chétive et rabougrie qu'on n'aurait su dire s'il avait douze ou vingt ans, fit quelques pas en avant.

— Et c'est qui qu'on doit annoncer ? demanda-t-il.

Avant que l'un de nous deux ait eu le temps de répondre, un appel retentit depuis une mesure attenante :

— C'est bon, Matt ! J'les connais. Enfin, au moins l'un des deux gaillards ; et l'aut', j'crois bien avoir d'jà vu sa tête.

Bertha Mendip apparut à la lumière du jour. La peau tannée comme du parchemin, elle s'était ratatinée et racornie depuis notre dernière rencontre. Jadis châtain foncé, les malheureuses boucles qui tombaient éparses sur ses épaules étaient à présent presque entièrement grises.

— Tu es colporteur, dit-elle en s'adressant à moi. Du moins, tu l'étais, même si à te voir on dirait que la fortune t'a pas gâté depuis...

— Nous sommes déguisés, Ma', dit Philip avec un grand sourire, lui passant le bras autour de la taille pour planter un baiser sonore sur sa joue peu ragoûtante. Nous pensions qu'avec de beaux atours, nous serions attaqués par des tire-laine et des assassins ; mais à présent, je me demande bien ce qui a pu nous mettre cette idée dans le crâne ! Surtout au milieu de tous ces visages qui respirent l'honnêteté.

Bertha émit un bruit de gorge étrange qui marquait visiblement son amusement, car elle lui flanqua un coup de poing dans les côtes en protestant :

— À d'autres ! Alors ? Qu'est-ce qui me vaut votre venue ?

— Nous essayons de retrouver la trace d'une certaine Morwenna Peto. Nous espérions que vous sauriez nous dire où la trouver, dis-je.

— Quoi ? Morwenna Peto ?

Ses yeux bleus pleins de malice, dont l'éclat s'était voilé avec les ans, se plissèrent en me regardant.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Morwenna ?

Comme je m'apprêtais à me lancer dans des explications, Bertha leva la main d'un air impérieux.

— Si c'est une longue histoire, vous feriez mieux de venir chez moi. Comme ça, on n'aura pas toutes ces andouilles plantées là, à nous écouter bouche bée. Matt ! cria-t-elle au jeune homme qui nous avait parlé le premier.

Elle fit un signe de la tête en direction de la porte du gourbi devant lequel elle se tenait.

— Vous vous souvenez de mon fils, j'imagine, ajouta-t-elle, tandis que nous la suivions tous trois à l'intérieur.

Je n'eus pas le courage d'avouer que je n'avais pas reconnu le garçon.

Bertha vivait de la « pêche au mort » : elle repêchait des corps charriés par la Tamise, récupérait vêtements et autres affaires – qu'elle faisait sécher pour les revendre – avant de rejeter les dépouilles nues dans le fleuve. Un relent nauséabond de chairs en putréfaction et de saumure flottait à l'intérieur de la cabane. Butin de sa dernière pêche, des vêtements suspendus à des bâtons séchaient au-dessus d'un feu fumant et asthmatique. L'odeur était si désagréable que j'eus un haut-le-cœur et fus contraint de refuser la bière qu'elle me proposait en prétextant que je n'avais pas soif. Philip, qui avait l'estomac à toute épreuve, accepta son offre avec empressement.

— Bien, fit-elle, après s'être acquittée de ses obligations de maîtresse de maison et nous avoir invité à nous asseoir sur deux tabourets dangereusement instables. De quoi s'agit-il donc ?

Elle écouta attentivement mon récit jusqu'au bout, tout en passant sa langue d'un air méditatif sur la vaillante paire de dents qui lui restait encore. De temps à autre, elle crachait dans le feu et ses projectiles atteignaient leur cible avec une précision remarquable à plusieurs pieds de distance. Mon exposé fini, elle vida son gobelet et dit sur le ton du défi :

— Ouais, eh ben moi, j'ai jamais dit que la tunique que Philip m'a achetée, elle était à Clement Weaver. Moi, les noms, c'est pas mon affaire !

— Bien sûr que non ! acquiesçai-je aussitôt. Mais n'avez-vous gardé aucun souvenir du corps sur lequel vous l'avez trouvée ?

— Après tout ce temps ? demanda-t-elle d'un ton acerbe. De toute façon, vu comme les poissons avaient dû le boulotter, j'pense pas qu'il ait été reconnaissable.

J'eus le cœur soulevé. Ravalant la bile qui me montait à la gorge, je secouai la tête.

— Pourtant, à l'époque, vous aviez dit que son corps n'avait pas séjourné dans l'eau assez longtemps pour être mangé par les poissons.

Je me tournai vers Philip et attrapai sa manche.

— L'habit dont on parle a été conservé : c'est la piteuse guenille que vous voyez là. Regardez-la attentivement pour voir si elle ne vous rappelle pas quelque chose.

Bertha se leva de son siège pour inspecter de près la tunique ; elle en tâta du doigt le tissu, examina le col et les coutures. Les rides de son front plissé se creusaient toujours plus à mesure que sa concentration s'aiguisait.

— Vu l'nombre de vêtements qui passe entre mes mains en une année, comment veux-tu que j'me souvienne de quoi qu'ce soit ? gémit-elle finalement. Et ça s'est passé il y a six ans, tu dis ?

Elle secoua la tête.

— Non, j'peux pas t'en dire plus.

— La dernière fois, vous avez dit que le propriétaire de cette tunique était jeune et avait été dépouillé de tous ses objets de valeur. Son corps avait été pris dans les filets d'un pêcheur ; vous aviez retrouvé deux autres corps au même endroit du fleuve. Est-il possible, poursuivis-je, que cet homme-là n'ait pas été mort, mais simplement abruti par une drogue, aussi bien lorsque vous l'avez tiré hors du fleuve que quand vous l'y avez rejeté ?

Bertha rejeta cette hypothèse avec fureur.

— Est-ce que tu penses que j’sais pas reconnaître un macchabée, quand j’en vois un ? Sache que j’étais dans le métier bien avant qu’tu sois né, espèce de petit blanc-bec !

Je ne tenais nullement à attiser sa colère.

— Je suis désolé, dis-je d’une voix lénifiante. N’y a-t-il rien d’autre qui vous revienne en mémoire ? Vous rappelez-vous les initiales qui étaient brodées au fil d’or sur la tunique, ici, juste au-dessous du col ?

Mais c’était peine perdue. Depuis les événements, Bertha avait vu défiler un trop grand nombre de cadavres pour pouvoir les différencier. Quoi qu’il en soit, nous avions pu prouver notre bonne foi et montrer que nous ne cherchions que la vérité. Aussi, une fois remise de l’affront que je lui avais fait, elle accepta sans hésiter de nous indiquer où était Morwenna Peto. Sans ses bonnes dispositions à notre égard, il nous aurait peut-être fallu des semaines avant de pouvoir retrouver la trace de la demoiselle.

Le repaire de brigands tenu par la Cornouaillaise était coincé dans une petite ruelle bruyante qui courait derrière l’auberge du *Cerf blanc*, l’établissement où Jack Cade avait installé son quartier général dix-sept ans plus tôt après avoir marché sur Londres à la tête de son armée de rebelles. Encore visibles par endroits, les destructions causées par les hommes du Kent renforçaient l’impression générale de déclin et de décrépitude qui émanait des bâtiments. Le quartier se targuait alors de quelques très beaux hôtels particuliers – qui existent encore de nos jours – et de l’église du prieuré de St Mary Overy, qui a toujours belle allure. Mais comme la juridiction de Londres ne s’étend pas jusqu’aux berges de Southwark et que ce faubourg compte plus de fosses pour combats d’ours et de chiens, d’enclos pour combats de coqs et de bordels que la capitale elle-même, il a toujours attiré un flot de vauriens, de vagabonds et de filles de joie.

Morwenna Peto n’était pas du tout comme je me l’imaginais. En dépit de la bonne quarantaine que je lui attribuai, c’était une grande blonde au teint clair et à la peau encore ferme. Je m’attendais à voir une femme d’apparence similaire à celle de

Bertha Mendip, sur qui l'adversité et la misère avaient laissé une marque sensible, bien qu'elle dût avoir le même âge que Morwenna. Chez la Cornouaillaise, en revanche, le tourment causé par les épreuves de la vie, si profond ait-il été, ne semblait guère avoir laissé de stigmates.

Bertha avait tenu à ce que son fils nous accompagne jusqu'à Gibbet Lane pour nous présenter à Morwenna. Il apparut après coup que c'était une sage précaution. En effet, nous avions à peine franchi le seuil que deux hommes à la mine patibulaire émergèrent d'une porte de l'étroite ruelle et vinrent nous barrer le passage. Ils se contentaient de nous faire face dans un silence de mort, mutisme qui ne les rendait que plus menaçants. Je sentis le poil de ma nuque se hérir. Pris de peur, Philip fit un pas vers moi. De nous trois, Matt était le seul qui avait gardé son calme. Il les apostropha avec humeur :

— C'est moi, bande d'imbéciles ! dit-il. Matt Mendip ! Le fils de Bertha Mendip ! Ces hommes sont des amis d'ma mère. Ils veulent juste dire un mot à Morwenna.

Je m'aperçus qu'un peu plus loin dans la ruelle, dans l'entrebâillement d'une seconde porte, quelqu'un écoutait notre conversation avec beaucoup d'intérêt.

— C'est au sujet de son fils adoptif, Irwin ! claironnai-je.

La porte s'ouvrit en grand et la plantureuse femme fit son apparition. Campée sur ses jambes, les bras croisés, elle me considérait attentivement.

— C'est moi, Morwenna Peto, annonça-t-elle. Comment ça, mon fils « adoptif » ? Et d'abord, qu'est-ce que tu sais d'Irwin ?

— Je peux vous dire ce qu'il fait et où il est. Enfin, si vous ne le savez pas déjà, fis-je.

Elle jeta un coup d'œil à Matt.

— Tu me garantis que j'peux leur faire confiance, à ces deux lascars ?

— Ma mère, oui. C'est d'vieilles connaissances à elle.

Il pivota sur ses talons.

— J'dois y aller. J'ai rempli ma besogne. C'est que j'ai pas que ça à faire, moi !

Morwenna hocha la tête et, d'un geste de la main, renvoya les deux molosses qui montaient la garde derrière nous.

— Allez, ouste ! Retournez à vos occupations ! Je compte sur vous pour qu'y ait pas de grabuge dans la salle, ce midi. On a d'jà eu un mort et trois blessés cette semaine, poursuivit-elle en s'adressant à Philip et à moi.

Elle nous enjoignit de la suivre à l'arrière de la maison, dans ce qui semblait être son repaire privé.

— Bon, fit-elle une fois la porte bien fermée, qu'est-ce que vous avez à me dire sur Irwin ? Cet ingrat de bâtard ! Après tout ce que j'ai fait pour lui, v'là qu'un beau jour il décide de ficher le camp sans dire un mot !

D'un geste de la main Morwenna nous désigna un banc meublant un mur sous une fenêtre dont les panneaux de corne révélaient une cour sinistre. Elle-même prit majestueusement place sur un siège sans dossier doté de deux accoudoirs torsadés et garni d'un capiton de velours déchiré et délavé, qui devait sans doute avoir appartenu dans le temps à quelque noble maisonnée. Une fois installée, d'un signe de la tête, elle me pria de commencer.

Quand j'eus fini mon histoire, elle pinça les lèvres.

— C'était donc ça ! grommela-t-elle, en aparté.

Avec une impatience grandissante, j'attendis plusieurs instants avant de lui demander enfin des éclaircissements.

— Il ne vous aurait donc rien dit de cette soudaine révélation qu'il a eue de son passé ?

Morwenna fit non de la tête.

— J'veos pas comment il pourrait le faire, s'insurgea-t-elle en postillonnant. Tu dis qu'il prétend être mon fils adoptif ? Le morveux ! Après tout ce que j'ai fait pour lui ! Comment ose-t-il renier sa propre mère ? C'est mon fils, le fruit de ma chair et de mon sang. Son père était l'un de mes clients, du temps où je travaillais dans l'un des lupanars du coin. Oh ! C'était pas la première fois que je me suis trouvée enceinte, ni la dernière, d'ailleurs, mais bon, il y a moyen de se débarrasser d'un bâtard, quand on le veut. Mais, celui-là, je ne sais pas pourquoi, j'ai décidé d'le garder. Dieu sait ce qui m'a pris ! Le vaurien, la misérable vermine !... La solitude, peut-être. Ou le besoin d'avoir quelque chose à moi. Comment savoir, après ces années,

ce qui m'a poussée à prendre une si sotte décision ? J'étais jeune, coupée des miens, malheureuse...

Elle se tut, évoquant le lointain souvenir de la naïve jeune fille qu'elle avait jadis été.

Je me penchai en avant avec empressement :

— Ainsi donc, vous n'avez jamais eu de fils mort sur le gibet ? Irwin échoué sur la berge de Southwark, ayant oublié son nom et ses origines, et vous, prise de pitié, le recueillant : tout cela est faux ?

— Oui, faux de bout en bout, répondit Morwenna d'une voix macabre. Même si c'est pas dit que j'me retrouve pas avec un fils pendu pour ses félonies. À vrai dire, c'est même plus que probable, d'après c'que vous m'avez dit.

Elle suçait pensivement le bout de l'un de ses petits doigts.

— C'est cet homme qui a dû le pousser à faire ça, fit-elle, comme si elle pensait à haute voix. Irwin n'aurait jamais concocté un tel stratagème tout seul.

— Qui ça ? fis-je, la voix tremblante d'excitation. Auriez-vous vu votre fils se concerter avec quelqu'un ?

Morwenna fit oui de la tête d'un air absent.

— Oui, plusieurs fois.

— Quand cela ? À quoi cet homme ressemblait-il ? demandai-je.

Elle se caressa le menton.

— Quand ? J'dirais l'automne dernier ; avant Noël en tout cas. Mais j'peux pas vous dire à quoi ressemblait l'bonhomme. Ils ne se sont jamais trouvés assez près de moi pour que je puisse apercevoir son visage. Quand j'ai demandé à Irwin qui était cet étranger, il m'a dit et que c'était un client possible, et que lui-même maquerellait pour quelques poules de l'évêché de Winchester.

Reconnaissant le surnom donné aux prostituées du quartier, je signifiai d'un hochement de tête que j'avais compris l'allusion. Morwenna reprit :

— Donc, bien sûr, je ne me suis doutée de rien. On faisait souvent appel à Irwin pour ce genre de choses. C'était un travail qu'il faisait bien.

Elle ajouta aussitôt :

— Non pas que j'veuille dénigrer ses talents de voleur. Il prenait vite la main dans tout ce qu'il faisait.

Ses propos trahissaient une fierté authentique. Je constatai qu'en dépit de son nouveau statut d'homme respectable, Philip éprouvait de la sympathie pour cette femme.

— Mais cet étranger, insistai-je, quel âge lui donneriez-vous ? Morwenna fit une grimace.

— J'sais pas. J'ai pas vraiment fait attention à lui après les explications d'Irwin. Des hommes qui profitent de leur séjour dans la capitale pour venir faire une virée aux bordels de Southwark, il y en a une flopée. Le père d'Irwin était l'un de ces bougres. D'ailleurs, il venait du même coin que vous ; ça, pour le coup, je m'en souviens bien.

— Était-il jeune ou vieux, riche ou pauvre, grand ou petit ? Vous avez forcément une idée là-dessus. Ne vous souvenez-vous de rien à son sujet ?

Elle darda vers moi un regard courroucé.

— Ni vieux ni jeune, ni pauvre ni riche, ni grand ni petit. Et il faudra vous contenter de ça, car c'est la vérité, conclut-elle sur une note acerbe. Je l'ai jamais vu que de loin quand il était en compagnie d'Irwin. Et rien le distinguait des autres.

— Y aurait-il un détail, dans sa tenue, qui vous serait resté en mémoire ? fis-je, commençant à perdre espoir. Un couvre-chef, un manteau, une tunique ?

Morwenna fronça les sourcils.

— Je crois que son manteau était doublé d'écarlate, déclara-t-elle enfin. Maintenant que vous me l'demandez, oui, j'crois me souvenir d'avoir aperçu une tache de couleur quand il s'est retourné.

Son visage s'assombrit.

— Pourquoi Irwin m'a rien dit du coup qu'il préparait ?

Elle répondit elle-même à sa question :

— Il devait savoir que j'lui aurais déconseillé une aventure pareille : il va se faire prendre à son propre jeu.

— Détrompez-vous, dis-je. Il a réussi à persuader l'échevin Weaver qu'il était son vrai fils, et du premier coup.

Les joues empourprées de colère, elle serra énergiquement les lèvres.

Depuis quelques minutes, je notais chez Philip une impatience grandissante. Je la mettais cependant sur le compte de son ennui, bien explicable maintenant que notre quête touchait à sa fin. Tout à coup, il se dressa sur ses jambes et me passa mon gourdin, tout en tâtant ostensiblement le manche du couteau enfoncé dans sa ceinture.

— Il est temps qu'on parte, dit-il.

Sa voix était tranchante et, dans l'éclat de ses yeux qu'il posa sur les miens avec insistance, se lisait une invite pressante.

Je me levai avec une extrême réticence : j'étais sûr que si je continuais à interroger Morwenna Peto, quelque souvenir lui reviendrait au sujet de cet étranger. Mais Philip avait déjà ouvert la porte et s'engageait au-dehors ; le temps que je prenne hâtivement congé de notre hôtesse et il était dans la rue. Quand je l'eus rejoint, il me saisit par le bras.

— Marche à une allure normale. Une fois parvenu à l'angle de la rue, sauve-toi à toutes jambes jusqu'aux escaliers du quai.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce manège ? demandai-je, indigné, tandis que nous nous dirigions vers Gibbet Lane.

La démarche singulière de Philip disait clairement son désir de prendre ses jambes à son cou.

— Mais pour l'amour de Dieu, pourquoi ne m'as-tu pas laissé continuer mon interrogatoire ?

— Vraiment, tu sais que tu m'étonnes, toi, parfois ? dit mon compagnon en renforçant son emprise sur mon bras. Morwenna est la mère de ce gars ! Pas sa mère adoptive, non, sa mère naturelle ! Et elle a plus d'assassins à ses ordres qu'on a eu de repas chauds dans notre vie ! Et te v'là en train de lui signifier clairement qu'tu vas mettre la main au collet de son fils. Ça te vient pas à l'idée qu'il pourrait t'en cuire ? J'tremblais comme une feuille ; je m'attendais à ce qu'elle appelle du renfort d'une minute à l'autre et qu'on se fasse tordre le cou sur place. À mon avis, si elle a pas vraiment saisi où tu voulais en venir, c'est seulement parce qu'elle enrageait d'savoir qu'son fils adoré l'avait trahie. Parce qu'elle pouvait pas croire qu'il lui a tout caché... Ça y est, on est au coin de la rue. Maintenant, file comme si le Vieux Griffu en personne était à tes trousses !

À ces mots, il lâcha mon bras et détala, dessinant un chemin sinueux à travers le lacis des étroites ruelles. Nous ne reprîmes notre souffle qu'une fois arrivés sur le quai situé à proximité de l'entrée du Pont de Londres. Le banc de sable était désormais immergé mais, par chance, une embarcation amarrée le long des escaliers attendait les clients. Nous nous jetâmes sur la poupe, haletants et essoufflés, presque incapables de donner nos instructions au batelier.

— Vous avez l'air d'être fichrement pressés, messires ! fit remarquer le batelier.

Il fit un signe de tête en direction de la rive qui s'éloignait de nous.

— Il y a deux autres gars, là-bas. Visiblement, ils sont aussi pressés que vous. Ils crient en brandissant le poing. Bah, ajouta-t-il tranquillement, un autre bateau va accoster dans une minute. Tiens... on dirait qu'ils veulent pas attendre. Les voilà qui prennent le pont.

CHAPITRE XVII

Moyennant un penny supplémentaire, nous convainquîmes le batelier de dévier un peu sa course vers l'aval du fleuve pour nous faire accoster à St Botolph's Wharf, au lieu du quai de Fish Wharf adjacent au Pont de Londres. De là, nous regagnâmes Cornhill par Roper Lane, Hubbard Lane et Lime Street, en jetant des coups d'œil inquiets derrière nous tout au long du chemin. Par chance, nous avions semé nos poursuivants, semblait-il ; nous n'en prîmes pas moins un itinéraire détourné pour gagner le marché aux fripes et la cabane de torchis, à l'arrière de l'étal de Philip.

Pendant que nous prenions le déjeuner préparé par Jeanne, je vis que l'enthousiasme manifesté par mon compagnon dans la matinée déclinait déjà. Son goût pour l'aventure avait faibli au premier signe de danger. Mais qui pouvait l'en blâmer ? Il devait penser à sa femme et à son gagne-pain ; de toute façon, il savait aussi bien que moi que je n'avais plus besoin de lui. Il m'avait aidé à trouver Bertha Mendip et Morwenna Peto ; pour mes visites chez les membres de la famille Weaver, je devais être seul. Quant à lui, il raserait les murs pendant une semaine ou deux, espérant qu'après ce laps de temps ses traits se seraient effacés de la mémoire de Morwenna (comme toujours dès qu'il s'agissait de passer inaperçu, j'étais desservi par mon gabarit, mais, avec de la chance, j'aurais quitté la capitale dans quelques jours à peine).

— Il y a quelque chose que j'arrive pas à comprendre, dit Jeanne tout en me servant une seconde portion de poisson séché et salé, qu'elle avait fait frire dans de la farine d'avoine. Qu'est-ce qui empêchait Irwin Peto de mentir de bout en bout sur sa vie passée ? Il devait s'imaginer que l'échevin Weaver mènerait son enquête et découvrirait la vérité, non ? Comme tu

l'as dit toi-même, Roger, il ne pouvait pas prévoir qu'on s'en laisserait si facilement accroire à son sujet.

— En effet, c'est une question que je me suis posée, fis-je en m'essuyant la bouche du revers de la main. Pour commencer, sans les renseignements de Bertha Mendip et la présence de son fils à nos côtés, nous n'aurions jamais retrouvé Morwenna Peto. Or c'est grâce à ton mari que j'ai pu remettre la main sur Bertha. Les habitants de ce coin de Southwark sont tous en cheville les uns avec les autres ; ils se gardent de divulguer aux étrangers la moindre information sur l'un des leurs ; donc, déjà, à moins de connaître quelqu'un comme Philip, les émissaires de l'échevin n'avaient aucune chance de la dénicher.

« En second lieu, c'est maintenant un fait établi qu'Irwin Peto est bel et bien un imposteur ; par conséquent, les connaissances qu'il lui faut mémoriser et les embûches dressées sur son chemin doivent être déjà assez nombreuses comme cela, sans qu'il s'amuse en outre à forger de toutes pièces une histoire sur les six dernières années de sa vie. Sans compter que sur cette période, il n'a pas droit à l'approximation. Tous ses propos doivent concorder entre eux, sans quoi il s'entendrait dire : « Mais, la dernière fois, vous avez dit telle chose, tandis que, la fois d'avant, c'était telle autre. » Il dispose d'un bon prétexte pour justifier ses trous de mémoire touchant son passé lointain, du temps où il était Clement Weaver, en revanche, aucun oubli relatif à l'époque où il était connu sous le nom d'Irwin Peto ne lui sera pardonné. Il est donc beaucoup plus simple pour lui de s'en tenir dans la mesure du possible aux faits réels. Il lui suffit de penser à ne pas parler de Morwenna comme de sa mère naturelle, mais comme de sa mère adoptive.

Philip approuva mon raisonnement d'un hochement de tête et reconnut que c'était effectivement le moyen le plus simple et le plus sûr pour notre homme ; même Jeanne, qui avait un sens critique plus aiguisé que son mari, finit par admettre que mon hypothèse était vraisemblable.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demanda-t-elle.

Après avoir avalé le dernier morceau de poisson qui restait dans mon assiette, je pris une gorgée de bière.

— Je dois voir le reste de la famille de l'échevin Weaver, ainsi que le cousin d'un certain Baldwin Lightfoot, qui habite près de l'enclos de St Paul.

— Tu vas pas avoir besoin de moi, alors ? avança Philip d'une voix inquiète, tout en croisant le regard de sa femme d'un air légèrement confus.

Je hochai la tête et m'esclaffai.

— Tu m'as été d'un grand secours, Philip. Sans toi, je n'aurais jamais pu parvenir aussi loin. Mais le reste de ma mission exige que je sois seul. Je vous ferai mes adieux après le déjeuner et vous ne serez plus importunés par mes histoires. Je rentrerai à Bristol au plus tôt.

Ils eurent l'air soulagés et se gardèrent de me demander où je comptais loger dans les prochains jours. Je vis que Jeanne avait la question sur le bout de la langue, mais, au moment où elle ouvrit la bouche, Philip secoua imperceptiblement la tête. Au cas où on viendrait frapper à leur porte pour les interroger, il valait mieux qu'ils ne sachent rien.

Comme St Paul se trouvait sur la route de Farringdon, je décidai, après réflexion, de me rendre d'abord chez le cousin de Baldwin Lightfoot. Mais c'est seulement parvenu aux abords de l'enclos, devant la masse imposante de l'édifice surmonté de sa grande girouette dorée, que je m'aperçus que j'ignorais son nom. Tout au long de ma vie, je me suis régulièrement rendu coupable d'étourderies de ce genre. Bien que je sois toujours le premier à fustiger ma bêtise, je sais pertinemment que le phénomène se reproduira sans cesse. Comme le disait jadis ma mère, parmi les nombreux défauts qui me caractérisent, j'ai celui d'être par moments distrait.

Je me souvenais avoir entendu Alison Burnett mentionner le fait que le cousin de Baldwin était un parent du côté paternel ; il n'était donc pas exclu que celui-ci s'appelle aussi Lightfoot. J'entrepris donc de frapper à toutes les portes des maisons dans le voisinage de l'enclos de St Paul pour demander si l'un des habitants répondait à ce nom. Commençant par Paternoster Row, j'enchaînai sur Old Change, avant de tourner dans Carter Lane vers l'ouest. Et la chance, ou plutôt Dieu, fut avec moi, car,

dans Carter Lane, à la troisième demeure en partant du bout de la rue, la jeune servante qui m'ouvrit m'invita à patienter le temps d'aller voir si son maître était là. Elle revint quelques instants après pour me demander qui elle devait annoncer.

Je lui déclinai mon nom et, avec une mauvaise foi caractérisée, ajoutai :

— Je suis un ami de Baldwin Lightfoot, le cousin de votre maître.

Elle me regarda de travers.

— Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une recommandation, fit-elle d'un air dédaigneux.

Elle s'esquiva néanmoins une seconde fois et réapparut finalement pour me prier de la suivre à l'étage.

Chauffée par un feu qui brûlait dans l'âtre – cette journée de mai était froide – et parsemée d'une jonchée fraîche et odorante, la petite salle dans laquelle je fus conduit au premier étage était coquette et richement meublée : un buffet d'angle sur les étagères duquel reposaient la ferblanterie, les étains et l'argenterie de famille, deux fauteuils admirablement ouvragés, et, sous la fenêtre, une banquette où s'étalait une généreuse pile de coussins recouverts de tapisserie. Dans l'une des chaises, les jambes drapées dans une couverture brodée à la main et doublée de fourrure, reposait un vieil homme vêtu à l'ancienne mode. Il portait une robe de lin bordée d'agneau ; un chaperon de lin à oreillettes et lanières sous le menton protégeait sa tête des nombreux courants d'air sifflant dans la pièce.

De ses yeux gris perçants, maître Lightfoot me toisa des pieds à la tête.

— À qui ai-je l'honneur ? Ton nom ne me dit rien. Es-tu venu pour chaparder, comme mon propre-àrien de cousin ?

— Je... Je suis désolé, maître, bredouillai-je, interloqué. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Eh bien, moi, je le sais très bien, fit-il d'un ton cassant. Baldwin est venu séjourner – me plumer, devrais-je plutôt dire ! – ici en novembre. Or, après son départ, j'ai découvert qu'il manquait une coupe de vermeil dans le buffet là-bas et ma gouvernante m'a dit qu'on s'était introduit dans sa chambre pour lui subtiliser sa plus belle ceinture de cuir. D'autres

bibelots ont disparu : quelques babioles qu'il a écorniflées et sans doute déjà converties en pièces sonnantes et trébuchantes, car Baldwin est toujours à sec. Il a mangé tout l'héritage de son père en femmes et en boissons et il ne lui reste quasiment rien. S'il t'envoie en ambassade pour me faire cracher de l'argent, il en sera pour ses frais. Tu peux lui dire de ma part que je sais très bien à quoi m'en tenir sur lui, et qu'il peut s'estimer heureux que je ne lui aie pas collé la justice aux fesses.

Le vieillard reprit d'un air ronchon :

— Loin de moi l'idée de l'épargner, tu peux me croire. Mais tout compte fait, la voix du sang est la plus forte, et, malheureusement, Baldwin est le seul parent qu'il me reste à ce jour.

Il leva ses yeux vers les miens.

— Eh bien, parle ! Pourquoi t'a-t-il envoyé ici ?

— Euh... Je ne suis pas envoyé par maître Lightfoot, dis-je d'une voix mal assurée.

Je cherchai désespérément quelque chose à ajouter, car j'avais entendu tout ce que je voulais savoir : si Baldwin avait tenu sous silence son séjour à Londres six mois auparavant, c'était davantage par honte du larcin commis chez son cousin que par nécessité de récuser l'éventualité d'une rencontre avec Irwin Peto, j'en étais quasi certain.

— Euh... eh bien... Il m'a parlé si souvent de vous que... euh... étant de passage à Londres, je me suis dit que je pourrais vous rendre une visite pour prendre de vos nouvelles.

Le vieux Lightfoot grogna :

— Ah bon ? Il t'a parlé de moi ? Ma foi, ça se conçoit, pour peu qu'il ait une conscience.

À nouveau, il me fixa longuement avec un air de profonde suspicion.

— Tu n'as pas l'air d'être un ami de Baldwin. En fait, tu ressembles plutôt à un colporteur, avec cette grande balle sur le dos... Qu'est-ce que tu cherches, hein ? Sors d'ici ! Allez, déguerpis, avant que je demande à ma servante d'appeler les huissiers. Susan ! Susan ! Mais où est passée cette gourde ? Jamais là quand on a besoin d'elle !

— Ne craignez rien, assurai-je aussitôt. Je ne vous veux aucun mal. Je m'en vais de ce pas. Tenez, voilà !

Je m'éclipsai si promptement qu'en sortant de la pièce je bousculai Susan qui se trouvait juste derrière la porte.

— Houp là ! s'exclama-t-elle, prise d'un fou rire.

Elle leva la tête et me regarda avec des yeux de sainte-nitouche.

— Vous êtes pressé. Vous l'avez mis en rogne, pas vrai ? Bah ! Ce ne sera pas la première fois. C'est un vieux grognon. Mais il vaut mieux que j'aille voir ce qu'il veut, je crois.

— Il veut que je quitte les lieux, fis-je. Mais tout ira bien maintenant que je suis parti.

Nullement désireuse d'affronter la mauvaise humeur de son maître, elle n'eut aucun mal à s'en persuader et me reconduisit à l'entrée. Arrivé au bas des escaliers, je lui pressai le bras.

— Je suis une connaissance du cousin de votre maître...

— Vous aviez dit un ami ! s'esclaffa la jeune fille. Je ne suis pas étonnée qu'on ne vous ait pas fait bon accueil. On a constaté la disparition de certains objets après la visite de maître Baldwin en novembre. Depuis, le bonhomme...

Elle fit un geste de la tête vers la pièce du premier étage.

— ... dit pis que pendre sur son cousin.

— Combien de temps Baldwin est-il resté ?

Susan haussa les épaules.

— Trois jours, peut-être quatre ; je ne m'en souviens pas très bien. En tous les cas, pas longtemps. Ses visites sont toujours brèves, mais celle-là l'a été plus que de coutume.

— Sortait-il souvent ?

La jeune fille ne manifesta aucun signe d'agacement à cette question.

— Il n'a guère quitté la maison. Il faut dire qu'il a fait très mauvais temps : il a plu sans discontinuer pendant ces trois ou quatre jours-là. Mais lorsque je lui ai dit que j'étais désolée pour lui, maître Baldwin a répondu que cela ne faisait rien ; il n'avait pas d'argent à dépenser, de toute façon.

Susan eut un petit rire nostalgique.

— Quel personnage, ce Baldwin ! Pendant toute la durée de son séjour, il n'a eu de cesse de me mettre dans son lit.

Ses yeux frangés de longs cils noirs se levèrent pudiquement vers moi.

Spontanément, je me penchai pour poser un baiser sur ses lèvres, qui étaient douces et voluptueuses. Mais bientôt je sentis le bout de sa langue frôler la mienne et je reculai aussitôt. Outre le fait que je n'avais pas le temps de badiner, je ne me trouvais nullement enclin à la galanterie. « Mon attachement à Rowena Honeyman en est sans doute la cause », me dis-je. Pourtant, l'image qui se présenta soudain à mon esprit n'était pas celle d'un visage au teint clair et aux yeux bleus, noyé dans une chevelure couleur des blés ; c'était une figure à la peau hâlée, illuminée par deux yeux bruns au regard franc et surmonté d'une coiffe de veuve d'où s'échappaient des boucles noires. « L'esprit vous joue parfois de drôles de tours », me dis-je avec humeur.

Justement piquée par cette rebuffade, Susan ouvrit la porte d'entrée et me donna congé.

— Et ce n'est pas la peine de revenir ! beugla-t-elle en claquant la porte derrière moi.

Bien que je n'en eusse nullement l'intention, une fois dans la rue, je ne me dépêchai pas pour autant de quitter les lieux. Au bout de l'allée se dressait un abreuvoir de pierre momentanément délaissé par les chevaux. Aussi, déposant ma balle à terre, je m'assis sur la margelle pour méditer. Étais-je maintenant convaincu de l'innocence de Baldwin Lightfoot dans l'affaire Irwin Peto ? Tout bien considéré, oui, me dis-je, avec cependant cette réserve qu'on ne pouvait en avoir la certitude absolue tant que le véritable coupable n'avait pas été confondu. Il avait volé son cousin. Mais comme, dans le fond, c'était un homme honnête que le souvenir de son acte emplissait d'un remords cuisant, il tentait de se persuader qu'il n'avait jamais été à Londres en novembre. Et en vérité, il en était sans doute désormais convaincu. S'ajoutait à cela le fait qu'il m'avait assuré – ce dont j'avais eu confirmation ultérieure par Alison – qu'il ne fréquentait pas assez Clement, dans les années qui avaient précédé immédiatement la disparition de ce dernier, pour pouvoir, le cas échéant, reconnaître un sosie. Je jugeai

donc que je pouvais exclure sans trop d'états d'âme Baldwin Lightfoot du nombre des suspects.

Restaient John, le frère de l'échevin, et les différents membres de sa famille : sa femme Alice, ses deux fils, George et Edmund, et leurs femmes respectives, Bridget et Lucy. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais déjà vu dame Alice ainsi que George et Bridget Weaver six ans auparavant, lorsque j'étais sur la piste du vrai Clement ; or il me paraissait hautement improbable que la première ait été capable d'échafauder un simulacre si élaboré. Elle m'avait fait l'effet d'une femme docile, qui obéissait au doigt et à l'œil à son mari et s'en tenait aux idées qu'il lui avait inculquées. D'un autre côté, je la voyais très bien suivre sa moitié en toute bonne conscience dans n'importe laquelle de ses entreprises. Quant aux autres, je devrais suspendre mon jugement tant que je ne les aurais pas vus.

Dans mon souvenir, bien qu'habitant Farringdon, John Weaver avait ses ateliers de tissage de l'autre côté de la ville, à Portsoken Ward. Les trois hommes seraient donc absents de chez eux, ce qui me donnerait l'occasion de m'entretenir seul avec leurs femmes. Je me levai et, après avoir quitté mon poste sur le bord de l'abreuvoir, m'engageai dans Lud Gate, avant de prendre Fleet Street, où les effluves en provenance du champ des tanneurs prirent d'assaut mes narines et me firent éternuer. En arrivant au pont qui enjambe la Fleet, je dus m'effacer devant un groupe d'écuyers qui allaient dans la direction opposée ; tous bardés et cuirassés, ils arboraient les emblèmes du duc de Clarence. Un roulier qui s'était arrêté à ma hauteur les regarda passer, imperturbable ; une fois qu'ils se furent éloignés, il se tourna vers moi en faisant la moue.

— Ça sent le roussi ! observa-t-il laconiquement.

Puis il cracha par terre avant de repartir.

Quand j'acquiesçai de la tête, il ne me présentait déjà plus que son dos. J'obliquai dans Shoe Lane et, mettant le cap vers le nord, traversai la route d'Holborn avant de déboucher à l'extrémité de Golden Lane. Là se dressait un groupe de dix ou douze demeures ; celles qui se trouvaient à ma droite abritaient chacune un jardin qui s'étendait à l'arrière jusqu'à la berge de la Fleet. Si ma mémoire était bonne, celle de John Weaver se

trouvait quelque part au milieu de cette enfilade de maisons. Je me la fis indiquer par une passante, qui prit l'initiative de m'informer que George et Edmund Weaver habitaient de l'autre côté de la rue, ajoutant, avec un parfait manque d'à-propos, que leurs femmes respectives passaient le plus clair de la journée chez leur belle-mère.

— Quand font-elles le ménage et la cuisine, me demanderez-vous ? conclut la femme indignée. Eh bien, si vous voulez mon avis, je doute fort qu'elles s'en occupent.

Fait peu surprenant au vu des sarcasmes de cette voisine, la personne qui vint m'ouvrir la porte de John Weaver était une fort belle jeune femme aux yeux d'un bleu profond, dont les boucles blondes étaient relevées au-dessus de la nuque par un ruban noué lâchement. Assortie au bleu saisissant de ses yeux, taillée dans une laine des plus fines, sa robe, bordée de ganses de soie du même coloris, était un vêtement onéreux pour une habitante de Golden Lane. Je devinai qu'il s'agissait de Lucy, la femme d'Edmund, repensant à la description qu'en avait faite Alison : « Elle est aussi panier percé que Bridget est pingre... Lucy vous vide une bourse aussi vite qu'Edmund vous la remplit... Elle est tellement jolie qu'elle le tient par le bout du nez. » C'était indéniable : Lucy était d'une grande beauté et ses grâces n'avaient rien à envier à celles de Rowena Honeyman.

Je m'attendais à éprouver le serrement de cœur qui accompagnait généralement l'évocation du nom de mon seul et unique amour, mais rien ne se produisit. Je m'entendis demander un entretien avec dame Alice d'une voix parfaitement calme et posée.

— C'est de la part de sa nièce, Alison Burnett.

Hésitante, Lucy me lorgna d'un œil circonspect ; mais il faut croire que ce qu'elle vit lui plut, car, le sourire illuminant soudain son visage, elle me fit signe d'entrer. L'intérieur de la maison ne différait guère du souvenir que j'en avais gardé. Un couloir, terminé à l'autre extrémité par une porte donnant sur le jardin, desservait en son milieu un étroit escalier en colimaçon montant au premier étage, lui-même flanqué de part et d'autre de portes commandant l'accès à diverses pièces. Légère mais prégnante, une odeur de bétail flottait dans l'air ; charriée par le

vent depuis le marché de Smithfield, elle s'insinuait à travers les nombreuses fentes et fissures du bâtiment.

Lucy Weaver me fit entrer dans une petite pièce exiguë à l'avant de la maison, où dame Alice et son autre belle-fille, Bridget, bâillaient sur leur ouvrage de broderie. Elles levèrent des yeux remplis d'espoir lorsque Lucy annonça la venue d'un visiteur.

— Je vous connais, dit Bridget. Vous êtes déjà venu ici.

— Eh bien ça alors ! s'exclama dame Alice quand mon récit fut enfin fini. En voilà une histoire ! Clement vivant, après tant d'années ! Et la pauvre Alison rayée du testament de son père ! Notez, il en faudra plus pour la mettre sur la paille. Son mari est riche comme Crésus.

— Peu importe, rappela Bridget à sa belle-mère d'un ton sec. L'argent d'oncle Alfred lui revient, et à cause de la bêtise de son père, un imposteur est en train de le lui voler.

Me tournant vers elle, je lui demandai :

— Vous êtes donc sûre que cet homme n'est qu'un imposteur, maîtresse ?

Car ce que je m'étais gardé de leur dire, c'était qu'Irwin Peto était bel et bien un escroc. Ma question sembla la déconcerter.

— Ma foi... c'est-à-dire que... oui, je pense. Je croyais vous avoir entendu dire que c'était le cas, répondit-elle.

Comme je faisais non de la tête, elle haussa les épaules.

— C'est trop commode : débarquer maintenant, au moment où Alfred est si faible.

— Vous savez donc que l'échevin est malade ? J'avais cru comprendre que vous ne l'aviez pas vu depuis un certain temps.

— John et moi lui avons rendu visite à Bristol l'été dernier, interrompit dame Alice. À l'époque, sa santé déclinait, c'était flagrant. Aussi, à notre retour, nous avons averti George et Edmund que leur oncle n'en avait plus pour longtemps. À vrai dire, c'est même un miracle qu'il ait tenu jusque-là.

— Mais vous n'étiez pas au courant des événements survenus depuis Noël ? Vous n'avez pas reçu de lettre de maîtresse Burnett ou de l'échevin ? Mais d'ailleurs, maintenant que j'y pense, je me souviens avoir entendu dame Pernelle dire qu'elle

vous avait fait transmettre un message par un roulier se rendant à Londres.

— Ah bon ? Alors c'est que la missive ne nous est jamais parvenue, déclara Lucy. Quant à Alison, pour autant que je sache, elle ne nous a pas écrit.

Pour en obtenir confirmation, elle se tourna les sourcils froncés vers sa belle-mère et sa belle-sœur, qui opinèrent toutes deux du chef.

— Et vous, quel est votre sentiment, maître Chapman ? s'enquit dame Alice. Pensez-vous que cet homme puisse être mon neveu ?

— Non, je ne le pense pas, répondis-je. Son histoire est relativement plausible, excepté sur un point. Le jour de sa disparition, Clement portait une tunique de camelot bordée d'écureuil. Or Irwin Peto a fait allusion à une tunique de ratine noire doublée d'agneau.

Mais aucune d'elles ne mordit à l'hameçon. Rien, pas même un battement de cils, ne permit de penser qu'elles savaient qu'Irwin Peto avait été correctement informé et que, par conséquent, mon argument était sinon fallacieux, du moins erroné. De fait, mon mensonge ne paraissait pas avoir le moindre effet ; elles continuaient à bavarder, à avancer des hypothèses et à s'exclamer sur les nouvelles que j'avais apportées. Tout dans leur comportement conduisait à penser qu'elles étaient pour elles totalement inédites, et encore à peine croyables.

Comme je m'apprêtais à partir, elles me retinrent, me suppliant d'attendre le retour de leurs maris pour que je puisse suppléer à leur mémoire défaillante.

— Il vaut mieux que vous restiez à souper, décréta dame Alice. John et mes fils souhaiteront sûrement vous interroger ; autant vous avoir avec nous. En raclant le fond de la marmite, il y aura bien assez de ragoût pour tout le monde.

Ce n'était ni la plus flatteuse ni la plus chaleureuse des invitations qu'on m'ait jamais faites ; de surcroît, l'odeur qui remontait jusqu'à nous depuis les cuisines, dans le fond de la maison, n'était pas de nature à me faire saliver. Mais cette proposition m'épargnerait une longue marche jusqu'à

Portsoken Ward et me permettrait d'observer les trois hommes ensemble, au lieu d'avoir à les poursuivre d'un atelier de tissage à l'autre, à un moment où je n'aurais pas leur pleine attention. C'est pourquoi je remerciai dame Alice et acceptai son offre.

Tandis que les deux jeunes femmes s'étaient mises en devoir d'aller chercher les assiettes et les couteaux dans un buffet d'angle, le pain et la bière au garde-manger, et que dame Alice s'était éclipsée pour surveiller son bouillon à la cuisine, je restai sur mon siège à méditer tranquillement. La maison des Weaver était peu spacieuse et ne comptait qu'une servante, mais j'avais lieu de croire que ce modeste train de vie était plus le fait de la parcimonie que de la pauvreté. Alison Burnett et dame Pernelle avaient toutes deux souligné que John Weaver, quoique moins riche que son frère, disposait cependant d'une honnête fortune. Si ce mode d'existence simple était un choix délibéré, pourquoi, alors, aurait-il cherché à s'enrichir ? Pourquoi aurait-il convoité la moitié de la fortune de l'échevin ? Certainement pas pour vivre sur un grand pied. D'un autre côté, si les avares se refusent à dépenser leurs sous, n'est-ce pas pour savoir qu'ils sont là, cachés dans une anfractuosité du mur ou sous une lame de parquet ?

Pourtant, même en admettant que ce complot fût l'initiative d'un seul ou le fruit d'une concertation entre tous ces hommes, je n'arrivais pas à me convaincre que leurs femmes pussent être impliquées dans cette affaire. Il est très difficile de feindre l'innocence jusqu'au bout ; au milieu d'une assemblée de trois personnes, j'aurais dû m'attendre à ce que soit lâché au moins un mot ou un regard compromettant. Mais dame Alice et ses belles-filles s'en étaient tirées avec brio. Il me fallait donc attendre patiemment leurs maris dans l'espoir que John Weaver ou l'un de ses fils me fourniraient un indice...

Et si ce n'était pas le cas ? Si, à l'instar de leurs femmes, leur comportement me convainquait de leur innocence ? Je savais qu'Irwin Peto était un imposteur, ce qui n'était pas négligeable ; mais j'ignorais à qui profitait ce subterfuge. Or, à moins d'avoir démasqué le complice qui œuvrait dans l'ombre, on ne risquait guère de convaincre l'échevin qu'il avait été victime d'une farce cruelle.

CHAPITRE XVIII

Comme les journées s'allongeaient en ce mois de mai, la soirée était bien avancée lorsque les trois hommes de la famille revinrent de Portsoken Ward. Fatigués et affamés, ils ne furent pas enchantés de trouver un étranger à leur table.

— Qui est cet homme ? demanda cavalièrement John Weaver.

Quand on leur eut fourni toutes les explications nécessaires et que de copieuses assiettées de ragoût eurent calmé leur appétit, je perçus, dans leurs questions et leur attitude générale, une curiosité aussi vive que celle manifestée tantôt par leurs femmes et à laquelle je reconnaissais l'innocence. De deux choses l'une : ou bien mes hôtes étaient des dissimulateurs accomplis, rompus à l'art de la tromperie, ou bien ils n'avaient rien à cacher. Je fis avec eux le même constat qu'avec leurs femmes : nulle hésitation passagère, nul regard échangé subrepticement, rien qui pût suggérer que ma visite inattendue mettait l'un d'eux dans l'embarras. Je tendis une nouvelle fois le leurre de la tunique de ratine noire doublée d'agneau, mais personne ne s'y laissa prendre.

Au bout d'une heure ou deux, j'étais prêt à jurer qu'aucun des membres de l'assistance n'avait part à la mascarade jouée par Irwin Peto. Étais-je trop crédule ? L'un d'entre eux n'était-il pas, après tout, la personne que je cherchais ? Je pouvais d'ores et déjà écarter Lucy Weaver, qui ne connaissait pas Clement et, partant, ne pouvait être l'âme du complot ; mais il restait encore les cinq autres membres de la famille. Si toutefois dame Alice ou Bridget trempaient dans cette affaire, alors leurs maris respectifs étaient eux aussi de la partie, car Morwenna Peto m'avait assuré que la personne vue en compagnie d'Irwin était un homme. Pourtant, je n'avais pu détecter aucun signe de connivence au sein de chacun des couples. Restait l'hypothèse

que l'un des hommes, ou deux d'entre eux, voire les trois tous ensemble, soient à l'origine de cette sombre machination. Mais là encore, c'était la même objection qui s'appliquait : jusqu'à présent, je n'avais recueilli aucun indice permettant de penser à une conspiration. Leurs visages n'avaient pas laissé échapper le moindre signe de duplicité, si fugace fût-il.

— Mon frère a toujours été d'une crédulité désarmante, déclara John Weaver.

Puis il se lança dans un portrait succinct de l'échevin qui recoupait les descriptions qu'on m'en avait faites auparavant :

— Ça, en affaires, il ne manque pas de flair, je te l'accorde ; je dirais même qu'il n'a pas dédaigné de tremper dans quelques trafics douteux lorsqu'il y trouvait son compte. En bon marchand de Bristol qu'il est, il ne fait jamais passer Dieu avant le profit ! Mais sa faiblesse, c'était mon neveu : il aimait éperdument Clement. La mort du garçon l'a frappé de plein fouet. Non qu'Alfred ne soit pas attaché à Alison, jusqu'à présent du moins, il l'a toujours été ; mais elle est plus une de Courcy que son frère ne l'était. C'est avant tout le sang de sa mère qui coule dans ses veines et cette ascendance la rend parfois un peu autoritaire. J'avais autrefois le sentiment qu'Alfred n'était pas tout à fait à l'aise en sa présence ; quant à son mari, il l'a pris en grippe, c'est certain. L'été dernier, lors de notre séjour chez lui, à Bristol, il a traité son gendre de crétin et de fat devant nous. N'est-ce pas, Alice ?

— Oui, répondit-elle machinalement.

— Donc, reprit son mari, ça ne me surprend pas le moins du monde d'apprendre que mon frère a donné son affection à ce jeune homme sans s'assurer de sa bonne foi. C'est typiquement le genre de folie dont il est capable... dont n'importe quelle personne qui le connaît bien le sait capable, si vous voyez ce que je veux dire.

Pendant un instant, je regardai attentivement mon hôte, mais son visage, qui rappelait tant celui de l'échevin, était aussi neutre et dépourvu de malice que précédemment. Puis, malgré toutes les interrogations qu'il suscitait, la compagnie se lassa momentanément de ce thème. La discussion se concentra sur d'autres sujets : les événements de la journée dans les ateliers

de tissage et les champs de ramage de Portsoken ; la tenue, sur la fibre de laine, d'une nouvelle qualité de teinture pourpre dans laquelle le dosage de jus de myrtille était augmenté par rapport à celui de jus de cassis ; et, plus généralement, l'inquiétude croissante des habitants de Londres et de ses faubourgs face à l'affluence en ville d'hommes en armes appartenant à la maison du duc de Clarence.

— Des ennuis se préparent, fit remarquer Edmund, dont le sentiment rejoignait celui du roulier.

— Le roi devrait réagir, ajouta sèchement son père.

— Oui, mais cela mécontenterait le prince Richard, objecta dame Alice. On le dit très attaché à chacun de ses deux frères, vous le savez bien.

— C'est un homme bon et loyal, approuva son mari, mais même lui ne parviendra pas à calmer la haine de la famille de la reine à l'égard de Clarence. S'il a une once de jugeote, il se cantonnera sur ses terres, là-bas dans le Nord, pour laisser les autres se bagarrer et régler le conflit entre eux.

Comme je n'avais plus aucun prétexte pour prolonger ma visite, à contrecœur je me levai de mon siège. Au même moment, les cloches annonçant le couvre-feu se mirent à sonner. J'étais désormais dans l'impossibilité de pénétrer dans la ville et il me fallait trouver un gîte pour la nuit hors les murs. À ma grande surprise, John Weaver avait dû s'en aviser en même temps que moi :

— Tu ferais mieux de rester ici, colporteur. Enfin, si ça ne te dérange pas de dormir sur le sol de la cuisine, déclara-t-il.

— Mm-merci, maître, bégayai-je, avant de solliciter des yeux le consentement de dame Alice.

Mais comme les souhaits de son mari étaient les siens, elle acquiesça de bon cœur, et me promit d'aller chercher une couverture et un oreiller une fois qu'on aurait desservi. Tandis que ses belles-filles les aidaient, elle et sa servante, à s'acquitter de cette besogne, leurs maris restèrent dans la salle pour bavarder autour d'un cruchon de bière. J'essayais de me faire aussi discret que possible. Mais, de temps à autre, ils se rappelaient ma présence et ranimaient la discussion autour de

la réapparition de Clement, quoique, dans l'ensemble, ils se fussent apparemment désintéressés de ce sujet.

Lorsque leurs épouses les rejoignirent, ils restèrent assis tous ensemble, jusqu'à ce que les chandelles meurent dans leurs bougeoirs et que l'heure vienne pour les plus jeunes de regagner leurs quartiers, de l'autre côté de la rue. Une fois qu'on se fut souhaité bonne nuit, mon hôtesse me montra la couche de fortune qui m'était allouée dans la cuisine ; elle m'indiqua également où se trouvait le baril d'eau pour ma toilette, et me signala que les lieux d'aisances étaient dans le jardin. Le feu n'était désormais guère plus qu'un amas de cendres, mais les deux fours creusés dans l'épaisseur du mur dégageaient encore un peu de chaleur et la nuit était douce. Je retirai mes bottes et mon pourpoint, grattai mes dents avec le morceau d'écorce de saule que j'avais toujours dans ma besace, et m'étendis sous la couverture que m'avait octroyée dame Alice. Toutefois, comme je n'étais pas entièrement sûr du motif de cette invitation, je gardai mon gourdin à portée de main, à droite de ma paillasse. Si, dans l'ensemble, j'avais le sentiment que mon hôte avait agi sans aucune arrière-pensée et par simple bonté de cœur, je me devais quand même d'être prudent.

Allongé sur le dos, scrutant l'obscurité enfumée au-dessus de moi, je réalisai qu'en dépit du portrait peu flatteur brossé par Alison Burnett, ses parents m'étaient sympathiques. Mais surtout, fait plus important au regard de mon enquête, j'avais le sentiment que tous les six formaient une famille très soudée et il me semblait extrêmement improbable qu'ils se cachent des choses entre eux. En deux mots, j'avais la conviction que si l'un d'eux était derrière le tour de passe-passe du pseudo-Clement Weaver, c'était que tous y étaient mêlés. Et pourtant, tenu en éveil à l'idée que je pouvais me tromper, je me tournais et me retournais dans mon lit, incapable de tenir en place. Je finis par me lever, déambulai dans la cuisine puis sortis dans le couloir afin de me dégourdir et de faire cesser les picotements qui envahissent mes jambes quand je suis nerveux. C'est alors que, me tenant près des escaliers, je vis un rai de lumière et entendis un bruit étouffé de voix au premier étage. John et Alice Weaver étaient encore éveillés ; aussi, armé de prudence, je me rendis

coupable d'une infraction aux règles de l'hospitalité : en chausses, à pas de loup, je montai les escaliers en colimaçon. En haut, j'entendis clairement leur conversation.

— Quelle drôle d'histoire ! disait John Weaver. Et si c'est un intrus qui se cache sous les traits de Clement, comme l'a suggéré le colporteur, au nom du ciel, qui a bien pu lui inspirer cet artifice ? Qui lui a fourni toutes les informations dont il avait besoin ?

— Ça, ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire, répondit dame Alice, d'une voix de plus en plus somnolente. Mais c'est bien injuste pour Alison.

Elle bâilla.

— Ne pensez-vous pas que vous devriez aller à Bristol pour raisonner un peu Alfred ?

Il y eut un silence de quelques instants, pendant lequel son mari devait examiner sa proposition. Puis, à son tour, il émit un bâillement sonore.

— Ma nièce a un mari pour défendre ses intérêts. Mon intervention serait plus nuisible qu'autre chose ; aussi bien, je ne ferais qu'aggraver sa situation en cherchant à l'aider.

— C'est exactement mon avis, murmura Alice d'un ton placide. Bonne nuit, cher John. Dieu vous bénisse !

John Weaver discourut encore un peu sur la sottise de son frère, mais n'ayant bientôt pour toute réponse que le léger sifflement de sa femme, il fut contraint d'abandonner la partie. Je redescendis les escaliers à pas feutrés.

À présent, j'avais la certitude absolue que ni John ni Alice Weaver n'étaient coupables. Or, s'ils étaient innocents, leurs fils et leur belle-fille, Bridget, l'étaient également. Je me glissai sous ma couverture sur le sol couvert de jonchée. Les narines chatouillées par l'odeur de moisissure et de renfermé qui se dégageait du fourrage et des fleurs séchées, je me remis à fixer l'obscurité informe au-dessus de ma tête. Une fois Baldwin Lightfoot et toute la famille de John Weaver rayés de la liste des suspects, qui restait-il ?

Si j'avais eu, à ce moment-là, le moindre doute concernant l'identité véritable d'Irwin Peto, j'aurais très bien pu trancher en sa faveur. Car sans l'aide d'un complice pour lui conter par le

menu son ancienne vie, qui pouvait-il être, sinon Clement ? L'ennui, c'était que je savais désormais que notre homme était un imposteur. Il devait donc avoir un initiateur. Mais qui ? Qui, en dehors des membres de la famille Weaver et de Baldwin Lightfoot, en connaissait assez sur l'enfance de Clement pour maîtriser parfaitement le sujet ?

Naturellement le bon sens me soufflait qu'il y avait quantité de personnes qui répondaient à ce critère. S'agissant des serviteurs, Ned Stoner et Rob Short avaient été écartés de la liste par maîtresse Burnett elle-même. Mais il restait dame Pernelle, qui, de son propre aveu, avait connu Alison et Clement quand ils étaient petits et, en outre, était la sœur d'Alice. Cependant, quand aurait-elle eu l'occasion de rencontrer Irwin Peto ? Quid, donc, des anciens domestiques ? Des voisins ? Des amis ? Je fus pris de vertige à l'idée que, même sans tenir compte des membres de la famille de l'échevin, le nombre des possibilités était infini et que mon enquête ne faisait que commencer. Mon champ d'investigation s'étendait peut-être à la moitié de Bristol...

Pourtant, je ne pouvais me défaire de la pensée que la réponse était là, quelque part, pour ainsi dire à portée de ma main ; j'avais le sentiment tenace que je tenais tous les éléments de l'énigme, pourvu que je sache les assembler. Si je parvenais à m'endormir, je ferais peut-être un rêve : l'une de ces étranges visions qui me visitaient périodiquement depuis mon enfance et qui fleuraient la seconde vue aux yeux de qui savait les déchiffrer (consciente du danger qu'il y avait à se targuer d'un tel don, ma mère, de qui je le tenais, avait toujours répugné à admettre qu'il y avait là plus que de l'intuition féminine). Mais quand je m'endormis enfin, mes rêves ne furent qu'un tissu d'incohérences banal et sans intérêt, que je balayai sans regret de ma mémoire sitôt réveillé.

Le lendemain matin, je fus arraché au sommeil par l'agitation de la petite bonne à tout faire. Elle avait entrepris de rallumer le feu pour mettre de l'eau à bouillir et de chauffer les fours avant d'y engouffrer sa première fournée de pain de la journée, dont la pâte avait reposé sur une dalle de marbre pendant la nuit. Je fis

un tour aux lieux d'aisances, dans le jardin, puis me lavai à la pompe et, en attendant d'avoir de l'eau chaude pour me raser, descendis en flânant jusqu'à la berge de la Fleet.

Délimités uniquement par une mince haie d'arbres et de buissons, les jardins des maisons de Golden Lane donnaient tous accès à un sentier qui, sur ma droite, conduisait jusqu'à la route d'Holborn, et, sur ma gauche, au-delà de Chicken Lane, sur la rive opposée, se rétrécissait pour finir en une piste envahie par les broussailles. Dans ce décor paisible et serein baigné par la lumière du petit matin, des massifs de populages dorés se tenaient en sentinelle sur les bords de la rivière d'où s'échappaient des nappes de brume. Les saules se penchaient pour contempler leur image et les têtes mauves des cardamines se balançaient au gré de la brise légère. Les fleurs de pétasite se recroquevillaient dans leurs feuilles cordiformes et velues...

Quelque chose me heurta violemment entre les omoplates ; l'instant d'après, j'étais dans la rivière. Mon assaillant, qui s'était jeté à l'eau après moi, essayait maintenant de me noyer dans la Fleet en me forçant à garder la tête immergée. La surprise avait été si complète que le choc me laissa sans défense pendant quelques précieux instants ; mais je finis par rassembler suffisamment mes esprits pour pouvoir amorcer une riposte. Je sentais mes poumons asphyxiés sur le point d'éclater ; je parvins cependant à expédier un violent coup de pied à mon adversaire ; au même moment, je sortis les bras hors de l'eau et réussis par un coup de chance extraordinaire à agripper son cou. Comme mes mains se refermaient sur sa gorge, il fut contraint de lâcher prise pour se dégager. Je me relevai alors, suffocant.

À mon grand étonnement, je ne connaissais pas mon agresseur. En effet, durant les quelques instants de lucidité qui m'avaient été octroyés au cours de cette baignade inopinée, j'avais décidé que j'avais affaire à John Weaver ou à l'un de ses fils. Or l'homme que j'avais devant moi m'était inconnu. C'était un individu d'allure fruste, fort comme un bœuf, à la barbe touffue et hirsute et aux dents ébréchées.

— Que me voulez-vous ? demandai-je, bafouillant et toussant.

Déjà libéré de mon emprise, il s'élançait de nouveau vers moi. Par chance, je l'avais vu venir. Ayant réussi à lui saisir le poignet au vol, j'exerçai toute la force qui était en moi pour l'empêcher de m'assommer d'un coup de poing dans la mâchoire. Comme nous étions tous deux figés dans cette posture, la lutte tournait à l'épreuve de force, mais je soupçonnais mon adversaire d'être plus robuste que moi. Je frémis encore à l'idée de la tournure qu'auraient prise les événements si la servante n'était pas accourue dans le jardin en poussant de grands cris. L'individu lâcha un juron, se traîna jusqu'à la rive et s'enfuit à toutes jambes en direction de la route d'Holborn, lesté par ses habits trempés et sa propre corpulence.

Avec l'aide de la servante et en m'accrochant à quelques racines de saules, je parvins à m'extirper hors de l'eau et m'assis quelques minutes sur le sentier pour reprendre haleine. Entre-temps, réveillés par le bruit et encore vêtus de leurs chemises de nuit, John Weaver et sa femme étaient sortis pour voir ce qu'il se passait ; lorsqu'ils apprirent l'incident, ils vitupérèrent la recrudescence des malfaiteurs dans les alentours.

— C'était un quartier si calme, jadis ! déplora dame Alice.

Après m'avoir raccompagné à l'intérieur, ils firent chercher dans la garde-robe de John Weaver de quoi me vêtir en attendant que mes habits sèchent et m'invitèrent à demeurer sous leur toit aussi longtemps que nécessaire. Étant donné la belle flambée qui brûlait maintenant dans le foyer de la cuisine, leur assurai-je, je ne devrais pas les déranger plus d'une heure ou deux ; de fait, à l'exception de mes bottes, tous mes effets furent secs bien avant dix heures, l'heure du déjeuner. J'étais en train de me demander si je pouvais imposer ma présence à dame Alice pour un autre repas, lorsqu'on frappa à la porte de service. La servante qui était allée ouvrir revint escortée de Philip Lamprey.

— Il y a quelqu'un qui souhaite vous voir, Chapman.

Je me levai de mon tabouret placé au coin du feu.

— Philip ! Par quel miracle m'as-tu trouvé ?

— Peu importe, dit-il en m'empoignant le bras. J'suis pas le seul à être sur tes talons, mais, grâce à Dieu, c'est visiblement moi qui t'ai débusqué le premier. Le bruit court que les hommes

de Morwenna Peto sont encore à tes trousses. Je donne pas cher de ta vie si l'un d'eux te trouve. Quitte Londres au plus vite.

Dans la bouche de Philip, ce genre de conseil n'était pas à prendre à la légère. Par « le bruit court », je savais qu'il fallait comprendre que quelques-uns de ses vieux amis de Southwark étaient venus le trouver pour l'avertir.

— J'ai déjà eu maille à partir avec l'un de mes ennemis, fis-je, avant de lui conter les événements de la matinée.

— Alors, qu'est-ce que t'attends ? File ! dit-il d'une voix pressante. T'as pas une seconde à perdre.

Mes bottes, que j'avais entrepris d'enfiler encore humides, émettaient des couinements de protestation à chacun de mes pas.

— Morwenna Peto ne va-t-elle pas envoyer ses hommes sur mes traces à Bristol ?

Philip fit non de la tête.

— J'en doute. Les oiseaux de cette espèce aiment pas quitter leur territoire pour s'aventurer aussi loin.

— Et toi ? lui demandai-je. N'êtes-vous pas en danger, toi et Jeanne ?

— T'en fais pas pour nous, m'assura-t-il, l'air confiant. À l'heure qu'il est, Morwenna Peto a déjà oublié à quoi je ressemble et y a un tas de gens qui seront là pour me défendre. Allez, vieux ! Attrape ta balle et ton gourdin et décampe !

Je m'en allai après avoir brièvement salué et remercié John et Alice Weaver pour leur hospitalité. La soudaineté de mon départ dut leur laisser de moi l'image d'un ingrat et d'un malotru, mais je n'avais pas de temps à perdre en politesses. Au bout de Golden Lane, je me séparai de Philip et m'engageai sur la route d'Holborn en direction de l'est.

Durant les premiers jours de mon voyage, je progressai à cadence régulière ; je me retins de m'arrêter pour vendre le reste de mes marchandises et empruntai autant que possible les grandes voies dégagées, qui me permettaient de garder un œil sur mes arrières. Je ne ratai pas une occasion de cheminer en compagnie d'autres voyageurs, clercs, moines, vendeurs d'indulgences, mimes et jongleurs, que l'approche de l'été et le

beau temps faisaient affluer sur les routes. Non loin de Londres, je croisai de nouvelles troupes d'hommes en armes qui, portant tous la livrée du duc de Clarence, se dirigeaient vers la capitale. Un soir pluvieux où j'avais décidé de m'accorder le luxe d'une nuit passée dans un lit d'auberge, je fis connaissance avec un messager de Robert Stillington, l'évêque de Bath et de Wells, qui revenait d'une mission auprès de Sa Grâce le duc de Clarence. Encore une fois, la fréquence avec laquelle les noms de ces deux trublions étaient associés me laissait songeur.

Néanmoins, au fil des jours, à mesure que les milles parcourus m'éloignaient de la capitale, je sentis la menace s'estomper et me mis à trimballer ma marchandise dans les villages et les hameaux isolés ; de sorte que le mois de juin était bien avancé lorsque j'arrivai à Bristol, où je fus chaleureusement accueilli par ma belle-mère et ma fille. Il se trouva que, le jour de mon arrivée, Adela Juett était venue leur rendre visite avec son fils. À ma grande surprise, le plaisir que me causèrent ces retrouvailles fut tel que, sous le coup de l'émotion, j'enlaçai la taille d'Adela pour embrasser sa joue maigre et hâlée. Quant à Nicholas, je le fis sauter dans mes bras. Il était ravi d'être ainsi malmené, tandis qu'Elizabeth réclamait son tour à cor et à cri.

— Non, non ! protestai-je. Il faut que je me lave et que je change de chemise pour aller voir maître et maîtresse Burnett.

Comme à l'accoutumée, ma belle-mère fut vexée de me voir partir à peine arrivé, mais Adela, elle, se contenta de rire. En sortant pour aller à la pompe, je l'entendis dire dans mon dos :

— Il est inutile de se fâcher, Margaret. Vous devez sûrement le savoir, que Roger a la bougeotte. D'ailleurs, c'est l'une des raisons pour lesquelles il me plaît.

Soudain, tandis que j'avais la tête penchée sous le jet d'eau claire de la pompe, je réalisai que la déclaration d'Adela décevait mes attentes ; que je ne saurais me contenter de sa seule sympathie.

Les yeux fébriles d'Alison Burnett illuminaien un visage qui n'était à présent que l'ombre de lui-même.

— Pour vous résumer, dit-elle, vous savez, dites-vous, que cet Irwin Peto est un imposteur, mais vous n'avez pas de preuves susceptibles de convaincre mon père. En outre, en vous fondant sur des arguments sans valeur et parfaitement oiseux, me semble-t-il, vous décrétez qu'oncle John, tante Alice et tous mes cousins ne sont pas mêlés à ce complot destiné à capter mon héritage. Et la même chose vaut pour Baldwin Lightfoot.

Ses mains se refermèrent sur les bras du fauteuil comme des griffes et sa voix stridente déchira l'air.

— Comment osez-vous revenir ici me rendre compte d'un travail à moitié fait ? Pourquoi n'êtes-vous pas resté à Londres afin de recueillir les preuves de la culpabilité de mon oncle et de sa famille ?

Elle se frappa les mains l'une contre l'autre, avant de se lever subitement pour arpenter la pièce. À l'évidence, elle était au bord de la crise d'hystérie. D'un coup d'œil inquiet, je m'en remis à William Burnett.

Celui-ci se leva et se porta aux côtés de sa femme pour tenter de la calmer.

— Si le colporteur affirme qu'il n'a pu trouver de preuve, c'est qu'il n'y en a pas. Nous avons au moins la satisfaction d'apprendre que nous ne nous sommes pas trompés sur le compte de cet intrus, que c'est votre père qui a tort. Contentons-nous de cela. Après tout, nous n'avons pas besoin de son argent.

— Besoin ? Mais qui vous parle de besoin ?

En proie à une furie sans cesse croissante, Alison se déchaînait maintenant contre son mari, qu'elle couvrait de coups à la tête et au visage.

— Qu'avez-vous donc tous, à vous liguer contre moi ? cria-t-elle. Après mon père, voici que cela vous prend ! Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ? C'est votre bêtise qui m'a valu d'être entièrement dépossédée, quand j'aurais pu m'assurer la moitié de la succession. Et vous me dites maintenant que cela n'a pas d'importance ! Et je devrais renoncer à mon bien, tout ça parce que mon père est une vieille crapule, un misérable fou et vous, un pauvre incapable ?

William ouvrit la porte de la salle et appela d'une voix tonitruante la gouvernante pour qu'elle vienne lui prêter main-

forte. Mais Alison, qui se débattait à coups de dents et de griffes, était désormais incontrôlable. À l'évidence, l'état de ses nerfs s'était détérioré pendant les mois de mon absence. Je jugeai qu'il était grand temps de partir. Je pouvais repasser un autre jour, une fois que maîtresse Burnett aurait recouvré son calme et que la paix serait revenue. Je m'esquivai discrètement, traversai le hall et sortis par la porte d'entrée.

Comme le soleil brillait haut dans le ciel, l'après-midi était encore chaud. Je songeai qu'Adela devait déjà être rentrée chez elle ; elle se disait en effet sur le départ avant que je quitte le cottage. Sans raison apparente, je fus pris du désir subit de la revoir. Je longeai donc Small Street, tournai à droite dans Bell Lane, empruntai le passage voûté de St John et traversai enfin le pont de la Frome, avant de sortir par la porte de la Frome pour m'engager dans Lewin's Mead. En avisant le cottage d'Adela, je crus voir un léger mouvement dans l'ombre projetée par le mur du bâtiment. Ma nuque se hérissa. Je restai quelques minutes sous le porche, dans l'expectative. Mais, n'ayant rien détecté, je me dis que j'avais dû avoir la berlue.

Je traversai à grandes enjambées l'espace ouvert qui s'étendait devant la rangée de cottages. Je m'apprêtai à frapper à la porte d'Adela lorsque quelqu'un posa sa main sur mon épaule. Sans même me retourner, je fermai ma main droite, avant de faire volte-face pour écraser mon poing sur le visage de l'inconnu, qui s'écroula net.

CHAPITRE XIX

Timothy Plummer était assis à la table du cottage d'Adela Juett, la mine déconfite. Il avait devant lui un bol d'eau teintée de sang, et, appliqué contre son nez, un linge qu'Adela avait imprégné d'une pommade de brunelle de sa fabrication pour étancher le saignement.

— Je suis confus, maître Plummer, fis-je pour la énième fois.

— Il y a de quoi ! grogna-t-il, daignant enfin s'exprimer. Je n'ai fait que te toucher l'épaule.

Il leva la tête et plissa les yeux.

— Tu as les nerfs à fleur de peau, Roger. Tu t'es attiré des ennuis, c'est ça ? J'imagine que c'est à propos de cette histoire dont tu m'as parlé le jour où nous nous sommes rencontrés du côté de Frome. Non ! fit-il en levant vivement la main. Je ne veux pas savoir. J'ai moi-même assez de problèmes comme ça.

Il retira la compresse de son nez pour prendre une longue rasade au gobelet de bière qu'Adela, prévenante, avait posé devant lui.

Comme il retrouvait sa bonne humeur, je rapprochai un autre tabouret de la table pour m'asseoir en face de lui.

— Que faites-vous à Bristol ? lui demandai-je. Et surtout à rôder autour de ce cottage ?

— Je n'étais pas en train de rôder ! s'offusqua-t-il. Je m'apprétais à frapper à la porte quand je t'ai vu approcher. Je cherche une dénommée Imelda Bracegirdle, si tu veux vraiment le savoir.

Il lança un regard oblique vers Adela.

— C'est la veuve Juett, fis-je. La femme que vous recherchez est morte. Par malheur, elle a été assassinée en janvier ; depuis cette date, c'est maîtresse Juett qui loue le cottage au prieuré.

Timothy jura entre ses dents.

— Morte ? Depuis le début de l'année ? Voilà qui ne va pas plaire au duc, ajouta-t-il en se mordillant la lèvre inférieure.

— Vous voulez dire le duc Richard ? demandai-je.

Il acquiesça.

— Mais en quoi cette nouvelle peut-elle bien affecter Sa Grâce ? repris-je.

Timothy jeta un nouveau coup d'œil vers Adela ; avec sa présence d'esprit habituelle, celle-ci saisit la main de Nicholas.

— J'ai promis de rendre visite à une voisine, dit-elle, mais ne vous dérangez pas pour moi, maître Plummer. Restez ici tant qu'il vous plaira, en attendant d'être en état de repartir.

Traînant derrière elle son fils qui regimbait, elle m'adressa un sourire avant de sortir en refermant doucement la porte.

— Alors ? demandai-je avec impatience, le regard tourné vers mon interlocuteur.

Après avoir avalé une nouvelle rasade de bière, il me demanda d'un ton maussade :

— Tu es au courant au sujet de George, j'imagine ?

— Quoi ? Non, je ne sais rien. Il est vrai que j'ai été sur les routes des semaines durant...

— Ce n'est pas la première fois que je te le dis : tu n'ouerves pas les oreilles, Chapman. C'est ton problème ! s'exclama Timothy, exaspéré. J'aurais pensé que l'arrestation du duc de Clarence au début du mois et son emprisonnement à la Tour étaient désormais connus de tous. Non, vraiment, tu ne savais rien de tout cela ?

Je hochai la tête, bouche bée.

— Non, absolument rien, murmurai-je, recouvrant enfin l'usage de la parole. Je le savais en train d'armer ses hommes. J'ai vu de véritables mouvements de troupes en mai, lorsque j'étais à Londres. Et je me trouvais à Westminster le jour où il a proclamé l'innocence de Burdet. Mais le roi a si souvent fait preuve de clémence envers son frère, par le passé ! Je ne l'aurais jamais cru capable de choisir une autre voie que celle de l'apaisement et de la conciliation. Quel événement explique-t-il sa volte-face ?

Mon compagnon grogna.

— Il se peut que Clarence soit allé trop loin cette fois-ci, ou que le roi se soit finalement décidé à ne plus transiger. À moins, continua-t-il à voix basse — et je te dis cela sous le sceau du plus grand secret, Roger, par égard pour le service que tu as jadis rendu à mon maître —, à moins, disais-je, que ce ne soit à cause de la lettre envoyée par le roi Louis au roi Édouard pour l'informer que la demande en mariage de la duchesse de Bourgogne n'était qu'un premier pion avancé par Clarence afin de s'emparer de la couronne d'Angleterre. Louis déclare tenir cette information de ses espions bourguignons, dont il garantit l'entièvre fiabilité. Le roi Édouard l'a communiquée à mon maître, qui me l'a transmise à son tour en ma qualité de maître espion général de Sa Grâce. Donc, comme tu vois, elle est de source sûre.

Là-dessus, je ne discutai pas : compte tenu de sa conduite antérieure, je ne doutai pas un seul instant que le duc de Clarence fût parfaitement capable d'une pareille félonie.

— Mais à quel titre pourrait-il destituer son frère aîné ? ergotai-je. Il lui faudrait bien avancer une raison ou une autre, et quel motif pourrait-il invoquer ? Et, outre le roi Édouard, il y a le prince de Galles, le duc d'York et les cinq princesses qui, après leur père, peuvent tous prétendre au trône.

Timothy appuya ses coudes sur la table et se tamponna la narine gauche d'où recommençait à s'écouler un mince filet de sang.

— Je suis incapable de faire aucune conjecture à ce sujet. Le duc Richard est sûr que le roi Louis ment pour semer la discorde entre ses frères. Si ça se trouve, il a raison ; mais depuis le traité de Picquigny²⁵, il a toujours eu un préjugé défavorable à l'égard des Français. Et il est tout aussi vrai que le roi Louis déteste mon maître. Cela étant dit, vraie ou fausse,

²⁵ Signé en 1475 entre Louis XI et Édouard IV d'Angleterre, il mit fin à la guerre de Cent Ans. Comme Édouard IV acceptait de mettre un terme à sa campagne en contrepartie de concessions financières, certains des contemporains reprochèrent au roi d'Angleterre de s'être fait acheter par l'ennemi. Voir *La Chanson du trouvère*, op. cit. (N.d.T.)

l'accusation portée contre George a été jugée assez sérieuse par le roi Édouard pour que celui-ci convoque l'intéressé à Westminster, avant d'ordonner son arrestation pour la raison qu'il avait « subverti les lois du royaume » et s'était « accaparé l'autorité judiciaire ». Là-dessus, on a fait venir des membres de la garde royale. À l'heure qu'il est, Clarence est au secret dans la Tour.

— Sera-t-il jugé ?

— Si le roi refuse de lui accorder son pardon d'ici là, oui. Tôt ou tard, il aura forcément à répondre de ses actes devant la justice. Et si le duc est déclaré coupable, quel peut être le verdict, sinon la peine capitale ?

— Mais le roi s'y opposerait, prédis-je avec assurance. Il gracierait Clarence. De toute façon, il est vraisemblable qu'il l'a emprisonné dans le seul but de lui faire peur.

Timothy pinça les lèvres.

— Mon maître n'en est pas si sûr. Selon un bruit qui court, Clarence aurait loué les services du clerc d'Oxford, John Stacey, pour tirer l'horoscope du roi, et le savant aurait prophétisé la mort précoce de Sa Majesté.

— En a-t-on des preuves ?

— Pour l'instant, non. Mais on chuchote aussi que John Stacey aurait emballé et confié la pièce à conviction à un parent, pour qu'il l'apporte à une cousine habitant ici, à Bristol. Au cas où cette rumeur serait fondée, le duc Richard veut à tout prix mettre la main dessus pour pouvoir la faire disparaître avant que les Woodville s'en emparent.

J'étais indigné à l'idée que le duc de Gloucester pût détruire une preuve susceptible d'être utilisée pour inculper son frère, mais ce sentiment fut en grande partie éclipsé par le tumulte des idées qui se bousculaient soudain dans ma tête.

— La cousine dont vous parlez devait être Imelda Bracegirdle, dis-je. Le fait m'était jusque-là sorti de la tête, mais j'ai entendu dire un jour que sa mère s'appelait Stacey et était originaire d'Oxford.

Je savais enfin quelle était la pensée qui me tarabustait depuis que j'avais entendu le nom de John Stacey.

— Mais pourquoi aurait-il voulu mettre ces documents en lieu sûr chez l'une de ses parentes ? Pourquoi ne pas les avoir brûlés, tout simplement ? N'aurait-ce pas été la solution la plus sûre et la plus facile ?

— En raison de la valeur de ces parchemins, peut-être. Sans doute représentaient-ils une somme de travail considérable.

Timothy vida son gobelet et s'essuya la bouche sur sa manche.

— Selon une autre rumeur, cette cousine serait, ou plutôt aurait elle-même été tireuse d'horoscopes. Peut-être souhaitait-il lui transmettre ses secrets.

— Attendez ! coupai-je. Un homme a effectivement frappé à cette porte, il y a un mois ou deux ; il portait une espèce de paquet sous le bras et cherchait maîtresse Bracegirdle. Je suis arrivé ici à l'instant même où il partait, mais, selon maîtresse Juett, il s'était présenté comme un parent d'Imelda. La nouvelle de sa mort l'avait profondément contrarié, c'est certain.

Timothy soupira.

— Nous y voilà donc ! Si elle avait été encore vivante, elle l'aurait sans doute débarrassé du paquet en le cachant quelque part.

D'un air condescendant, il promena son regard dans la pièce.

— Mais où exactement ? Voilà la difficulté.

— Détrompez-vous ! m'exclamai-je avec ferveur.

Je me levai de mon siège pour aller chercher la barre de fer à tête recourbée rangée dans l'un des coins de la pièce. Puis, après avoir déblayé les joncs de la surface voulue, je soulevai la dalle.

— Venez voir ! lui dis-je.

Timothy me rejoignit et, une fois à genoux, scruta pensivement la cavité.

— C'est sûrement là que maîtresse Bracegirdle cachait ses propres horoscopes, fit-il. Regarde, le fond est tapissé d'une toile cirée pour préserver les parchemins de l'humidité et de la moisissure.

— Bien sûr ! murmurai-je. Nous pensions que ce trou recelait un trésor caché, avant que son meurtrier ne le vole. Mais pourquoi se serait-elle donné tant de peine pour amasser de vulgaires pièces ? Un sol de terre battue aurait fait l'affaire.

Timothy lâcha un soupir chargé de regret.

— Toujours est-il que ce trou est vide, maintenant.

Sa voix s'abîma dans le silence pendant un moment, puis il ajouta :

— Je dois retourner de ce pas auprès du duc Richard pour lui dire qu'il faut chercher ailleurs les documents de John Stacey. Prions le ciel que les espions de la reine ou du comte Rivers ne les dénichent pas avant nous !

Tandis qu'il proférait ces paroles, il s'était relevé et s'apprêtait à partir. Par courtoisie, je l'invitai à rester encore un peu pour se reposer avant de reprendre la route, mais il déclina mon offre. Sa mission n'attendait pas : il lui fallait rentrer au plus tôt à Londres, où le duc Richard, ayant quitté ses terres septentrionales, faisait un bref séjour pour faire des remontrances au roi, réconforter sa mère et décider de ce qu'il convenait de faire à l'avenir.

Je ne le retins pas, car il me tardait autant d'être seul qu'à lui de partir. Une foule de pensées assaillaient mon esprit. Tous ces éléments décousus que j'avais en ma possession depuis des jours, que dis-je !, des semaines et des mois, commençaient à prendre sens et j'étais impatient de les coller bout à bout.

Adela prit le siège laissé par Timothy Plummer et je m'assis en face d'elle ; mes mains posées au milieu de la table effleuraien presque les siennes. Sommé d'aller jouer avec ses jouets au fond de la pièce, Nicholas, dans sa candeur enfantine, avait jugé plus distrayant de berger dans ses bras une vieille gourde de cuir avec laquelle il conversait dans son langage balbutiant.

Après qu'Adela m'eut fait le serment de ne pas divulguer ces secrets, je lui racontai non seulement ce que j'avais découvert à Londres lors de la visite que j'avais rendue à Morwenna Peto, mais aussi tout ce que nous nous étions dit Timothy et moi dans l'après-midi. En dépit des doutes de mon ami, je savais en effet qu'on pouvait lui faire confiance. Intriguée à l'idée qu'Imelda Bracegirdle pratiquait l'astrologie, elle se rangea volontiers à l'idée selon laquelle la cavité sous la dalle avait servi de cachette pour ses horoscopes et ses prophéties.

— Mais qui les aurait pris ? demanda-t-elle. Qui aurait pu savoir qu'ils se trouvaient là ?

— Quelqu'un qui lui avait commandé un horoscope. Quelqu'un qui avait vu Imelda utiliser cette barre de fer ou noté sa présence et compris à quoi elle servait. Et après sa mort, ce quelqu'un a retiré la dalle et emporté les horoscopes.

Adela fronça les sourcils.

— Mais dans quel but ? Veux-tu dire que c'est pour ces parchemins, et non pour son argent, qu'elle a été assassinée ?

— Je doute qu'elle ait jamais eu d'autres ressources que ses revenus de fileuse et le petit pécule amassé clandestinement grâce à ses horoscopes. Mais après qu'Irwin Peto eut fait irruption sous le nom de Clement Weaver, elle a peut-être été assez clairvoyante pour comprendre de quoi il retournait et se rendre compte qu'elle pouvait s'enrichir en faisant payer son silence. Auquel cas, elle aurait alors elle-même signé son arrêt de mort.

Les rides qui sillonnaient le front d'Adela se creusèrent davantage.

— Je ne comprends pas. Quel lien peut-il y avoir entre le meurtre de maîtresse Bracegirdle et ce qui est, comme tu me l'assures maintenant, la comédie d'Irwin Peto ?

— Le meurtrier, répondis-je laconiquement. Te souviens-tu des fils que nous avons trouvés accrochés à la barre de fer quand nous l'avons vue pour la première fois ?

— Oui, je m'en souviens : deux noirs et un rouge. Des fils de soie.

— Et te souviens-tu, avant cela, des prières inlassables d'une femme appelant en vain son mari devant la maison de son père ? Pourquoi ces appels restaient-ils sans réponse ? Parce que son époux n'était pas là, faut-il croire ; et que, s'étant éclipsé peu avant, il se trouvait de l'autre côté du pont de la Frome, en train d'accomplir son forfait.

Adela passa sa langue entre ses dents.

— Tu parles de William Burnett, si je ne m'abuse, fit-elle.

— Oui.

Elle eut un rire incrédule.

— Mais c'est absurde ! Si maîtresse Burnett est déshéritée, il l'est avec elle. Si sa femme se retrouve bredouille, c'est autant d'argent de perdu pour lui. Quel intérêt aurait-il à lui nuire ?

Je ne répondis pas directement à sa question.

— Quelques jours avant que Margaret reçoive ta lettre d'Hereford, j'ai vu l'échevin Weaver sortir de chez lui au bras de maîtresse Burnett. Or, contrairement à l'avis général qui veut qu'Alison ressemble à sa mère et tienne davantage de ses ancêtres de Courcy que de ses descendants paternels, j'ai été frappé, ce jour-là, de constater qu'elle ressemblait plus à son père que je ne l'aurais imaginé précédemment. En même temps, j'ai pu voir à quel point l'échevin était atteint par la maladie.

Je me penchai légèrement vers elle et, soudain, ses mains furent dans les miennes.

— Ne vois-tu donc pas ? Cette similitude réside dans le fait qu'ils sont tous deux en mauvaise santé, rongés par une maladie qui les consume. Et Alison l'a contractée bien avant qu'éclate leur querelle autour du testament. La brouille a aggravé le mal, en a précipité les effets, mais elle n'en est pas la cause !

Comme prévu, Adela avait vu d'emblée où je voulais en venir.

— Ainsi, d'après toi, William Burnett s'en serait aperçu et aurait fait tirer l'horoscope de sa femme par Imelda Bracegirdle. Et en admettant que cet horoscope prédise qu'Alison mourrait avant son père...

Sa voix retomba ; elle posa sur moi un regard chargé de surprise et d'interrogation.

— Exactement ! murmurai-je en pressant ses mains. S'il était dit que maîtresse Burnett mourrait avant l'échevin, alors jamais son mari ne toucherait le moindre sou de la fortune de son père. J'ai entendu dire que les sentiments d'Alfred Weaver se sont peu à peu refroidis vis-à-vis de son gendre : il aurait été hautement improbable qu'il révise son testament pour subvenir aux besoins de William.

— Mais maître Burnett n'a pas besoin de l'argent de l'échevin ! Il dispose d'une fortune personnelle considérable.

— C'est ce qu'on est porté à croire, mais est-ce sûr ? Pour commencer, a-t-il vraiment reçu un héritage aussi important qu'on veut bien le penser ? J'ai appris que le vieil échevin

Burnett et le père de ce dernier étaient déjà des joueurs invétérés ; or, trois mois seulement après la mort de l'échevin, William a mis son négoce en commun avec celui de son beau-père. Pourquoi ? Était-ce un choix simplement dicté par le bon sens, ou le seul recours qu'il avait pour sauver son affaire de la banqueroute ? En second lieu vient la question des dettes qu'il a contractées lui-même au jeu.

— Des dettes ?

Libérant délicatement ses mains des miennes, Adela se leva pour aller remplir de nouveau nos gobelets de bière.

Je pivotai sur mon siège pour l'observer en train de traverser la pièce, et je notai une nouvelle fois la grâce de ses mouvements.

— D'après Nick Brimble et Jack Nym, William Burnett est un habitué du premier étage de *La Nouvelle Auberge*, qui, paraît-il, accueille les amateurs de jeux de hasard. Nick Brimble m'a dit que William devait de l'argent à Jasper Fairbrother. Comme Jack, il pense que ce sont des hommes de Jasper qui ont attaqué William devant l'église St Werburgh cette fameuse nuit, et ce parce qu'il tardait à payer son dû. Pourquoi celui-ci n'avait-il toujours pas soldé son compte, s'il savait ce qui l'attendait, me diras-tu ? Contre l'avis de Jack et de Nick, je pense que ce n'était pas par mesquinerie ou petitesse, mais parce qu'il était dans l'incapacité d'honorer ses dettes.

Adela me passa mon gobelet de bière et, une fois rassise, se mit à siroter la sienne.

— Mais, dans ce cas, il devait se douter de l'identité de ses agresseurs. Pourquoi, alors, avoir tenté de faire porter le soupçon sur Irwin Peto ? dit-elle, avant de répondre elle-même à sa question. Pour brouiller les pistes, j'imagine.

— C'est peut-être une explication, oui. Mais il y a autre chose. Il savait qu'elle ne demandait qu'à croire tout ce qui pouvait discréditer Irwin, et que, pour peu qu'il encourage sa femme dans ce sens, ce qu'il a sans doute fait ultérieurement, ce motif de plainte empoisonnerait encore davantage les relations entre Alison et son père. L'un des éléments qui m'a toujours gêné dans cette dispute, c'est la maladresse apparente avec laquelle William Burnett a réagi, contribuant, par ses affronts et son

arrogance, à accroître inutilement les griefs réciproques de l'échevin et de sa fille.

— Et c'est ainsi qu'Alison a été rayée du testament, dit lentement Adela.

Elle rentra une boucle rebelle dans son capuchon de laine.

— Maintenant, dis-moi si je fais fausse route. Tu es en train d'accuser William Burnett d'être l'artisan de ce complot. Ainsi, ce serait lui qui serait tombé sur Irwin Peto, aurait remarqué sa ressemblance avec Clement Weaver et l'aurait persuadé de se faire passer pour son beau-frère disparu. Mais quand cette rencontre aurait-elle pu avoir lieu ?

— Écoute cela : lors de la discussion que j'ai eue ce fameux soir avec Timothy Plummer à Twekesbury, ce dernier en est venu, de façon tout à fait fortuite, à parler d'une délégation de tisserands de Bristol qui se seraient rendus à Londres en octobre dernier pour réclamer l'augmentation du prix des étoffes. William aurait très bien pu faire partie de cette ambassade. Son chemin aurait croisé celui d'Irwin Peto à cette occasion. Immédiatement frappé par la ressemblance de cet homme avec Clement Weaver, il aurait vu que, par ce biais, il pouvait au moins s'assurer une portion de la fortune de l'échevin après la mort d'Alison. Il aurait convenu avec Irwin Peto de partager l'héritage en deux. La santé déclinante d'Alfred Weaver les avait probablement convaincus qu'ils n'auraient pas à attendre longtemps.

Adela me regardait avec consternation.

— Roger, es-tu certain de ne pas laisser ton imagination s'emballer ? Je conçois que William Burnett en connaisse suffisamment sur le passé de sa femme et les circonstances de la disparition de Clement pour faire un bon professeur ; mais comment pourrait-il se fier à la parole d'un homme de l'espèce d'Irwin Peto ? Qu'est-ce qui empêcherait son complice de garder la totalité de l'héritage après exécution du testament ?

— J'ai la ferme conviction que William Burnett a prévu ce cas de figure et qu'il tient en sa possession un document écrit, signé par des témoins, l'autorisant à réclamer la moitié de la somme dévolue à Irwin. S'il est vrai que William détient une telle pièce, ce serait folie de la part d'Irwin de soustraire à son complice la

part qui lui est échue, à moins qu'il n'ait pas peur qu'on lui passe la corde au cou.

Adela se frotta le nez.

— Mais pourquoi William aurait-il assassiné Imelda Bracegirdle ?

— Pour la raison que je t'ai déjà donnée. Lorsque Clement a fait irruption juste après Noël et que la nouvelle a fait le tour de la ville, elle a été assez maligne pour reconnaître la main de William dans cette affaire et le menacer de délation. Comme elle détenait le seul élément susceptible de prouver son lien avec le complot, à savoir l'horoscope d'Alison prédisant la mort de la fille avant celle du père, William a pris peur. Il a donc assassiné maîtresse Bracegirdle et supprimé la pièce à conviction. Ce qu'il en a fait, Dieu seul le sait. Le plus probable, c'est qu'il l'ait brûlée.

Adela garda un moment le silence pour méditer sur ce que je venais de dire.

— Et les fils de soie, le rouge et les noirs, d'où venaient-ils, selon toi ? demanda-t-elle enfin.

— Le jour où William Burnett est venu chez Margaret avec sa femme, il portait une ceinture de soie rouge et noir. Il se pourrait qu'il l'ait portée le jour du meurtre.

Adela était encore dubitative.

— Si ton hypothèse est fondée dans les faits et n'est pas le produit de ton imagination, et en supposant que William Burnett ait cru aux prédictions de maîtresse Bracegirdle, pourquoi, alors, a-t-il cherché à envenimer la dispute entre Alison et son père ? De toutes les façons, si elle meurt en premier, l'échevin léguera la totalité de ses biens à Clement.

Je haussai les épaules.

— Je n'en suis pas sûr, mais je dirais que c'est pour montrer clairement à Alison qu'il se range de son côté contre son père, mais aussi pour avoir l'entièvre garantie que la totalité des biens aille à son associé à la mort de l'échevin.

— Suppose cependant que la prophétie d'Imelda soit fausse et que maîtresse Burnett ne meure pas avant son père. Maître Burnett se sera privé de la moitié de la fortune de l'échevin.

Après avoir fini son gobelet de bière, Adela appuya ses coudes sur la table, et, reposant le menton dans le creux de ses mains, me regarda d'un air de défi.

Je lui retournai un regard agacé. Les objections qu'elle formulait sans relâche contre ma thèse commençaient à m'énerver. Pour ma part, les choses étaient limpides.

— Il faut que tu essayes de te mettre à sa place, répliquai-je, et de penser avec son esprit, non le tien. Il doit en connaître assez sur l'état de santé de sa femme pour se fier sans réserve au pronostic de maîtresse Bracegirdle. Selon toute vraisemblance, il ne l'a consultée que pour se faire confirmer ce qu'il craignait déjà. À ce moment-là, il ne voyait pas d'issue possible ; si cela se trouve, même, il s'est fait à l'idée qu'il n'y avait aucune solution. Ce n'est qu'à partir du moment où il est tombé sur Irwin Peto et a remarqué sa ressemblance avec Clement Weaver qu'il a entrevu un moyen de remédier à la situation.

— Bien, et que comptes-tu faire, maintenant ? demanda Adela. Tu n'as aucune preuve pour étayer tes accusations, que je sache. Et en l'absence de preuves, il y a peu de chances que les gens ajoutent foi à ton histoire.

— La seule chose qui me reste à faire, c'est aller voir maîtresse Burnett et l'échevin Weaver pour leur livrer ces réflexions, répondis-je.

Mon hôtesse hocha la tête.

— Aucun des deux ne te croira, si tant est qu'ils y soient disposés.

Je soupirai.

— Qu'importe, je dois tenter ma chance. Il se peut que mes révélations démontent William Burnett ou Irwin Peto et les poussent à un acte inconsidéré. En voyant que je connais la vérité...

— Si c'est bien la vérité, murmura Adela.

Je poursuivis comme si de rien n'était :

— ... ils perdront peut-être leur sang-froid. Et même si ce n'est pas le cas, mes arguments sèmeront peut-être le doute dans l'esprit de maîtresse Burnett ou dans celui de l'échevin. À Dieu d'en décider.

À son tour Adela soupira. Tandis que je me levais, elle fit de même et contourna la table pour venir m'embrasser.

— Sois prudent, Roger. Si tu as vu juste, William Burnett et Irwin Peto sont tous les deux des hommes dangereux.

— Je prendrai toutes les précautions possibles, assurai-je, avant de l'embrasser affectueusement.

Je sortis du cottage et me mis en route en direction de la porte de la Frome, trop préoccupé par ma mission pour remarquer qu'on me suivait.

CHAPITRE XX

Il devait être près de quatre heures et l'heure du dîner approchait ; mais, bien que mon dernier repas fût loin (j'avais déjeuné dans une auberge sur les hauteurs de Bath), la journée avait été si mouvementée, depuis mon retour, que les tiraillements d'estomac auxquels j'étais d'ordinaire sujet après un si long jeûne ne se faisaient nullement sentir.

Il y avait peu d'affluence à la porte de la Frome et le portier aurait volontiers échangé quelques mots avec moi si je n'avais passé mon chemin, obnubilé par une seule idée : confronter d'abord Alison et William, l'échevin Weaver et Irwin Peto ensuite, tant que je m'en sentais encore le courage. Ce manque de délicatesse de ma part fut accueilli par une grimace. Il me sembla vaguement que le portier, résolu à rivaliser de grossièreté autant qu'à tromper quelque peu l'ennui d'un après-midi sans histoire, avait harponné l'homme qui était derrière moi pour faire un brin de conversation avec lui. Les fils auxquels la vie d'un homme est suspendue sont si ténus ! De fait, je suis sûr que s'il n'avait pas retenu mon poursuivant, ce dernier m'aurait glissé son couteau entre les côtes une fois que nous nous serions trouvés sur le pont, dans la zone d'ombre du passage voûté de St John. Or, en l'occurrence, avant qu'il ait pu se débarrasser de l'encombrante sollicitude du portier, je débouchais sur la chaussée ensoleillée de Broad Street (il va de soi que ce ne sont que des conjectures, mais, au vu des événements ultérieurs, celles-ci sont tout à fait fondées).

Le passage de l'obscurité à la lumière m'éblouit momentanément et, pendant quelques secondes, je ne vis pas ce qui se passait. Pourtant, mon ouïe me disait qu'une dispute était en train de se dérouler au grand jour et que le principal protagoniste en était une femme. Et, en effet, je reconnus

aussitôt la voix d'Alison Burnett, dont les invectives déchiraient l'air serein de l'été.

Ma vue s'éclaircit et je pus voir la scène se dessiner sous mes yeux. Le visage blême et trempé de sueur sous son capuchon de soie bleue, les yeux fixes et le regard farouche, Alison était si enragée qu'on eût dit une poissonnière du marché de Billingsgate. Jamais dans la bouche d'un homme je n'avais entendu d'injures aussi grossières que celles dont elle accabliait son père. Où avait-elle appris de telles insanités ? C'est un mystère (il est vrai que je suscitaïs immanquablement l'hilarité d'Adela avec ce genre d'interrogations). Visiblement incapable de contenir ses débordements, William restait derrière elle, gesticulant inutilement.

Le camp adverse était constitué de l'échevin Weaver, vêtu de l'une de ses robes de velours d'un autre âge, plus affaibli et épuisé qu'il ne l'avait jamais été depuis l'arrivée d'Irwin Peto, six mois auparavant ; de Ned Stoner et Rob Short, eux-mêmes flanqués de dame Pernelle, qui, horrifiée, avait suivi son maître à l'extérieur pour le défendre si besoin était ; enfin de l'imposteur lui-même, qui, blotti dans l'embrasure de la porte, affichait une étrange expression où entrait presque autant de défiance que de remords, du moins à ce qu'il me semblait.

À l'évidence, mes révélations au sujet d'Irwin Peto avaient mis maîtresse Burnett dans une colère noire. Incapable de contenir sa fureur après mon départ, elle était allée tout droit chez son père pour déverser sa hargne sur lui. S'était-elle refusé à fouler le seuil de cette demeure impie ou l'échevin lui avait-il interdit de profaner les lieux par sa présence ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Toujours est-il que cette violente altercation, qui virait maintenant à l'empoignade, avait lieu au beau milieu de la rue. Exprimant tantôt l'excitation, tantôt l'indignation, des visages surgissaient aux fenêtres des maisons avoisinantes tandis que deux curieux s'était déjà aventurés hors de chez eux pour assister à la scène. Un spectacle opposant si violemment la folie d'un père à la véhémence d'une fille était une chose plutôt rare, qu'il eût été dommage de manquer. Mais dans peu de temps, espérai-je, quelqu'un se rendrait au château pour avertir le shérif et ses huissiers, et une patrouille serait

dépêchée sur place pour mettre un terme à cette atteinte flagrante à la paix des habitants, avant que les parties en viennent aux mains.

— Ainsi, vous savez désormais que cet individu, cette... chose, n'est pas votre fils ! hurlait Adela à pleins poumons, un doigt accusateur pointé vers Irwin Peto. J'exige que vous le remettiez sur-le-champ entre les mains de la justice !

Comme elle s'interrompait pour reprendre haleine et soulager sa gorge irritée, l'échevin put donner l'assaut.

— Comment oses-tu venir en ces lieux m'infliger une histoire forgée de toutes pièces, une fable inventée par toi et ce vil colporteur, ce laquais stipendié, pour me faire croire que ce n'est pas Clement ! Crois-tu vraiment que je ne sache pas reconnaître mon fils ?

Il foudroya William du regard.

— Débarrassez-moi d'elle immédiatement ! N'avez-vous donc pas plus d'autorité sur votre femme ? Non, tout bien réfléchi, vous n'en avez sans doute pas. J'ai vu depuis belle lurette que vous n'étiez qu'un faible, un individu inepte, doué seulement pour les vaines fanfaronnades.

— Allez-vous donc fermer votre caquet, vieille bique ! dit Alison, qui avait repris haleine. Je vous interdis de parler de la sorte à William !

Elle lança un regard circulaire, et, dès qu'elle me vit, jeta sur moi ses mains crispées comme des serres pour me demander instamment de raconter à son père tout ce que j'avais appris de la bouche de Morwenna Peto.

J'étais dans l'indécision. Non pas que j'eusse répugné à ternir le nom d'Irwin Peto, mais je ne savais pas de quelle manière m'y prendre pour divulguer mes soupçons concernant son mari. Selon mes plans, je ne devais pas m'exprimer en un lieu découvert ou sous les yeux d'un quelconque public, mais uniquement devant les principaux intéressés. Cependant l'attroupement des voisins qui descendaient dans la rue grossissait de minute en minute.

— Allez ! cria Alison en me secouant le bras. Dites-lui ! Allez le crier sur tous les toits, que tout le monde puisse entendre : cet homme n'est pas mon frère !

Je me raclai la gorge.

— Ne pouvons-nous donc pas nous retrouver dans un lieu plus intime ? suppliai-je.

Mais avant qu'on ait pu répondre à ma question ou satisfaire à ma demande, Irwin Peto émergea tout à coup de son abri, s'exclamant :

— Non, Jude, non !

La tonalité pressante de sa voix, jointe au souvenir de la tentative de meurtre dont j'avais déjà été victime, m'alerta contre le danger que je courais à cet instant. De plus, ses yeux étaient braqués sur une chose ou un individu qui se trouvait juste derrière moi. Dans cette infime fraction de temps, je me rappelai l'obscur personnage que j'avais vu rôder autour du cottage d'Adela et que, à tort sans aucun doute, j'avais identifié après coup comme étant Timothy Plummer. Aussi, résistant à la tentation, pourtant très naturelle, de regarder derrière mon épaule, je me jetai à terre et roulai sur le côté.

Les spectateurs émirent un hoquet de surprise, maîtresse Burnett un cri déchirant, et son père une terrible plainte emplie de révolte et de désespoir. Un instant plus tard, Irwin Peto s'effondrait à côté de moi et s'étalait de tout son long sur les pavés : le couteau que mon dos devait recevoir était enfoncé jusqu'au manche dans sa poitrine. L'individu qu'il avait interpellé sous le nom de Jude, et que je reconnus tout de suite comme étant celui qui avait essayé de me noyer dans la Fleet, prenait la fuite en direction de la Grande Croix lorsqu'il tomba droit dans les bras de Richard Manifold qui s'avancait à l'angle de la rue escorté de quatre huissiers du shérif.

Quoique sa respiration fût ronflante, Irwin Peto était encore conscient lorsque Ned Stoner et Rob Short le transportèrent dans la maison de l'échevin. Mais il était à l'article de la mort, et je pus lire dans ses yeux qu'il en avait conscience. Après avoir arrêté et immobilisé l'auteur du meurtre, Richard Manifold et ses acolytes l'emmenèrent de force à la suite de sa victime. Je leur emboîtais le pas aux côtés de William et d'Alison Burnett ; enfin dame Pernelle et Alfred Weaver, la première horrifiée et le second éperdu de douleur, fermèrent la marche. Une fois la

porte d'entrée fermée à double tour pour nous protéger des regards indiscrets, Ned et Rob posèrent leur fardeau dans l'entrée, glissant un coussin sous la tête d'Irwin pour la redresser. Sous son corps, une mare de sang poissa bientôt les joncs.

— Ned ! Cours à toutes jambes chercher le médecin ! dit l'échevin d'une voix tremblotante.

Comme Ned, conscient que la requête était inutile, restait indécis, son maître s'exclama :

— Mais qu'attends-tu, bon sang ! Dépêche-toi donc, pour l'amour du ciel !

Il s'agenouilla à côté d'Irwin et lui prit la main.

— Clement ! gémit-il. Clement ! Reste avec moi. Je ne pourrai pas supporter de te perdre une seconde fois.

À ces mots, le moribond ouvrit les yeux et, sembla-t-il, rassembla ses dernières forces.

— Je... ne... suis pas votre fils, murmura-t-il. Je ne suis pas... Clement.

Je jetai un coup d'œil vers William Burnett ; il tressaillit, puis s'immobilisa soudainement, comme pétrifié. Un air désespéré de bête traquée s'inscrivit sur son visage. Je sus à cet instant que tous mes soupçons à son égard étaient exacts, du moins en ce qui concernait Irwin Peto. L'instant d'après, dans un flot subit de paroles, Irwin lui-même confirma la complicité de William dans cette affaire. À entendre le débit haletant et précipité de cette confession, il était manifeste qu'il sentait sa fin approcher et souhaitait faire amende honorable avant sa mort. Dans quelle mesure Alison et l'échevin purent-ils saisir sur le moment le sens de ces paroles prononcées de plus en plus bas par une voix rauque et éraillée ? Je ne sais ; mais, durant le long silence qui se fit après qu'il eut proféré ses derniers mots et que son âme eût quitté ce monde, je vis leur regard se remplir peu à peu de confusion.

William Burnett l'avait également remarqué et il se précipita tout à coup vers la porte d'entrée pour se retrouver nez à nez avec un homme du shérif. Dos à la porte, les bras écartés, l'officier de justice avait dégainé son épée. Bien que ne disposant pas de tous les éléments pour saisir la situation, il

avait cependant compris que quelqu'un cherchait à s'évader et avait agi en conséquence. D'un regard, il signifia à Richard Manifold qu'il attendait ses instructions. Ce dernier se tourna vers moi.

— On dirait que tu es mêlé jusqu'au cou à cette affaire, Roger Chapman. Aussi je vais t'écouter tout à l'heure.

Sur quoi, il ordonna à l'un de ses hommes de se poster devant l'autre porte du hall donnant sur la cuisine, tout en exigeant, d'un ton irrité, qu'on mette fin aux protestations furieuses de William Burnett.

— Il faut éviter que quiconque sorte par l'arrière de la maison ! lança-t-il. Bien, j'écoute.

Puis, baissant les yeux vers le cadavre qui gisait à ses pieds, il ajouta :

— Par égard pour les femmes, il serait peut-être préférable que nous allions ailleurs.

Ainsi, à l'exception des deux huissiers qui montaient la garde aux issues, nous nous entassâmes dans la salle, où je leur narrai ce que je savais. Ma version des faits était en partie corroborée par le témoignage qu'Irwin Peto avait apporté avant de mourir. Faute de preuve concrète, en revanche, la thèse selon laquelle William Burnett était le meurtrier d'Imelda Bracegirdle était plus délicate à soutenir.

Pourtant, elle emporta d'emblée la conviction de l'échevin Weaver. Les yeux fixés sur son gendre, il s'exclama, d'une voix haletante, scandée par un souffle rapide et court :

— C'est donc vous ! C'est vous qui m'avez joué ce tour ignoble ! C'est vous qui m'avez donné le vain espoir que Clement était encore en vie ! Je ne connais pas de pire infamie, de pire bassesse que la vôtre !

Tout à coup, il s'élança vers William, qui, pris par surprise, s'effondra sous le poids de son assaillant.

Richard Manifold bondit ; comme moi, il avait entendu le crâne de William émettre un craquement en heurtant le sol dallé. Avec l'aide d'un huissier du shérif, il parvint à écarter de force les doigts d'Alfred Weaver du cou de sa victime et à remettre le vieillard debout.

— Lâchez-moi ! Je... Je vais le tuer ! dit l'échevin d'une voix entrecoupée.

Il avait maintenant les lèvres violettes et son corps tout entier était parcouru de terribles convulsions.

— Je crois que c'est déjà fait, répliqua Richard Manifold d'un ton sinistre.

Posant un genou à terre auprès du corps étendu, inerte, sur le sol, il se pencha au-dessus de la victime pour écouter son pouls. Quelques instants plus tard, il leva les yeux et hocha lentement la tête.

Alison éclata en sanglots et se couvrit le visage des mains. Mais elle ne se porta pas au chevet de son mari ; je crus même la voir esquisser un mouvement de recul. Et soudain, sans mot dire, elle tomba dans les bras de son père.

Mes yeux glissèrent de dame Pernelle, saisie d'horreur, à Ned Stoner puis Rob Short et, enfin, de Richard Manifold à ses confrères.

— Si quelqu'un me demande mon avis, William Burnett est tombé et s'est fracassé le crâne en prenant la fuite, dis-je calmement mais distinctement. L'échevin n'a rien à voir avec cet incident.

— Exactement ! renchérit Ned, tandis que Rob et dame Pernelle hochaien vigoureusement la tête. Nous porterons tous ce témoignage.

Richard Manifold pinça les lèvres, mais il voyait bien que c'était un moyen facile de se tirer d'une situation épiqueuse. Il regarda ses confrères, qui haussèrent tous deux les épaules et se déclarèrent prêts à régler leur conduite sur la sienne.

— Parfait, concéda-t-il enfin. Si vous êtes tous résolus à entraver le cours normal de la justice, je ne vois pas ce que nous pourrions faire, moi-même, Jack Gload ou Peter Littleman ici présents.

Mais j'étais très enclin à penser qu'il n'était pas aussi réticent à se plier à notre décision qu'il voulait bien le faire croire.

— Au moins, poursuivit-il en s'animant un peu, nous tenons un fripon sous notre garde. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi le prisonnier a tué l'homme qui se faisait passer pour Clement Weaver ?

— C'est moi qu'il visait, fis-je. À Londres, il y a un mois, il avait déjà attenté à mes jours en essayant de me noyer dans la Fleet. Il appartient à la bande de Morwenna Peto. Cette dernière ignorait tout des agissements de son fils et des motifs de sa disparition. Mes éclaircissements à ce sujet l'ont mise dans une grande colère. Mais comme, après tout, c'était la mère d'Irwin, elle ne voulait pas voir son fils démasqué et soumis au châtiment de la justice. Lorsqu'elle a réalisé qu'elle avait par mégarde ébruité le secret d'Irwin et compris en quoi consistait ma mission, à savoir que je menais une enquête pour le compte de la fille de l'échevin Weaver, elle a fait l'impossible pour empêcher mon retour à Bristol.

— Cet homme vous a suivi jusqu'ici ? demanda le dénommé Jack Gload.

— Pas tout à fait. Après que j'eus échappé à ses griffes à Londres et que je lui eus ensuite glissé entre les doigts, il a sans doute reçu la consigne d'arriver avant moi à Bristol et d'y guetter mon retour. Malheureusement pour lui, quand il m'a trouvé, j'avais déjà raconté à maîtresse Burnett tout ce que je savais. Mais comme il ignorait que je l'avais ainsi devancé, il a essayé une nouvelle fois de m'assassiner d'un coup de poignard dans le dos. Craignant de revenir bredouille auprès de Morwenna Peto, il voulait à tout prix empêcher que mon témoignage mette en cause Irwin, j'imagine.

Richard Manifold soupira ; il faut dire que c'était une histoire compliquée. Il avait derrière lui une longue journée fatigante, et, entre l'établissement de procès-verbaux, l'évacuation des corps et la collecte des dépositions, il avait encore beaucoup à faire.

— Penses-tu vraiment que maître Burnett ait assassiné Imelda Bracegirdle pour lui voler un horoscope prédisant l'avenir de son épouse ? me demanda-t-il.

J'opinai du chef.

— Oui. Mais comme il l'a sans doute aussitôt brûlé, je doute que nous puissions jamais en avoir le cœur net.

Je me trompais. Une perquisition chez William Burnett révéla l'existence de tous les horoscopes et prophéties de

maîtresse Bracegirdle, en particulier ceux d'Alison et de son père, qui établissaient clairement que la mort de celle-ci précéderait de quatre mois celle de l'échevin.

Tout en se signant à la hâte, ma belle-mère me dit, parcourue d'un frisson :

— Cela doit être effrayant de savoir quand on va mourir.

— Oui, pour peu que l'on croie à la possibilité de prédire ce genre d'événement, sermonna Adela. Mais une telle croyance s'oppose expressément à l'enseignement de l'Église. Dieu seul connaît l'heure de notre mort.

Quelques jours après, nous eûmes la visite d'Adela, qui faisait toujours un saut chez nous après être passée aux ateliers de tissage pour y livrer la laine nouvellement filée et y prendre la quantité habituelle de laine brute. Elizabeth et Nicholas avaient entamé leurs jeux, s'adonnant aux rires, aux disputes et aux galipettes. Parfaitement à l'aise l'un en présence de l'autre, ils formaient maintenant une paire de joyeux camarades. Je vis le regard de ma belle-mère se poser sur eux, puis sur moi, comme pour vérifier que j'étais conscient de la joie qu'ils avaient à être réunis. Mais, courageusement, elle s'abstint de tout commentaire et se contenta de se demander à voix haute ce qu'il adviendrait de l'échevin et de maîtresse Burnett, à la suite de la brutale désillusion infligée par la trahison des êtres auxquels ils faisaient le plus confiance.

— Au fait ! dit Adela. Je comptais vous le dire tout de suite en arrivant et puis j'ai oublié. Ce matin, on ne parlait que de cela aux ateliers de tissage : maîtresse Burnett a fermé sa maison, à Small Street, et s'apprête à la vendre. Elle est revenue s'installer pour le restant de ses jours chez son père, dans Broad Street. Et l'échevin a révisé son testament en vue de lui léguer la totalité de ses biens, exactement comme avant.

Ma belle-mère poussa un soupir d'attendrissement.

— Ah ! J'aime tant les histoires qui finissent bien !

Adela me regarda en relevant le sourcil. Je devinai ses pensées : était-il réellement possible à deux êtres d'oublier les torts qu'ils s'étaient causés mutuellement ? De pardonner la trahison, les insultes cinglantes, et, dans le cas d'Alison, le fait de se savoir moins aimée que son frère ? Je pris alors conscience

que si, de fait, Adela et moi, nous devinions souvent les pensées de l'autre, c'était que nos esprits s'accordaient à merveille. Comme nos enfants, nous nous sentions bien ensemble et n'avions pas besoin de nous expliquer. Adela n'exigerait jamais de savoir où j'allais, où j'avais été, ou pourquoi je n'étais pas rentré à l'heure convenue. Elle ne m'infligerait pas ces silences réprobateurs que m'imposait ma belle-mère. Elle ne se cramponnerait pas à moi comme Lillis, qui m'avait toujours gardé à l'œil pendant le peu de temps qu'il nous avait été donné de vivre ensemble. J'évoquai alors la dernière image que m'avait laissée Rowena Honeyman, accrochée au bras de son rustique soupirant, et je compris tout à coup qu'elle était une autre Lillis : l'une de ces femmes qui ont constamment besoin de la présence attentionnée et réconfortante de leur homme et s'inquiètent dès qu'il leur fausse compagnie.

Je poussai un soupir de soulagement, comme si je l'avais échappé belle, quoique je fusse forcé d'admettre, l'instant d'après, que je n'aurais jamais eu aucune chance de l'épouser. Je ne pus retenir un sourire d'autodérision. Je m'aperçus alors que les deux femmes m'observaient, ma belle-mère passablement déconcertée, Adela un pli moqueur au coin des lèvres.

Me dressant aussitôt sur mes pieds, je proposai de raccompagner chez eux notre hôte et son fils, s'ils étaient prêts à partir. Margaret, grâce à son intuition féminine, avait dû sentir confusément ce que je préparais car elle nous conduisit à la porte sans même offrir à Adela de quoi se rafraîchir, manquement qu'elle considérait en temps normal comme une entorse majeure aux règles de l'hospitalité. Mécontente de se voir privée si tôt de son compagnon, Elizabeth poussa de hauts cris, mais se vit sévèrement rappelée à l'ordre ; l'enfant fut si surprise de voir sa grand-mère lui parler sur ce ton qu'elle obtempéra.

Sur la route qui nous ramenait à Lewin's Mead, Adela fut anormalement taciturne ; seul le babil ingénue de Nicholas nous sauva de l'embarras pendant le trajet. Une fois arrivés au cottage, je décidai de mettre fin sans plus tarder à cette gêne.

— Adela, fis-je en l'obligeant à se retourner vers moi, veux-tu être ma femme ?

— Faute de mieux, c'est cela ? demanda-t-elle d'une voix posée, ses yeux droits dans les miens.

Je hochai la tête.

— Non. Au cours des derniers mois, j'en suis venu à penser que ma prétendue passion n'était qu'un mirage, une vaine chimère. En revanche, mon amour pour toi n'a cessé de croître, et ce contre toute attente, en dépit de mes propres résistances devant la détermination de Margaret, si ostensiblement décidée depuis le début à nous marier.

Adela sourit.

— Je sais, je sais. Je le lisais dans ton regard. C'est pour cela que j'ai laissé une chance à Richard Manifold ; j'espérais me guérir de mon amour pour toi, car je t'ai aimé pour ainsi dire au premier regard.

Alors, je la pris dans mes bras et l'embrassai longuement, jusqu'au moment où je me dis que rien ne m'arrêterait plus. Nicholas dut se faire la même réflexion, car, fâché d'avoir été ignoré si longtemps, il vint tirer furieusement sur la jupe de sa mère. Adela se libéra de mon étreinte en riant et le prit dans ses bras.

— Accepteras-tu d'être le père de mon fils ?

— Oui.

Je réussis à les prendre tous les deux à la fois dans mes bras.

— Je m'engage très solennellement à traiter Nicholas comme mon propre enfant. Tu n'as pas de crainte à avoir sur ce point.

Elle leva la tête pour cueillir un nouveau baiser.

— Oh ! Je ne me fais pas de souci là-dessus, répondit-elle. Si je m'en faisais, même avec tout l'amour que j'ai pour toi, je ne t'épouserais pas. Mais j'ai toujours su que tu étais un homme bon et doux. Bien, ajouta-t-elle avec un petit rire, avant que ces louanges te montent à la tête et te rendent absolument insupportable, tu ferais mieux de rentrer à Redcliffe pour aller annoncer la nouvelle à Margaret.

Les noces eurent lieu au début du mois de juillet à l'église de St Thomas. Je vins m'installer avec Elizabeth dans le cottage de

Lewin's Mead et rendis ainsi son indépendance à Margaret, qui se trouvait libérée de la responsabilité d'un enfant en bas âge. Mais il va sans dire que nous la voyions quotidiennement et elle devint rapidement la grand-mère de Nicholas au même titre que celle de ma fille. Adela étant orpheline, je continuai de considérer Margaret comme ma belle-mère et de la désigner comme telle, appellation qu'elle conserva jusqu'à la fin de ses jours.

L'échevin Weaver n'enterra pas à sa fille ; il mourut en effet au début du mois de septembre, trois semaines avant elle. C'est dire que William Burnett s'était employé bien inutilement à ses sombres machinations. S'il n'avait pas cru au don de prescience d'Imelda Bracegirdle, il aurait hérité de la fortune de Weaver par le biais d'Alison, qui l'aurait bientôt laissé veuf. La foi de Margaret dans l'influence des astres n'en fut pas pour autant ébranlée : sans l'intrusion d'Irwin Peto dans leurs existences, affirmait-elle, les choses auraient pris une autre tournure.

Un étrange épilogue vint clore cette histoire. Un soir, alors que je revenais d'une journée de colportage dans les villages alentour, Adela déclara avoir reçu la visite de dame Pernelle.

— La pauvre ! Maintenant que John Weaver a hérité de la fortune de l'échevin et vendu la maison de Broad Street, elle se sent très seule. Elle est restée à papoter des heures ! Je crois bien qu'elle m'a raconté sa vie entière, et celle de tous les siens, pour compléter l'histoire. Par moments, j'avais du mal à ne pas m'endormir. Mais, dans ses confidences, il y a un détail qui m'a paru plutôt intéressant. Visiblement, la famille Weaver prêtait à Alfred une jeunesse un peu débauchée. Cette réputation n'avait pas filtré en dehors du cercle de ses proches, aussi j'ai cru comprendre qu'il ne fréquentait pas les lupanars de Bristol même. En revanche, à l'occasion de ses voyages à Londres, il avait coutume de se rendre aux bordels de Southwark. Il en a fait l'aveu à son frère, qui l'a révélé à sa femme, laquelle s'est elle-même confiée à sa sœur, dame Pernelle.

Adela se pencha en avant et posa ses coudes sur la table, où elle avait servi le repas.

— Penses-tu que lui et Morwenna Peto, un jour... il y a longtemps de cela... ? suggéra-t-elle, sans finir sa phrase.

Nous échangeâmes un long regard pensif.

— Peut-être, fis-je enfin. Qui sait ? Après tout, cela expliquerait la ressemblance entre Irwin et Clement. L'échevin Weaver n'a-t-il pas toujours affirmé qu'un homme ne pouvait pas se méprendre sur l'identité de son propre fils ?

FIN